

Les Sibériens

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

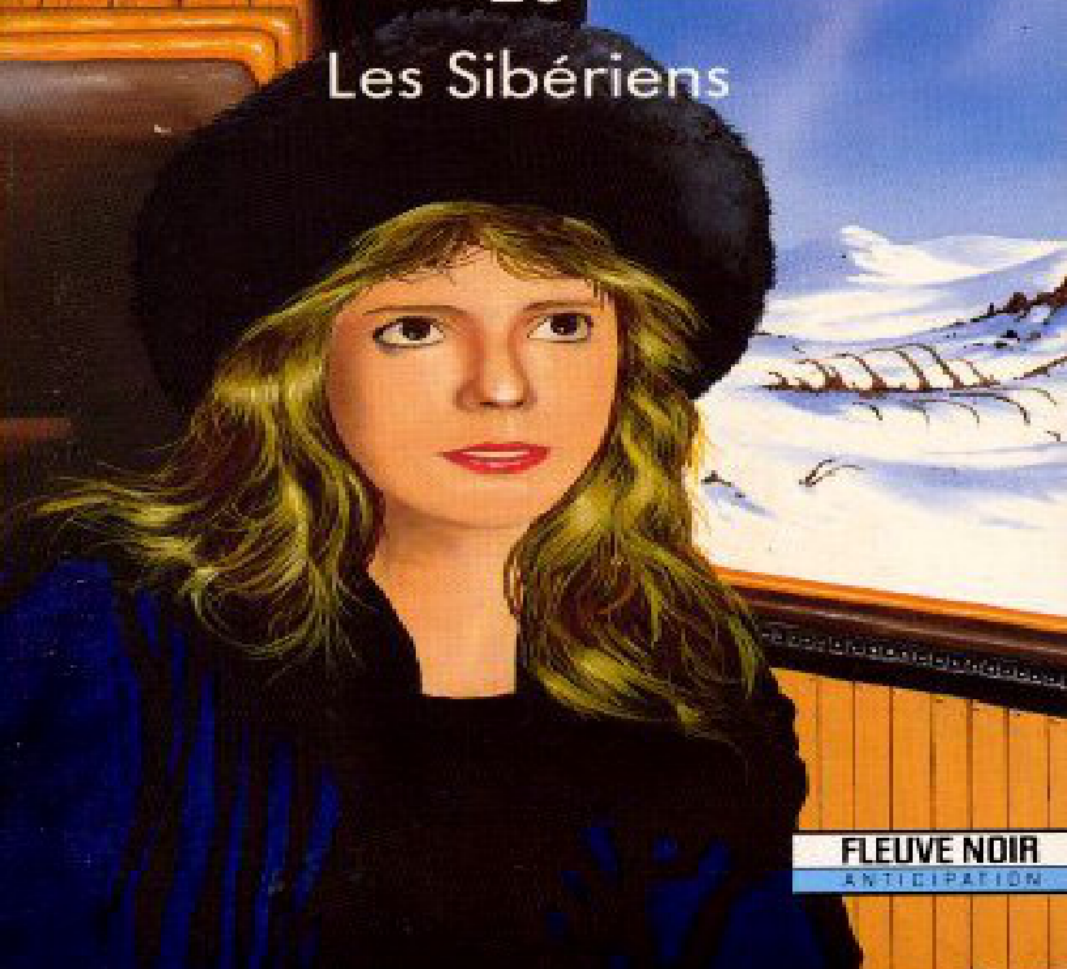
LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

26

Les Sibériens



FLEUVE NOIR

ANTICIPATION

Georges-Jean Arnaud

La Compagnie des Glaces

Tome 26

Les Sibériens

(1986)

CHAPITRE PREMIER

Les premiers missiles sibériens explosèrent cinq jours avant la fin de l'année 2361, dans le camp presque désert de Fraternité I. La centaine de personnes qui avaient refusé d'être évacuées à destination de Fraternité II s'étaient préparées à cette éventualité et, depuis quelques semaines, chacun connaissait ce qu'il avait à faire. Chaque jour une répétition générale impromptue avait eu lieu.

Les gens coururent vers le vieux train composé de cinq wagons qui attendait de les conduire vers le Sud. La machine était maintenue sous pression vingt-quatre heures sur vingt-quatre et chaque famille s'était vu attribuer un compartiment, les célibataires occupant un wagon.

Lorsque la voiture-école du camp explosa, tous les enfants étaient déjà dans le convoi et, lorsque la vieille loco ahana de toutes ses forces, chaque réfugié retint son souffle. Les grandes roues motrices patinèrent quelques secondes sur la glace des rails, s'échauffant et faisant fondre le verglas. Dans une secousse terrible qui fit craindre à beaucoup l'impact d'un projectile, le train s'élança vers le Sud et, en quelques minutes, s'était suffisamment éloigné pour se mettre hors d'atteinte de l'artillerie sibérienne.

Dans les derniers temps, Greog et Ann Suba avaient rejoint les irréductibles de Fraternité I et, tout naturellement, on considérait le couple comme les guides de cette nouvelle aventure en direction du Sud et du terrible Réseau des Disparus. Les Suba connaissaient bien cette partie australe de la grande banquise du Pacifique. Ils n'en cachaient ni les dangers ni les incertitudes quant à la possibilité de recréer quelque part une autre colonie de Rénovateurs dissidents. Ils emportaient un maximum de matériel, de quoi survivre plusieurs mois ; mais le Réseau des Disparus appartenait à de multiples bandes rivales de truands, de contrebandiers trafiquant avec la Panaméricaine par le canal de ce fameux réseau soumis à des destructions humaines comme à des bouleversements de la banquise, toujours très

inquiétante dans cette région.

Le couple discutait dans le premier wagon en compagnie du collectif administratif qui gérait les Rénos dissidents. Le principal responsable était un géant barbu aux yeux très clairs, nommé Astyasa et qui s'exprimait avec beaucoup de douceur. Impressionnant par sa stature, il ne s'était jamais livré à aucune démonstration de violence depuis qu'il avait rejoint Fraternité I quelques années auparavant. C'était un spécialiste de la survie en milieu banquisien et de lui dépendrait peut-être le sort du groupe.

— Nous avons refusé de chercher refuge dans le corps de cette monstrueuse bête, Jelly l'amibe, comme l'ont fait neuf cent cinquante personnes de Fraternité I. Mais nous ne devons pas pour autant rester esclaves du Rail. Nous pouvons racheter une station en ruine, mais les bandes de truands qui hantent ce réseau ne nous laisseront pas en paix. Il y a aussi les chasseurs de loups, d'ours, de phoques et de manchots qui ne s'embarrassent pas non plus de scrupules. En un mot nous avons décidé de fuir dès que les Sibériens approcheraient avec leurs fantastiques poseuses de rails mais sans savoir où aller. Toute proposition sera la bienvenue.

Astyasa regardait les Suba mais ils secouèrent la tête, montrant qu'ils attendaient que d'autres se manifestent.

— Nous avons besoin d'une colonie de phoques, de morses ou de manchots pour nous procurer de l'huile qui alimente notre loco et de viande pour nous nourrir. C'est un point essentiel.

— Oui, mais nous pouvons prendre le temps de chercher pendant deux mois environ un endroit parfaitement tranquille.

— Nous avons aussi des armes et nous pouvons combattre ceux qui nous attaqueront. Les bandes de tueurs existent mais sont-elles aussi nombreuses et aussi structurées que nous le sommes ? demanda un homme.

— N'oubliez pas qu'il nous faut traverser Tusk Station au sud, intervint Astyasa, et nous y serons d'ici une semaine. C'est une station effrayante aux mains de gens de sac et de corde où même les Aiguilleurs ne font pas la loi. Ils se contentent de gérer le réseau sans plus.

Cette déclaration situait le problème. Un endroit où la caste des Aiguilleurs n'était pas parvenue à imposer son autorité en l'absence d'un conseil d'administration était un lieu où tout pouvait arriver. La loi du plus fort était la seule qu'on devait y respecter.

— Nos amis Suba en ont fait l'expérience, dit Astyasa. Si on leur laissait nous exposer ce qu'ils en pensent ?

Greog fit signe à sa femme de répondre. Lui n'avait pas tellement d'aisance pour s'exprimer en public.

— Eh bien, dit Ann, nous avons effectivement traversé cette

station en venant du Sud il y a douze ans maintenant... Nous y sommes également retournés au cours de ces années-là mais toujours avec une escorte puissamment armée. Je crois qu'il faudra exhiber nos lance-missiles portatifs, nos lasers personnels et jusqu'à nos carabines et pistolets.

— Mais comment avez-vous fait la première fois ? Vous n'étiez qu'un petit groupe.

— Nous avions Liensun.

— Un enfant de trois ans.

— Oui, mais un enfant doté de dons exceptionnels, capable de lire dans la pensée des gens, de déchiffrer un schéma électronique, d'influencer un servomécanisme d'aiguillage par exemple. Grâce à lui nous avons traversé Tusk Station de nuit par des voies détournées, passant d'une voie de garage à une autre sans éveiller l'attention. Le travail qu'a effectué cet enfant cette nuit-là aurait exigé de nous, si nous avions pu pirater l'installation globale, des semaines de recherches et de mises au point.

— Ça veut dire que nous devons affronter ouvertement les terribles habitants de cette station ? demanda toujours la même femme.

— Je le crains.

— On peut aussi payer un péage, non ?

— Oui, mais alors vous éveillez des cupidités en prouvant que vous disposez d'un peu d'argent.

— Nous sommes une centaine tout de même.

— Avec trente gosses trop jeunes pour porter les armes, fit Astyasa.

— Sans Liensun nous ne pouvons envisager un passage discret une nuit ?

— Je ne le pense pas, dit Suba.

— Nous avons des électroniciens, des informaticiens qui peuvent pirater le réseau des signaux et des tours d'aiguillages, non ?

— C'est certain, mais comment connaître le ou les codes ? Les Aiguilleurs ne se laisseront pas faire et dès que notre convoi sera signalé ils veilleront attentivement sur notre progression, si bien qu'en cas d'alerte ils peuvent nous envoyer dans une voie en impasse d'où nous ne pourrions sortir, voire nous échapper.

— Que va-t-il se passer ?

— Nous serons immobilisés près d'un poste automatique d'échanges parlés. On nous demandera qui nous sommes, d'où nous venons, ce que nous comptons faire dans la ville. Il faudra une réponse satisfaisante à chacune des questions. Ce petit réseau qui vient du Nord est hautement suspect car, à part quelques stations de chasse et de pêche, il se perd ensuite dans un no man's land très inquiétant. Nul

ne sait qui se trouve là-bas vers le détroit de Béring et ces gens de Tusk Station redoutent par-dessus tout que les Sibériens ne surgissent un jour, et ne mettent un terme à leurs activités sanglantes. Tous ceux qui arrivent par le sas nord sont donc suspectés d'être des agents de la Sibérienne.

— Mais alors, si nous montrons les armes, ils se méfieront encore plus et ne nous donneront pas le feu vert.

— Il faut aussi savoir une chose, dit Astyasa. Tusk Station est une cross station, c'est-à-dire qu'elle dessert quatre directions qui correspondent aux quatre points cardinaux. Comme il est exclu de retourner vers le Nord, restent trois. Quel but allons-nous choisir ?

— Le Sud n'offre aucune possibilité. Tous les embranchements ne conduisent qu'à des trous à phoques ou des rookeries de manchots. On ne s'enfoncera que de deux ou trois cents kilomètres, pas davantage.

— À l'Est on a des chances de se retrouver en Panaméricaine et d'être capturés par un bâtiment des garde-frontières, dit Astyasa.

— J'ai entendu parler d'une immense station abandonnée en plein cœur de la banquise, une station fantôme extraordinaire, qui, dans le temps, se trouvait sur un réseau, le Cancer Network ou quelque chose dans ce goût-là... On pourrait y accéder par le Réseau des Disparus et là-bas nul ne viendrait nous ennuyer. Il y aurait des réserves énormes, des produits, du matériel, de la nourriture.

— La belle légende, se moqua quelqu'un.

— Non, dit Ann Suba, ce n'est pas une légende et j'ai entendu dire qu'un certain Lien Rag, le père de Liensun précisément, avait séjourné dans cette grande station abandonnée depuis plus d'un siècle. Il était allé là-bas pour retrouver son autre fils, Jdrien.

— Le Messie du Peuple du Froid, fit quelqu'un avec respect. Le dieu vivant des Roux.

— Celui-là même qui a osé traverser le corps gélatineux de la monstrueuse amibe. On dit qu'il a marché des semaines et des semaines dans ce protoplasma qui risquait de le phagocyter à tout instant.

L'affaire avait fait grand bruit chez les Rénovateurs du Soleil, qu'ils fussent à Fraternité I ou à Fraternité II.

Ann Suba aurait pu rectifier certains points de détail, dire que Jdrien n'avait marché que trois jours dans le corps de l'animal, mais à quoi bon ? D'ores et déjà ce garçon avait gagné une sorte de pari. Messie vénéré des Roux, les Hommes du Froid, il était en passe de devenir celui des Rénovateurs alors que tout les opposait à ce symbole vivant du froid et de la lumière crépusculaire.

— Il y a une autre solution, dit Ann Suba pour ramener les esprits aux problèmes brûlants de l'heure. Prendre la direction de

l'Ouest.

CHAPITRE II

Il y avait cet igloo là-bas, non loin de la périphérie dangereuse où les falaises de protoplasma menaçaient à tout moment de gagner du terrain. Et dans cet igloo l'homme venu de l'intérieur même de l'amibe géante acceptait de recevoir ceux qui voulaient le voir, lui parler.

Depuis son quartier général, un wagon déposé dans cette oasis terrifiante par un dirigeable, Ma Ker ne décollerait pas depuis que Jdrien, le Messie des Roux avait surgi dans Fraternité II provoquant dans les esprits un choc irréversible, qu'elle comparait à celui que ces gens auraient éprouvé si le Soleil avait réapparu après trois cents ans d'effacement par les poussières lunaires.

Elle comprenait comment le garçon avait pu faire pour maîtriser les réactions animales de Jelly, paralyser ses centres nerveux. Oui, elle savait comment il s'y était pris et Liensun, son demi-frère qui partageait la destinée des Rénovateurs du Soleil, aurait pu accomplir le même miracle. Il avait autant de cran, peut-être même encore plus de hargne.

Ma Ker ne supportait pas l'apparence physique de Jdrien, ses cheveux longs d'un blond roux chaud et très beaux qui lui faisaient comme une auréole mystique, sa stature, sa force, ses vêtements de peau. Tous ceux qui le voyaient songeaient à Jésus-Christ et certains qui, dans le temps, avaient pratiqué le néo-catholicisme n'hésitaient pas à le proclamer à voix haute.

S'ensuivait dans le camp une atmosphère curieuse. Les gens éblouis, ou du moins perplexes, oubliaient le danger environnant du protoplasma aux aguets et des pseudopodes surnois qui pouvaient saisir une proie, pour la plonger au cœur de cette gélatine visqueuse où elle serait phagocytée en quelques minutes.

Seulement, depuis que Jdrien était parmi eux il n'y avait pas eu un seul accident, et une majorité pensait que la présence de cet homme extraordinaire suffisait à tenir l'amibe géante en respect. Que

désormais il n'y avait plus rien à craindre et que les précautions prises par la vieille femme pour garantir leur sécurité ne servaient plus à rien.

Les supplétifs engagés pour prendre des tours de garde rechignaient désormais et certains ne se présentaient plus. Ma Ker hésitait à prendre des mesures contraignantes, mais la situation devenait préoccupante. Les Gardes solaires bâclaient leurs patrouilles, leurs relevés des instruments de contrôle, leurs rapports sur les mouvements, les hausses de températures, les courbes des encéphalogrammes de Jelly.

Une atmosphère de ferveur religieuse rendait les gens rêveurs, décontractés, souriants. On prenait l'habitude d'aller trouver Jdrien pour des riens mais il ne répondait pas aux questions trop stupides, se contentait d'un sourire.

Lorsqu'il avait surgi du protoplasma devant les hommes du poste de garde le plus éloigné du centre de Fraternité II, il les avait vus tomber à genoux ou se mettre à trembler en le suppliant de les épargner. Aucun n'avait braqué son arme sur lui.

Incrédule, Ma Ker avait cru à une hallucination collective et s'était déplacée jusque-là-bas. Tout de suite elle avait identifié Jdrien, dont elle avait entendu parler quand elle habitait la Compagnie de la Banquise.

— Que voulez-vous ? lui avait-elle demandé.

— Je veux rencontrer Liensun mon demi-frère et discuter avec lui de choses importantes.

— Il n'est pas ici.

— Où est-il ?

Elle lui avait expliqué, sans trop de détails, qu'il était retenu en otage dans une misérable petite Compagnie de l'Himalaya, exactement au Tibet. Qu'on exigeait une rançon qu'elle se refusait à verser.

— Quelle rançon, de l'argent ? J'ai de l'argent là-bas du côté de Kaménépolis.

— Non, une chose que nous avons eu beaucoup de mal à nous procurer et qui, dans des mains étrangères, peut se révéler dangereuse pour l'humanité.

Il essayait de lire dans sa pensée mais, habituée depuis longtemps à se défendre contre de pareilles intrusions de la part de son fils adoptif Liensun, elle le fit renoncer à ces tentatives.

— Un réacteur nucléaire, dit-elle, qui nous donne l'énergie et pourrait aussi équiper le plus gros dirigeable de notre flotte.

Un mastodonte de cinq cents mètres de long qui pourrait emporter deux mille tonnes. Avec un moteur nucléaire il ferait le tour de la terre à bonne vitesse sans jamais se ravitailler.

— Qui dirige cette petite Compagnie du Tibet ?

— Une fraction dissidente des Rénovateurs, un certain Helmatt, un homme sans scrupules, mégalomane.

Jdrien l'avait regardée avec sévérité :

— En aviez-vous des scrupules quand, voici bientôt seize ans, vous avez fait sortir le Soleil de ses nuages, provoquant la fonte des glaces ? Ma mère adoptive, la femme du Président Kid, a alors péri lorsque son train s'est englouti dans un abîme de la banquise et que des centaines de milliers de gens sont morts un peu partout.

— Nous avons agi avec une légèreté criminelle et les Rénovateurs du Soleil ne veulent pas recommencer de la sorte ce genre d'exploit. Par contre Helmatt sera tenté de le faire si je lui fournis ce réacteur. Depuis sa vallée difficile d'accès il peut fabriquer les instruments nécessaires et le réacteur lui donnera une énergie illimitée.

— Et vous avez décidé d'abandonner Liensun ? s'étonna-t-il.

— Nous sommes en pourparlers. Nous allons récupérer son seul compagnon encore vivant, les jours prochains, et nous verrons ce que nous pouvons faire pour Liensun. Il n'est pas maltraité et, paraît-il, se plaît assez dans cette minuscule Compagnie perdue parmi les plus hautes montagnes du monde.

Depuis elle n'avait eu que deux autres entretiens très brefs avec le Messie des Roux. Il lui avait clairement fait savoir qu'il était là pour empêcher les Rénovateurs de poursuivre leur œuvre. Le retour du Soleil serait le glas qui sonnerait la mort de son peuple à brève échéance.

— Ils ne résisteraient pas à une température voisine du zéro Celsius, alors que vous obtiendrez jusqu'à des quarante en certains endroits. La banquise fondra mais aussi les glaces de l'inlandsis.

— Nous sommes d'accord pour étaler ce retour sur deux générations.

— Vous n'avez pas les moyens de programmer un retour très lent vers un climat tempéré.

— D'où sortez-vous ça ?

— J'en ai discuté avec Ann et Greog Suba.

Furieuse, elle avait convoqué le couple et les avait basement injuriés, les accusant de trahison et les menaçant de les faire passer en justice. Ils l'avaient pris avec hauteur, d'une politesse glacée jusqu'à ce qu'il exigent de rejoindre les dissidents de Fraternité I.

— Nous ne pouvons plus accepter vos méthodes autoritaires et vos ambitions, comme celles de votre fils adoptif. Les Rénovateurs ne sont pas des moutons que l'on conduit aveuglément vers un idéal qui ne sera jamais réalisé. Vous dupez les gens, vous préparez seulement l'avenir de Liensun. Vous combattez la Société Ferroviaire dans l'espoir de la remplacer par une autre forme d'oppression, les

dirigeables par exemple. On peut encore s'évader d'un train quand il ralentit, mais comment sauter d'un dirigeable ? Un jour vous créerez des colonies pénitenciaires qui navigueront à très hautes altitudes.

Elle avait toléré qu'ils partent malgré leur haute qualification. Sans eux elle devrait accepter une stagnation scientifique inquiétante qui se répercuterait sur la vie quotidienne.

Pendant plusieurs jours elle avait réussi à cacher le départ du couple mais tout finissait par se savoir dans un lieu aussi clos et, dans la semaine, une dizaine de personnes demandèrent aussi à rejoindre Fraternité I. Les rares que l'arrivée miraculeuse de Jdrien n'avait pas convaincus de l'inexistence d'un danger permanent. En ce sens Jdrien l'aidait à installer solidement la base, mais l'insouciance générale était telle qu'elle appréhendait le pire. Ou peut-être le souhaitait-elle sans oser se l'avouer. Que les Rénos se rendent compte que la présence de ce faux messie n'empêchait pas Jelly d'avoir terriblement faim.

Le collectif administratif se désintéressait du sort de Liensun et la proposition d'une expédition-commando avec quatre dirigeables n'avait pas reçu l'approbation de cette commission.

— Nous ne pouvons, en ce moment, sacrifier des hommes et des énergies pour libérer votre fils adoptif, lui avait-on répondu sans ménagements. Dès que le commandant Juguez sera de retour parmi nous, il nous exposera dans quelles conditions se déroule la captivité de ce garçon. Si elles ne sont pas trop mauvaises nous préférons choisir la voie de la négociation. Nous pourrions envoyer un parlementaire d'ici quelque temps.

Et dès qu'ils sortirent de son bureau certains se précipitèrent vers l'igloo du Messie des Roux. Il leur parlait de son peuple, de son rôle qui était d'unir les deux composantes humaines de cette terre glacée.

— Si le Soleil doit revenir, laissons faire la nature, nos organismes s'adapteront et les Roux ne disparaîtront pas de la surface de la planète. Je suis ici pour concilier les points de vue. Vous êtes des gens intelligents qui n'acceptent pas la dictature de la Société Ferroviaire et des grandes Compagnies. Vous paraissiez être nos plus farouches ennemis et j'ai compris que nous étions faits pour nous entendre, puisque les uns et les autres refusons de subir la loi de la CANYST.

La CANYST était la Commission d'application des Accords de New York Station qui réglementait de façon étroite et sans appel le mode de vie ferroviaire. Par exemple refuser de vivre par le rail, du rail, était considéré comme un sacrilège sévèrement puni. Toute construction humaine devait être capable de rouler, de se déplacer au nom du principe : l'immobilisme c'est la mort, la mobilité la vie.

Et lorsqu'ils sortaient de l'igloo, les gens avaient l'impression

d'avoir écouté sinon un messie ou un prophète, mais du moins un homme de bonne volonté qui tentait de concilier deux civilisations opposées.

Ma Ker essaya de faire répandre des bruits sur Liensun expliquant comment, doté de pouvoirs similaires à ceux de son demi-frère Jdrien, il pouvait neutraliser Jelly en agissant sur le centre nerveux provoquant le besoin de se nourrir, sur ceux régissant son agressivité, son besoin d'expansion, mais ce fut inutile. Pour la plupart des gens qui n'avaient qu'une très petite instruction générale c'était déjà miraculeux qu'un homme puisse posséder ces moyens-là.

— Mais Liensun pourrait très bien...

On la regardait avec indulgence, pensant qu'elle défendait son fils. D'autres laissaient entendre que Liensun n'avait jamais rien tenté de tel quand il vivait parmi eux.

— On aurait gagné du temps, évité des accidents horribles s'il avait été capable de faire ce que son frère fait en ce moment.

Effarée, elle constata qu'elle était allée à l'encontre du but recherché et que, désormais, les Rénovateurs de Fraternité II considéraient Liensun comme un incapable. Personne ne paraissait le regretter d'ailleurs. Il avait souvent manqué de patience et de diplomatie, s'était trop montré autoritaire. On n'oubliait pas qu'il n'avait que quatorze ans.

Enfin il n'avait pas la beauté angélique de Jdrien, son air doux, son charisme. Il n'avait qu'à ouvrir la bouche pour qu'ils soient tous suspendus à ses paroles. Et ça, Ma Ker ne le supportait pas pour deux raisons. Parce qu'elle adulait Liensun, et parce que son esprit scientifique critique cherchait la faille dans cet être hors du commun.

CHAPITRE III

Liensun avait failli être arrêté par les policiers de la Sun Company sur l'ordre d'Helmatt et c'était grâce à Luvia Ned qu'il avait échappé à la prison. Il se trouvait dans un train qui le ramenait à Evrest Station lorsqu'on lui avait apporté un télégramme de la jeune femme, le mettant en garde contre un retour trop rapide.

Grâce au syndicat des éleveurs de yaks qui se rebellaient de plus en plus ouvertement contre le pouvoir dirigiste et incohérent à la fois, de Helmatt, il avait pu gagner une région difficile.

On l'avait caché dans une de ces grottes de falaise à lichen. Les yaks étaient uniquement nourris avec ce végétal qui devenait de plus en plus rare. Il fallait construire des échafaudages vertigineux et rustiques, qui atteignaient un kilomètre de haut dans certaines vallées étroites, pour pratiquer la culture, essayer d'ensemencer les thalles, mais seuls quelques vieillards à la réputation de sorciers parvenaient à un bon résultat.

Liensun avait été hissé dans un de ces ascenseurs en forme de cage jusqu'à trois cents mètres de hauteur et partageait l'existence d'une famille de cueilleurs de lichens qui vivaient là à demeure.

Il faisait chaud dans la grotte grâce à trois femelles yacks qui produisaient le lait nécessaire à l'alimentation et le combustible sous forme de bouse séchée. Il aidait la récolte mais parfois, pris de vertige, devait être surveillé par les membres de la famille Juong.

C'est là qu'il reçut les représentants des syndicats miniers. La petite Compagnie produisait assez de charbon pour se suffire, si Helmatt n'avait poursuivi son vieux rêve de ressusciter le Soleil. Il ruinait le pays avec l'achat d'un réacteur qui n'avait jamais marché et de matériel de plus en plus sophistiqué. Les Tibétains ne voulaient plus subir sa loi mais craignaient d'avoir des ennuis avec la CANYST en cas de révolte ouverte.

— Il faudrait racheter des actions mais Helmatt détient la majorité.

— Il faut le contraindre à les vendre, dit Liensun. Il ne faut plus livrer le charbon, le lait, le beurre, la viande et les peaux. Les trains ne doivent plus circuler. Il devra faire face au mécontentement de la capitale Evrest Station. Je suis certain que Luvia Ned nous aidera. Elle possède des actions elle aussi.

— Nous n'aimons pas agir ainsi, dit le chef des mineurs, et les Aiguilleurs ne voudront jamais que les trains cessent de rouler.

— Helmatt ne fabriquera jamais l'usine à herbe qu'il a promis. Le lichen devient rare et les éleveurs vont vendre les troupeaux. Les acheteurs étrangers affluent dans la capitale et les yacks partent par milliers. Ici il n'y a pas autre chose pour se nourrir.

— Nous allons réfléchir.

Il avait beau savoir que la patience des Tibétains était infinie, il ne pouvait s'empêcher de s'énervé, bouillant, lui, du désir de renverser Helmatt pour prendre sa place. Il scruta son interlocuteur et sans difficulté s'immisça dans son esprit. Il allait forcer cet homme à lui vouer une affection respectueuse, en faire son esclave, sans que l'autre se doute de cette emprise.

C'était une âme simple aux pensées peu altérées par des notions toutes faites, des images artificielles comme celles que la télévision imprimait dans la mémoire de certains êtres, habitants des Compagnies plus civilisées.

Le chef syndicaliste se nommait Bupto, avait trente-trois ans et avait toujours travaillé dans une mine de charbon. Sa mémoire n'était occupée que par le désir de gagner sa vie, de retrouver sa famille, de défendre ses camarades avec diplomatie. Il vivait dans un wagon collectif, aimait parfois boire de l'alcool que l'on obtenait en faisant fermenter des lichens, ou de la bière faite à partir du lait de yack.

Avec habileté Liensun déposa en lui des éléments déterminants pour provoquer la dévotion de cet homme. Il glissa des images de lui-même enfant, puis jeune garçon. Bupto aimait les enfants.

Il lui servit un peu plus de bière et l'autre se confondit en remerciements. C'était la preuve que son influence opérait.

— Cette Compagnie pourrait vivre largement avec le charbon et les yacks. Les gens seraient prospères et feraient beaucoup d'enfants. On demanderait aux prêtres des lamaserias de descendre dans la plaine.

Bupto regardait le fond de sa coupe d'un air hébété et hochait la tête.

— Il faut chasser cet homme qui fait votre malheur, et sans tarder. Je vous aiderai à construire l'usine à herbe et le charbon sera vendu aux gens de cette Compagnie avant tout.

Bupto finit par prendre l'ascenseur dont le cordage était enroulé sur un tambour de bois très rudimentaire, lui-même entraîné par une

locomotive hors d'usage immobilisée dans le fond de la gorge étroite. On l'alimentait avec un étrange combustible fait de bouse de yak mélangée à de la poussière de charbon. Helmatt interdisait l'usage abusif du charbon en morceaux et seule la poussière restait en vente libre. D'énormes poussiers avaient été à nouveau exploités pour fournir la demande.

Le lendemain un jeune garçon de la famille Juong perdit l'équilibre et tomba de deux cents mètres le long de l'échafaudage en porte à faux. Il finit par rester accroché à vingt mètres du sol où son cadavre attendit des heures qu'on puisse l'atteindre.

À la veillée funèbre qui se tint dans la grotte, Liensun prit la parole d'un ton courroucé. Avec l'usine à herbe les Juong auraient pu retourner à l'élevage au lieu de ramasser le lichen pour les autres éleveurs. Cette mort était due à Helmatt qui gaspillait l'argent à des recherches folles.

— Voulez-vous que je vous dise ce qu'il essaye de faire ? Il veut réveiller le démon brûlant qui, voici seize ans, a fait fondre la glace de vos montagnes. C'est depuis cette époque que le lichen se fait rare car les avalanches ont emporté les bonnes semences, ne laissant que les mauvaises.

On l'écoutait avec stupeur car ce n'était pas l'habitude de parler ainsi dans le deuil, mais les personnes présentes redescendirent ce soir-là de l'échafaudage la tête pleine des révélations de Liensun et, lentement, le bruit se propagea de vallée en vallée que le président de la Compagnie faisait de la magie noire et cherchait à provoquer le Démon de Feu.

On lui demanda de venir parler devant d'autres mineurs dans le Nord et il s'y rendit, déguisé en Tibétain car son signalement avait été largement diffusé, son portrait reproduit par télégraphe dans toutes les stations. Et les Aiguilleurs veillaient au grain.

Les mineurs l'écoutèrent avec attention ainsi que les employés du chemin de fer. Dans cette Compagnie, à part le dispatching et ses Aiguilleurs, tout le reste, la traction et l'entretien, était composé de travailleurs mal payés et souvent temporaires.

Les seuls sur lesquels on pouvait compter, réalisa-t-il peu à peu, étaient les mineurs et les éleveurs. Bupto de plus en plus à son entière dévotion faisait un travail considérable et on disait que les lamas faisaient tourner leurs moulins à prières en sa faveur. Ils n'aimaient pas Helmatt qui les avait privés de leurs attributions coutumières.

Luvia Ned réussit à lui faire passer un message. Helmatt était d'autant plus furieux que Ma Ker n'avait pas daigné répondre à sa demande de rançon. Or Juguez était entré en communication avec Fraternité et même à cette heure avait dû être récupéré par un dirigeable.

Ce soir-là Liensun ne put s'endormir, plein de mélancolie à la pensée que Juguez se trouvait là-bas dans le corps protoplasmique de Jelly. Il souhaitait qu'un jour tous ces gens qu'il connaissait depuis si longtemps le rejoignent dans la Sun Company. Il espérait chasser Helmatt et faire de grandes choses sans s'attirer la méfiance des voyageurs habitants. Si Juguez était retourné là-bas un dirigeable apparaîtrait un jour dans le ciel de Sun Company après avoir franchi les montagnes énormes qui la cernaient.

CHAPITRE IV

Elle n'aimait pas ce long voyage à travers la Sibérienne, elle piaffait d'impatience à l'idée de s'éloigner de plus en plus de la Transeuropéenne. C'était là-bas que des événements se passaient. Depuis l'attentat qui avait coûté la vie au journaliste Zelay, son ami, son amour, les informations se suivaient toutes aussi passionnantes les unes que les autres. Des journalistes en poste à GSS avaient créé une commission d'enquête parallèle. Floa Sadon, la présidente officieuse de la Transeuropéenne, avait voulu la dissoudre en expulsant deux des meneurs dont un Africain, mais devant le tollé général avait dû y renoncer.

Maître Vicra, l'Aiguilleur, chef de la police ferroviaire, avait été désigné comme principal instigateur de l'attentat mais depuis il avait disparu. Yeuse se souvenait que cet homme avait interrogé Lien Rag autrefois, l'avait même sauvagement torturé pour lui soutirer des renseignements. Ce Vicra paraissait depuis vingt ans poursuivre un but obscur, une guerre personnelle contre Lien Rag et contre ceux qui essaient de faire revivre sa mémoire.

Et pendant ce temps son train privé s'enfonçait vers l'Est, s'immobilisait au moins deux fois par jour dans des stations perdues où elle était reçue avec beaucoup d'honneurs. Elle découvrait que la Sibérienne n'était plus la Compagnie affaiblie par la guerre qu'elle avait connue autrefois, quand Jdrien n'avait que quelques mois.

Les stations industrielles étaient nombreuses ainsi que les stations-serres. Le réseau énorme drainait toute une vie dynamique, des villes entières se déplaçaient aussi vers l'Est, à une cadence éprouvante pour leurs habitants qui n'avaient droit qu'au réseau lent. Des machines râblées, rustiques, enfumées, traînaient par attelage de quatre des centaines de wagons-habitations, de wagons-basiliques, de voitures-bureaux, des usines entières qui s'installeraient sur des sites miniers, dans des régions les plus sauvages.

Dans certaines stations elle aurait aimé se perdre parmi la foule

de ces gens tranquilles qui portaient des vêtements molletonnés et brodés de couleurs vives, pénétrer dans leur wagon-isba si pittoresque avec leurs toits de bardeaux ou de chaume. Elle remarquait que la plupart du temps il n'y avait ni verrière, ni dôme, ni coupole de protection pour le froid.

— Nous avons une habitude millénaire du froid, lui disait-on en guise d'explication.

Floa Sadon lui avait demandé de faire attention aux Roux mais elle n'en apercevait que très rarement. Le plus souvent quelques hordes suivaient les réseaux pour recueillir les déchets dont ils se nourrissaient. D'autres travaillaient sur les dômes des grandes villes industrielles à gratter la glace qui obstruait les cheminées d'aération. Sans eux des milliers de personnes pouvaient mourir en une seule nuit, empoisonnées par les gaz de toute nature, carbonique surtout. Les usines faisaient bloc avec la cité, alors que dans la Compagnie de la Banquise on les isolait pour éviter la pollution.

Elle avait beau penser au général Sofi qui l'attendait sur la banquise du Pacifique, elle rêvait de retourner à Grand Star Station pour enquêter, elle aussi, sur la mort de Zelay. Bien sûr Sofi l'avait invitée personnellement, mais aussi pour répondre aux ordres de la Convention du Moratoire, la petite assemblée qui dirigeait la Compagnie. Ainsi elle verrait que la flotte sibérienne ne cherchait pas à envahir sa Compagnie de la Banquise mais bien à détruire les repaires des Rénovateurs du Soleil.

Parfois dans une station l'attendait un message codé de son président, le Kid. Malgré la distance ils lui parvenaient en moins d'une semaine, ce qui était considérable vu les faiblesses des systèmes mondiaux de communication. Les radios n'avaient jamais de longue portée, le téléphone et le télégramme n'existaient pas dans chaque Compagnie.

Le Kid lui parlait de Zelay pour condamner l'attentat. Il avait d'ailleurs vivement protesté auprès de GSS, mais il regrettait que le journaliste ait essayé de reconstituer les épisodes marquants de la vie de Lien Rag. « Ce dernier a souvent eu des réflexes étonnants, des réactions illégales. Je ne pense pas que ce soit rendre service à son souvenir que de vouloir écrire sa véritable biographie. Comme pour tous les grands hommes il faudra créer une autre légende plus représentative. »

Elle haussa les épaules. Le Kid ne savait pas que Lien Rag était peut-être vivant. Du moins l'ambassadeur Sernine l'avait affirmé. Lien Rag serait parti avec Kurts le pirate sur la Voie Oblique. Sernine n'avait pas voulu en dire plus.

L'enquête sur la mort de Zelay pouvait faire sortir de l'ombre tous ces secrets qui entouraient la soi-disant mort de Lien Rag. Bientôt

douze ans qu'il avait disparu chez les Éboueurs de la Vie Éternelle, congelé disait-on. On n'avait jamais retrouvé son cadavre. Elle-même était partie à sa recherche ainsi que Jdrien son fils, le Messie des Roux. En vain.

Au bout de huit jours on lui apprit qu'on allait bientôt quitter l'inlandsis pour la banquise. Elle écouta les explications du chef de train avec intérêt. Jadis elle avait suivi le même itinéraire approximativement, mais dans un train-pénitencier, accusée d'avoir tué un lieutenant sibérien, ce qui était vrai.

Elle revenait au même endroit dans un train luxueux, entourée de prévenances, attendue par un homme qu'elle trouvait très attirant.

Mais dans la nuit le convoi s'immobilisa dans une misérable station perdue et nul ne put lui expliquer la raison de cette attente. Elle entendit passer de lourds convois, des trains interminables qui faisaient trembler la glace, mais le tout dans l'obscurité si bien qu'elle resta une partie de la nuit à se demander si ce n'étaient pas des trains blindés que la Sibérienne acheminait sur la banquise.

Dans quel but ? Contre qui ? Les Rénovateurs ? Ils n'étaient pas si nombreux, même si leur flotte de dirigeables provoquait des dégâts très lourds. Ils avaient aussi une arme nouvelle, des soldats qui se jetaient des dirigeables avec des sortes de demi-ballons qui les empêchaient de s'écraser à l'arrivée. Comment appelait-on ça, déjà ? Ah oui, des parachutes. Les Rénovateurs pouvaient investir un objectif avec une cinquantaine de ces parachutistes.

Le petit matin livide se leva et le train restait toujours au même endroit. De son lit elle pouvait voir des gens pénétrer dans une sorte d'estaminet où un énorme samovar trônait. Elle avait envie d'aller voir.

Elle s'habilla et prévint sa femme de chambre, Sonia.

— Oh, vous ne pouvez pas... C'est sale, ça sent mauvais... Ce sont des trappeurs très sauvages.

Le chef de train s'efforça de l'en dissuader puis la suivit. Dans l'estaminet on la regarda comme une bête curieuse. Mais elle fit comme les autres, prit un récipient où on avait mis un peu de thé et alla prendre de l'eau bouillante au samovar gros comme un énorme poêle. Aussi grand qu'elle.

— C'est quoi ça ?

Des pâtés de viande dans un pain grossier mais qui sentait bon. Elle en acheta deux, en offrit un au chef de train, se moqua de sa mine dégoûtée tandis qu'elle mordait dans l'espèce de sandwich.

— Il vaudrait mieux revenir dans le train... Nous allons avoir l'autorisation de repartir et...

— D'accord, mais dites-moi ce qui se passe.

— Juste un accident sur la banquise. Un plissement. Il a fallu

refaire les voies. Rien de grave.

Elle mastiquait avec ardeur, buvait son thé brûlant en même temps. Dix-sept ans auparavant elle aurait donné dix ans de sa vie, quand elle crevait de faim dans son train-bagne, pour cette nourriture.

Sans se presser, elle retourna dans son luxueux wagon et peu après le convoi démarra lentement et garda cette vitesse réduite pendant une partie de la journée. Elle aperçut des loups rouges qui trottaient le long des voies à la recherche de nourriture et Sonia entra précipitamment dans son compartiment pour les lui signaler d'une voix émue.

Il y avait aussi des Roux en plus grand nombre qui paraissaient se diriger vers le Sud. Vers le Dépotoir de Kaménépolis, là où on pouvait trouver la plus grande concentration d'Hommes du Froid.

Elle n'aperçut nulle part les traces d'un plissement banquisien. Ce n'était pas rare comme incident, mais en général on apercevait une ligne de congères énormes dans cette platitude absolue, et là rien du tout.

Ce ne fut que le lendemain qu'on arriva sur le chantier de réparation. Une énorme poseuse de rails était en plein travail. Un engin colossal fonctionnant à la vapeur, haut comme une colline.

Elle se rendit compte que la banquise était perforée en des dizaines d'endroits et que les rails étaient dans tous les sens. Avec un plissement ils se seraient tordus alors qu'il y avait des morceaux un peu partout.

« Un bombardement », se dit-elle.

Elle ne pensa pas tout de suite aux dirigeables de la Fraternité, se demanda si deux fractions de l'armée sibérienne ne s'étaient pas combattues.

Puis elle pensa aux aéronefs et comprit pourquoi le réseau avait autant souffert. Les missiles et les bombes ne s'étaient pas égarés au-delà d'une certaine limite. De là-haut on devait parfaitement distinguer les rails.

Yeuse frissonna de terreur à l'idée de devoir un jour monter dans un de ces appareils démoniaques. Déjà elle avait une fois voyagé sous la banquise, dans le ventre d'une de ces baleines habitées par les Hommes-Jonas et en avait conservé un souvenir horrifié.

— Encore deux jours de patience, lui dit le chef de train, et nous arriverons. C'est tout droit et on va marcher très vite.

CHAPITRE V

Malgré la vive lumière du volcan, malgré les puissants projecteurs qui sans relâche fouillaient le ciel au-dessus de la station, Titanpolis avait peur. La vie nocturne s'en ressentait et les soirées mondaines perdaient de leur frivolité. Les hommes, une fois leur verre en main, se regroupaient pour échanger à voix basse les dernières nouvelles, le plus souvent les derniers ragots que l'on colportait dans les wagons et sur les quais. Ils chuchotaient, croyant épargner aux dames présentes la dramatisation de leurs propos, mais celles-ci frissonnaient de plus belle et faisaient étalage de leurs propres informations souvent douteuses.

— Nous sommes comme dans un aquarium, ma chère, disait l'une d'elles. Vous avez vu l'aquarium de Titanpolis avec ses requins horribles ? Que perçoivent-ils de nous, sinon des ombres indistinctes qui flottent en dehors de leur portée.

— Nous serions des requins ? se moqua-t-on.

— De tout petits poissons, reprit celle qui avait eu la vision de cette image. Et les grandes ombres qui approchent de nos belles coupoles sont indéterminées.

— Des dirigeables.

— Ou des nuages venus du volcan, voilà tout, il n'y a pas de quoi en faire un drame.

— Des entités maléfiques, fit une très jeune fille.

— Quoi ? Quelles entités ?

— Il y a des choses inexplicables qui nous apparaissent parfois, des Innommables venus du fond des mers... Il faudrait réparer les plaies de la banquise pour les garder prisonnières de l'eau glauque.

Avec son air sage et bien élevé l'adolescente effrayait encore plus. On disait que les adolescentes avaient une affinité certaine pour les apparitions surnaturelles, pour les phénomènes inexplicables.

— De toute façon, moi de mon mobile home, j'ai vu une de ces longues choses noires qui flottaient autour de la coupole centrale et

les projecteurs l'ont suivie pendant plusieurs minutes.

— On dit que les émissions radio sont brouillées.

— Il paraît que ceux qui regardent trop longtemps ont des malaises.

Ce soir-là le Président Kid devait faire une apparition dans cette soirée donnée par la Société de commercialisation du Soufre. On en trouvait des quantités énormes autour de Titan, le volcan, et c'était une importante ressource pour la Banquise.

— On dit que le Président sait de quoi il s'agit.

— Secret d'État alors ?

— Des rumeurs gênantes aussi... C'est lui qui serait personnellement concerné par ces formes gigantesques.

— Si ce sont des dirigeables il n'y a qu'à les abattre. Nous avons une ceinture de lance-missiles disposés à cet effet.

— On craint qu'ils ne s'abattent sur la station.

— Il faut en prendre le risque sinon ils vont hanter toutes nos nuits.

— Viendra-t-il ? On dit qu'il est parti pour le Viaduc.

— Viaduc qui n'avance guère. Depuis le temps qu'on attend l'inauguration du six millièmè kilomètre.

— Là-bas c'est très dur à ce qu'on dit et la banquise n'est pas fiable... Trop de courants chauds, de volcans sous-marins.

— Peut-être autre chose, fit une petite dame âgée.

On la regarda comme si elle détenait des sources d'informations officielles et on se souvint que son mari travaillait aux services techniques du Viaduc dans les bureaux d'études.

— Quoi donc, les dirigeables des Rénos ?

— Non, depuis quelque temps ils se font rares... Il semblerait que nous ayons des difficultés d'une autre nature avec la faune du lieu.

Chacun frissonna, imaginant des monstres apocalyptiques jaillis de la mer, comme le laissait entendre l'adolescente de tout à l'heure.

— Les baleines qui ne se plient pas à la discipline de passer entre les piliers du Viaduc et qui constamment les cognent, les endommagent gravement.

On ne cachait pas sa déception. Quoi ! Les baleines seulement ?

— Il n'y a qu'à leur faire suivre d'autres chenaux.

— On y songe.

Le Kid fut annoncé. Sa draisine personnelle venait de stationner devant cet immense train de la Société du Soufre qui occupait de nombreuses voies. Les wagons possédaient jusqu'à quatre étages et ne ressemblaient plus à des wagons. Du quai on se serait cru autrefois, en face d'un immeuble, et les boggies restaient invisibles. Le tout était fabriqué en verre de silicium haut de gamme, teinté et très performant

en isolation.

Le petit homme entra avec son escorte habituelle et l'on fit instinctivement une haie en direction du buffet.

Il demanda une boisson non alcoolisée et écouta les uns et les autres sans répondre.

Il flairait l'odeur de la peur chez ces gens-là, sur le visage moite des hommes, les épaules nues des femmes. Il la lisait dans les regards, la sentait en suspension dans les paroles anodines qui s'échangeaient, les piètres plaisanteries qui ne soulevaient que des rires glacés. Il en connaissait l'origine et chaque matin, depuis des semaines, il découvrait sur son bureau un rapport qui lui donnait le pouls et la température du Titanpolis.

Titanpolis, sa ville cristalline, son chef-d'œuvre en train de se détériorer à cause de ces grandes ombres qui, la nuit, venaient flotter au-dessus de ces grandes coupoles scintillantes. Se détériorer moralement, mentalement mais bientôt la déchéance physique s'ensuivrait car les gens aussi, se laissaient décourager. On disait que de petits groupes quittaient discrètement la capitale, de petites entreprises qui soudain préféraient aller continuer ailleurs leurs activités.

Les gens qui travaillaient de nuit commençaient de se laisser tenter par l'absentéisme et certaines administrations éprouvaient des difficultés à conserver leur rythme de travail, notamment les services de voirie et de nettoyage, la traction et les messageries ferroviaires.

— Eh bien, dit-il, je vous souhaite de continuer aussi joyeusement cette petite fête.

Mais il savait que lui parti, les invités se retireraient rapidement. D'après la police ferroviaire on ne veillait plus jamais très tard dans la capitale et, au-delà de minuit, la ville était lugubre sous ses éclairages intensifs, avec ses quais bordés de demeures magnifiques mais inertes.

Une fois dans son bureau il consulta les derniers rapports, appela sa compagne Glinda.

La femme blonde un peu épaissie arriva tout de suite avec du thé.

— Elle dort ?

— Oui, sans interruption.

— Ils ne sont pas encore venus.

Glinda attendait qu'il ait fini de boire pour emporter la tasse.

— Laisse, je la porterai moi-même.

— Tu ne vas pas la leur rendre ?

— Je ne sais pas.

Elle fit un pas vers lui :

— Alors je pars avec elle... Je te quitte... Je veux qu'elle reste avec moi.

— C'est son peuple. Il y a des générations qu'ils vivent ainsi et nous n'y pouvons rien. Je crains qu'elle ne soit malheureuse ici... Tu sais qu'elle a du mal à vivre dans notre atmosphère, qu'elle manque d'oxygène et peut-être d'autres éléments que leur donnent les baleines.

— Elle nous aime, toi surtout.

— Mais quand ils appellent par ultrasons elle se réveille et écoute.

— Ça ne veut rien dire.

— Ils peuvent se fâcher et les baleines détruiront les coupoles. Les gens seront épouvantés.

— On commence à parler des baleines volantes.

— Non pas dans la population... Chez des gens de notre entourage peut-être, mais pas chez les voyageurs de la masse... C'est ça le plus important.

— Combien y en a-t-il qui viennent flotter au-dessus de la station ?

Sans y faire attention il avait terminé son thé et il lui rendit la tasse :

— Plusieurs, six...

— Tu en veux d'autre ?

— Non.

Il la suivit et pénétra dans la chambre-compartiment de la petite fille blonde qui dormait, couchée sur le côté droit. Il se pencha, écouta avec inquiétude le bruit de sa respiration. Il lui semblait qu'elle haletait un peu. Le médecin disait qu'elle aurait eu besoin de s'oxygéner et de ioder ses poumons et son corps. Il conseillait de la conduire sur le Viaduc, là où les nappes d'eau attaquaient la banquise. Le Kid n'avait jamais osé le faire de crainte que les Hommes-Jonas ne veuillent lui reprendre l'enfant en profitant de la circonstance.

— Tu crois qu'elles viendront ce soir ?

— Je ne sais pas.

On avait pointé les radars, les écoutes vers le ciel depuis que les cétaqués volants venaient rôder au-dessus de la ville. On parlait de dirigeables de la Fraternité des Rénovateurs, mais personne n'y croyait vraiment. On disait qu'ils avaient trop à faire avec les Sibériens qui les menaçaient là-bas au Nord, à l'autre bout du monde.

— Je suis dans mon bureau.

Où aurait-il pu bien être alors qu'il y passait la majeure partie de son temps, y dormant le plus souvent sur un lit de camp. Il allait travailler en attendant minuit. C'était toujours entre minuit et deux heures qu'elles arrivaient, mais pas toutes les nuits.

CHAPITRE VI

Au fur et à mesure qu'elle approchait du terminus Yeuse éprouvait un profond sentiment d'inquiétude. Les Sibériens avaient engagé, dans cette offensive contre les Rénovateurs du Soleil, leur meilleur matériel en quantité considérable voire démesurée. Cent mille soldats-ouvriers avaient travaillé nuit et jour sur la banquise et parfois la progression des rails dans ce désert blanc dépassait les cent kilomètres par jour. Enfin la meilleure flotte militaire sibérienne se trouvait sur place et, depuis des heures, elle pouvait apercevoir les monstres de ferrailles stationnant sur les rails n'attendant qu'un ordre pour aller de l'avant en faisant donner leur grosse artillerie. Elle voyait les lance-missiles, les lasers, les canons classiques à longue portée, les radars, les « oreilles » d'écoute.

Tout cela pour réduire environ un millier de Rénovateurs, n'était-ce pas disproportionné ? Bien sûr ces gens-là possédaient ces dirigeables qui, depuis le ciel, pouvaient à tout moment déverser un feu d'enfer sur la flotte. Mais ces engins avaient leurs faiblesses. Les radars, les échosondeurs, les infrarouges les signalaient très longtemps à l'avance. Les nouveaux lance-missiles pouvaient se pointer dans n'importe quelle direction. Jusqu'ici la guerre s'était toujours déroulée en deux dimensions et l'apparition de ces aéronefs l'avait projetée dans la troisième. Autres faiblesses des dirigeables, leur vitesse assez faible, leur énorme masse facile à cibler. Ils n'attaquaient plus la flotte mais opéraient des actions de destruction. Ils pourraient même couper la flotte des bases d'approvisionnement en détruisant le réseau très loin de la zone des combats. Mais y avait-il eu combat ? Elle en doutait.

Dans le milieu de l'après-midi elle arriva au dernier camp du réseau, là où les trains de logistique étaient regroupés, ainsi que le train de l'état-major du général Sofi. Il vint la chercher en personne, dans son fameux traîneau capitonné de fourrures rares et tiré par des chevaux spécialement ferrés pour la glace. De petits chevaux aux longs

poils soyeux et à l'air cruel.

— J'ai compté huit trains blindés colossaux capables d'affronter n'importe quel projectile, deux cuirassés et trois croiseurs. Je ne parlerai ni des contre-torpilleurs, destroyers et avisos. Je suppose que le quart des forces sibériennes est sur place ?

Il menait ses chevaux d'un air impassible avec juste un petit sourire en coin. Sa main unique était ferme et habile.

— Les poseuses géantes de rails sont toujours ici et vous n'avez pas renvoyé les trains-casernes. Cela fait beaucoup de monde sur place.

— Nous sommes dans le camp de Fraternité I.

— Pourquoi I, il en existe un autre ?

— Oh, très certainement, dans le Sud-Est à une distance difficile à évaluer, entre mille et deux mille kilomètres.

— Et vous comptez poursuivre votre offensive dans cette direction ?

— Notre service de goniographie est en train de situer exactement l'endroit. Nous poursuivrons notre offensive dès que nous aurons des données fiables.

De cette base de Fraternité, Yeuse s'était fait une autre idée. Le traîneau glissait lentement entre les ruines des wagons détruits. Tout ça était recouvert de givre, immobilisé à jamais dans une gangue de glace sale. La flotte sibérienne rejetait dans l'atmosphère de la suie et du soufre qui, déjà, atteignaient une couche de plusieurs centimètres.

— Nous avons bombardé de loin, de vingt kilomètres. Mais ils n'étaient plus là.

— Il n'y a aucune victime ?

— Aucune sinon une otarie qui devait être apprivoisée...

— Où sont-ils ?

— Nous avons enregistré un départ de train dès le début de notre attaque, et nous pensons que les derniers occupants ont filé par ce petit réseau que vous voyez disparaître à l'horizon.

— Où conduit-il ?

— Jusqu'au Réseau des Disparus, en pleine zone dangereuse.

— Allez-vous vous y hasarder ?

Il ne répondit pas. Pas si fou, sachant que les bandes de hors-la-loi de ces régions étaient aguerries dans certaines formes de combats et de sabotages. La flotte sibérienne risquait de s'enliser pour des années dans une situation pourrie.

— Je veux descendre.

Il tira à peine sur les rênes et les chevaux s'immobilisèrent. Yeuse se dirigea vers un wagon en ruine et se pencha pour examiner une sorte de pancarte, dut nettoyer de la suie qui la recouvrait.

— École de Fraternité I, premier âge.

Sofi la suivait et se pencha lui aussi, soupira :

— Nos tirs étaient aveugles.

— Aveugles ? Avec une précision assez bonne puisque aucun impact n'est visible au-delà d'un diamètre de cinq cents mètres. Ce n'est pas si mal, ironisa-t-elle.

La base avait été détruite à quatre-vingts pour cent et ne restaient debout que quelques wagons réservés à la vie communautaire. On y trouvait un restaurant avec ses tables vissées au plancher, une salle de cinéma, une bibliothèque aux rayons vides. Juste quelques brochures traînaient sur le plancher et Yeuse en ramassa une.

— Ce n'est pas très glorieux. Vous n'avez fait que les éloigner. Vous allez les poursuivre et déjà ils ont préparé une base de repli. Jusqu'où comptez-vous aller ?

— Nous sommes ici pour en discuter.

Elle se tourna vers lui, méfiante :

— Je n'ai aucun mandat pour en discuter.

— Vous allez recevoir un message de votre Président. Il est acheminé le plus rapidement possible. Nous n'irons pas plus loin que l'ancien tracé du Cancer Network.

— Le Kid est d'accord ?

— Oui. À condition que nous nous retirions ensuite en laissant le réseau intact jusqu'au soixantième parallèle Nord. Nous proposons le cinquantième pour l'instant, cet accord pouvant être révisé dès que la jonction sera faite avec le Réseau du 160° Méridien.

Autrement dit dans un avenir très lointain, car la Compagnie de la Banquise songeait surtout à son réseau transbanquisien en direction de la Panaméricaine, et ne poursuivrait le 160° que d'ici une dizaine d'années.

— Comment franchirez-vous le Réseau des Disparus ?

— Mais normalement, en créant une cross station sous surveillance sévère de la flotte. Les hors-la-loi devront accepter cette station. Ils n'auront que le droit de la traverser sans y séjourner.

— Vous allez au-devant de difficultés et d'autre part le 160° devrait plutôt rejoindre Tusk Station qu'un autre point du Réseau des Disparus.

— Un détail, un simple embranchement suffira.

Ils sortirent de ces wagons que le hasard seul avait épargnés pour visiter le reste des ruines. Il y avait un mât tripode décapité et Sofi expliqua qu'il servait à amarrer le nez des dirigeables.

— Ensuite on les treuille vers la banquise pour qu'ils se posent.

Il paraissait assez passionné par le sujet, presque admiratif. Elle le lui fit remarquer et il éclata d'un rire sonore :

— Me prenez-vous pour un Rénovateur ? En fait je trouve qu'ils

ont de l'imagination et des idées, que leur science est très en avance. La seule façon de nier la Société Ferroviaire c'était de créer un autre moyen de transport, et ils y ont réussi.

— Dans un but guerrier surtout. Et de piraterie. Ils ne survivent qu'en volant le produit du travail des autres. Ils ont fait beaucoup de mal dans ma Compagnie, répliqua Yeuse.

— Chez nous aussi, surtout en volant un réacteur nucléaire en bon état de marche. Ils pourront produire autant d'énergie qu'ils le voudront et peut-être même en équiper un énorme ballon. Dès lors nous devons nous méfier, car ils pourront faire le tour du monde sans escale et à une vitesse assez élevée pour ne plus craindre nos missiles.

Il n'y avait plus grand-chose à voir et ils finirent par marcher le long du quai du petit réseau filant vers le Sud. Ils s'arrêtèrent lorsque la banquette en bois traité s'interrompit et regardèrent vers le Sud.

— Quinze mille kilomètres jusqu'à Titanpolis, dit-il.

— Je pense plutôt à Kaménépolis. C'est ma patrie, ma station. Titanpolis n'est qu'une beauté froide sans imagination. Si vous connaissiez Kaménépolis... Du moins si vous l'aviez connue il y a deux ans... La ville des arts, la ville où il faisait bon vivre... Depuis on a rectifié certaines déviations, les Aiguilleurs sont passés par là avec leur morale étroite et leur haine de tout ce qui crée le désordre. L'art, la littérature créent le désordre. Ils ne supportent pas.

— Nous avons tous des difficultés avec les Aiguilleurs, murmura-t-il. Il faudra bien un jour examiner d'un peu plus près leur organisation.

Quatre voies qui filaient vers le Sud et qui, par des détours invraisemblables et dangereux, pouvaient la ramener chez elle. Un périple de trente mille kilomètres au moins, des dizaines de petites Compagnies connues ou inconnues à traverser. Ce réseau jusqu'à Tusk Station, puis on prenait à droite sur le Réseau des Disparus jusqu'à la Cie Bones, puis l'Australasienne.

— J'y pense, dit-elle soudain, pour établir une bonne goniométrie, ne faut-il pas une triangulation ? Vous avez un point, comment envisagez-vous de faire pour les deux autres ?

— C'est bien observé... Nous avons un accord secret depuis un mois avec Lady Diana. Et le Président Kid, malgré l'éloignement de sa station la plus septentrionale, accepte de collaborer avec nous... L'ennui ce sont les échanges radio très difficiles dans cette zone... Il faut attendre des jours une réponse à une question posée... Nous n'avons jamais réussi à améliorer les échanges radio... Nous piétinons dans notre technique depuis des siècles.

— Des millénaires ?

Il ne répondit pas et se retourna pour lancer un coup de sifflet strident. Là-bas, dans les ruines, les chevaux avancèrent aussitôt, tirant

le traîneau.

— Ils sont obéissants. Vous ne répondez pas à ma question ?

— Je n'ai pas pris garde.

— Le nouveau dogme de votre Compagnie prétend que nous sommes en l'an 2362 de l'ère glaciaire... Et non de l'ère chrétienne, vous êtes d'accord avec cette hypothèse ?

— Si c'est un dogme ce n'est plus une hypothèse, mais pourquoi pas ? On a tellement de difficulté à établir une date exacte et une chronologie... Je pense qu'il va être passionnant pour les chercheurs, les historiens, de faire sortir de l'ombre ces vingt-quatre siècles d'ère glaciaire...

— Ça expliquerait bien des choses... La présence des Roux par exemple. On accepterait mieux l'idée d'une mutation sur deux millénaires que sur deux siècles. Comme celle des baleines qui rampent sur la banquise désormais...

Elle n'allait pas lui en dire plus, parler de ces baleines volantes que certains disaient avoir observées là-bas, dans le Sud.

Ils montèrent dans le traîneau et les chevaux firent un demi-tour impeccable pour se diriger vers le train personnel de Yeuse.

CHAPITRE VII

Seuls les Gardes Verts restaient fidèles à Helmatt qui les avait toujours comblés de faveurs. Ils formaient le dernier carré dans la station du laboratoire du physicien. Et ils paraissaient bien armés et bien approvisionnés.

Luvia Ned, la procuratrice de la société, avait accepté de se retirer de ses fonctions mais nul ne paraissait lui en vouloir d'avoir collaboré avec Helmatt.

À partir du moment où Liensun avait soumis le cerveau de Bupto à son influence, les événements s'étaient précipités et le syndicat des mineurs, le premier, avait décidé de ne plus livrer de charbon pour l'exportation. Le travail avait continué dans les mines, mais des dizaines de mineurs avaient été désignés pour accompagner les convois de charbon et vérifier qu'aucun ne franchirait la frontière.

Peu après, les éleveurs décidaient d'abattre leurs bêtes qu'ils ne pouvaient nourrir et de les congeler. Du coup les acheteurs étrangers, qui faisaient des offres mirobolantes à Helmatt, avaient pour la plupart quitté Evrest Station. Ils ne voulaient pas de viande congelée mais des animaux sur pied. Les yacks étaient réputés pour leur sobriété et leur endurance. On pouvait les laisser dehors par des températures extrêmes et les nourrir avec des aliments peu onéreux. Les femelles ne produisaient pas des quantités énormes de lait mais dix yacks revenaient moins cher à l'achat, à l'entretien, que trois vaches sélectionnées et produisaient autant de lait de bonne qualité.

Les Aiguilleurs voulurent empêcher les mineurs de s'installer dans les trains charbonniers mais les cheminots de la traction et des dépôts intervinrent. Quelques échauffourées eurent lieu et les Aiguilleurs, à vrai dire peu nombreux dans cette Compagnie et surtout isolés finirent par céder. Très vite la situation d'Helmatt devint critique et sans les Gardes Verts il aurait dû capituler, accepter de revendre ses actions au Comité provisoire de Gestion qui venait de se créer. Habilement Liensun avait refusé de le présider mais en faisait

partie. Il se tenait en retrait des événements, se consacrant à la conversion de l'usine à herbe.

Le charbon affluait, ainsi que les tuyaux en terre cuite et les volontaires pour la mise en place. Des fours se construisaient à distances régulières et une semaine plus tard les premières semences germaient.

— Dans quatre semaines on récolte une herbe de qualité.

Mais il pensait aussi au soja et à d'autres plantes fourragères dont il n'était pas facile de se procurer des graines. Certaines petites Compagnies, au sud de l'Himalaya, avaient par exemple l'exclusivité de la betterave pour animaux et en vendaient des tonnages impressionnants à haut prix. Liensun pensait qu'on pouvait envoyer des acheteurs clandestins qui offriraient un prix élevé de ces graines.

Un matin Luvia Ned vint le rejoindre pour lui proposer son aide.

— Dans la nuit, dix Gardes Verts ont déserté mais il en reste une centaine avec Helmatt. Il paraît qu'enfermé dans son laboratoire il passe son temps à scruter le ciel et à faire marcher ses bizarres appareils... Ce n'est pas moi qui emploie l'adjectif de bizarre... Il s'agit d'un laser couplé avec un canon à ultrasons.

— Qu'espère-t-il ?

— Il suffirait d'un rayon de soleil très bref, un éclair de quelques secondes pour prouver qu'il avait raison et créer une panique sans précédent. Le CPG disparaîtrait très vite et la population fuirait les vallées encaissées, de crainte d'être ensevelie sous les avalanches comme cela s'est produit jadis quand, depuis Jarvis Point sur la banquise du Pacifique, nous avons sorti le Soleil des strates de poussières durant huit jours. Nous avons pratiqué une lucarne et d'un seul coup le cycle d'autrefois s'est reproduit avec des journées torrides et des nuits tièdes... Jusqu'à ce que le Soleil ne soit plus tout à fait dans la lucarne et que celle-ci se soit lentement refermée...

— Vous croyez qu'Helmatt peut réussir ?

— Pourquoi pas ? Il a été à l'origine de ce premier coup d'essai il y a une quinzaine d'années.

— Il n'a pas l'énergie nécessaire.

— Il détourne toujours une grosse quantité de courant.

Liensun bondit sous le coup de cette révélation :

— Mais comment cela peut-il se produire ? Le CPG a la mainmise sur l'énergie.

— Les centrales électriques sont gérées par les Aiguilleurs, selon la règle. En priorité pour que le réseau soit alimenté et ils préférèrent Helmatt à un comité plus ou moins révolutionnaire.

Liensun télégraphia au comité et peu après Bupto vint le voir avec deux collègues :

— Nous ne savions pas. Nous avons donné des ordres... Mais il

faudrait un ingénieur électricien pour savoir si le courant n'est pas détourné...

— Luvia vous vous y connaissez ? Allez avec eux...

C'est ainsi qu'habilement il fit rentrer en grâce la jeune femme. Elle devait lui en être très reconnaissante par la suite. N'ayant que des notions générales d'électricité elle réussit malgré tout assez bien dans sa mission, mais pour vérifier toutes les centrales elle télégraphia à Liensun qu'elle mettrait au moins huit jours. Helmatt avait habilement brouillé les lignes si bien qu'on ne savait lesquelles étaient shuntées, lesquelles restaient libres. Il aurait fallu les stopper toutes pour être certain que le physicien trop exalté ne pourrait poursuivre son effrayant travail.

— C'est un créneau aux alentours de onze heures sur lequel il travaille en cette saison, lui télégraphia Luvia. Tout dépend de la saison, du jour de cette saison.

— Que veut dire saison ? demanda-t-il aussitôt.

Elle le lui expliqua, lui fit parvenir un béline avec un dessin expliquant comment, autrefois, il existait quatre saisons dans les zones au-dessus et en dessous de l'équateur, avec des longueurs inégales du jour et de la nuit. Il comprenait mieux du coup pourquoi Helmatt cherchait à créer une lucarne aux alentours de onze heures, en cette saison qui se trouvait être pour l'hémisphère Nord, l'hiver.

Honteux il se rendait compte de son ignorance pour tout ce qui concernait la révolution de la Terre autour du Soleil, son inclinaison, les solstices, les équinoxes. Pourtant il avait remarqué que parfois les nuits étaient plus longues et que dans le Nord elles pouvaient être démesurées.

Désormais il suivit avec angoisse la course de Luvia contre la tentative effrayante d'Helmatt et chaque jour, entre dix heures trente et onze heures trente, il redoutait le pire. Y avait-il désormais dans le monde un seul Rénovateur, à l'exception d'illuminés comme Helmatt, pour se réjouir d'une éventuelle résurrection de l'astre solaire ? Pour sa part il ne le souhaitait pas.

Il travaillait dur pour créer ses champs d'herbe sous serre. Les éleveurs venaient donner un coup de main, contemplaient avec émotion la germination des graines dans leur support de plastique-mousse, la verdoyance qui maintenant s'étendait sur des hectares.

— Nous créerons des unités un peu partout, près des mines de charbon pour éviter le transport et la centralisation.

En attendant les Gardes Verts refusaient de se rendre et nul n'était capable de les réduire à merci. Les Tibétains refusaient, en règle générale, de porter les armes et de partir à l'attaque contre leurs frères.

Depuis quelque temps les moines des lamaserias descendaient de

leurs perchoirs, les couvents de haute montagne, et prêchaient la non-violence et le retour aux mœurs ancestrales. Leur réapparition compliquait les choses et Liensun aurait bien aimé qu'on les oublie dans leurs falaises inaccessibles. Mais pour les habitants de la concession c'était vraiment le signe du renouveau.

En fait, jamais Helmatt ne les avait exilés et c'étaient eux qui avaient décidé de se cloîtrer pour montrer leur désapprobation.

Luvia lui télégraphia qu'elle se doutait qu'une centrale proche d'Evrest Station fournissait à Helmatt le courant dont il avait besoin. Elle rentrait de toute urgence. Lorsque le physicien serait prêt il pomperait toute l'énergie et d'un seul coup le réseau électrique dans son entier disjoncterait, tandis que l'éclair solaire frapperait comme la foudre.

CHAPITRE VIII

— Mes amis, je suis désolé de vous apprendre que Fraternité I n'existe plus. Les Sibériens, après avoir bombardé les installations restantes, sont arrivés sur place très rapidement. Ils occupent cet endroit et déjà songent à attaquer notre deuxième base.

Ma Ker paraissait vraiment émue. Elle donna les précisions qu'on lui demandait sans réticences, expliqua que le train des dissidents roulait vers Tusk Station avec, à son bord, la centaine de Rénovateurs qui avaient tout perdu.

— Il n'y a pas de victimes. Nous avons survolé à haute altitude ce matin même. Les Sibériens sont si imbus de leur pauvre victoire qu'ils n'ont même pas daigné tirer sur nous. À Moscova Voksal on va fêter ça comme un exploit.

— Comment savez-vous qu'ils vont venir vers ici ?

— Écoute radio, ils communiquent en clair désormais.

— Ils veulent affronter Jelly ?

Ma Ker hocha la tête avec commisération :

— Ils ont toujours nié la présence de Jelly, disant que c'était une invention des hors-la-loi du Réseau des Disparus pour dissuader les téméraires...

— Vous croyez qu'ils vont commettre la folie de l'aborder comme si elle ne représentait pas le moindre danger ?

— J'en suis à peu près sûre. Quand on peut installer cent kilomètres d'un réseau de vingt rails par jour, lorsqu'on a deux cuirassés, trois croiseurs, huit trains blindés et cent mille hommes on se croit invulnérable.

Quelqu'un demanda comment les Sibériens repéreraient Fraternité II et elle leur dit qu'ils avaient de grands moyens de détection.

— Je suis certain, dit un des membres du Collectif administratif, qu'il y avait des balises à Fraternité I pour guider le tir des lance-missiles et des canons, comme je suis certain qu'il y a aussi des balises

ici.

— Donc des espions ?

— Oui. Pour situer une émission de radio il faut une goniométrie en utilisant trois points. Dans les conditions actuelles, et vu le territoire que Jelly occupe, au moins quatre cent mille kilomètres carrés à ce jour, il est impossible de faire ce genre de relevé.

Ma Ker se souvint que l'homme était un spécialiste des transmissions et ce qu'il disait était intéressant et troublant.

— Que faire pour situer ces espions ?

— Les balises ont dû être dispersées et on ne les trouvera pas sur eux.

Ma Ker le chargea de faire des recherches puis voulut aborder le problème qui la préoccupait le plus. Autant que la présence dans la base de Jdrien, le Messie des Roux, qui prenait de plus en plus d'importance aux yeux de chacun. Beaucoup pensaient qu'il était vraiment chargé d'une mission divine de réconciliation des différentes ethnies.

— Je n'ai encore pris aucune décision au sujet de Liensun. Il attend dans le Tibet qu'on songe un peu à lui. Juguez va arriver bientôt, et il a dit qu'il était prêt à repartir là-bas. Que proposez-vous ?

— Le prix de la rançon est trop élevé.

Elle en convenait mais voulait savoir ce qu'on proposait.

— Prévenez le Kid de la présence de Jdrien ici, laissez entendre qu'il est notre otage et que nous le libérerons contre la liberté de Liensun. Le Kid est puissant, peut intervenir dans le Tibet alors que nous ne pouvons pas.

On la regardait avec stupeur et même horreur. La personnalité de Jdrien les subjuguait et une partie du collectif se sentait honoré de sa visite, admirait son exploit qui lui avait fait traverser le protoplasma pour les atteindre. Il s'agissait d'une apparition surnaturelle.

— Vous n'avez pas le droit de proposer ça, fit une femme avec colère...

— Du calme, dit Ma Ker...

L'homme s'appelait Hardl. Ma Ker le regarda avec bienveillance. Enfin quelqu'un qui ne marchait pas dans ces bondieuseries, qui pourrait devenir son allié. Lorsque Liensun reviendrait il affronterait son demi-frère et prouverait que lui aussi possédait des dons exceptionnels, mais qu'ils n'avaient rien de surnaturel.

Liensun aussi était télépathe, pouvait subjuguier un être humain, peut-être même obliger le système nerveux de Jelly à exécuter ses volontés.

— Pouvons-nous envoyer un dirigeable ? demanda-t-elle.

On ne paraissait pas très emballé par cette idée.

— Dix mille kilomètres, dit un autre membre. Vingt mille en tout avec obligation de trouver de quoi remplir les réservoirs. Combien de temps, d'hommes, d'argent ? La dernière expédition nous a traumatisés.

— Mettons ma proposition aux voix, trancha la vieille femme.

Elle fut acceptée de justesse. Un dirigeable irait jusqu'au Tibet pour essayer de ramener Liensun.

CHAPITRE IX

Bien avant l'aube Yeuse fut sortie de son sommeil par une série de bruits sourds, de cliquettements et passa en hâte un peignoir pour regarder à travers le hublot de sa chambre-compartiment. De là elle découvrait une partie du camp militaire.

Les gros bâtiments de la flotte paraissaient immobiles et elle dut sortir dans le couloir pour voir ce qui se passait. Vers le Sud-Est un nuage de glace pulvérisé ensevelissait les énormes machines de nivellement.

La femme de chambre Sonia sortit elle aussi de son compartiment tout ébouriffée, les yeux gonflés de sommeil.

— Ils ont dû commencer les travaux, dit-elle. J'ai appris hier au soir que le réseau allait continuer vers le Sud-Est.

— Hier au soir ?

Sonia parut un peu embarrassée :

— Je suis allée à une soirée chez les officiers qui dirigent les soldats-ouvriers... C'est là-bas que j'ai entendu dire que tout recommençait. On recherche ce maudits Rénos et ils se cacheraient dans des collines de glace.

— Des collines de glace...

Songeuse, Yeuse rentra chez elle, prépara son bain. Comment l'état-major avait-il obtenu aussi rapidement les résultats de la goniométrie, alors qu'elle-même attendait toujours le message du Président Kid ? Il y avait un mystère dans cette rapidité et elle pensait que les Sibériens disposaient de moyens de détection qu'ils ne voulaient pas lui révéler.

En sortant du bain elle essaya d'appeler le train du général Sofi, mais on lui répondit que le chef d'état-major était sur le chantier qui venait de débiter.

Elle s'irrita de devoir dépendre de son amant pour aller et venir dans la base. Aucune draisine n'était mise à sa disposition, et d'ailleurs il n'existait aucune voie pour les transports locaux. On se déplaçait

généralement à pied, sauf les équipages des grosses unités qui pouvaient utiliser des chaloupes et des rails provisoires. Mais ils ne tenaient pas à quitter l'intérieur de leur mastodonte.

Quant à marcher à pied, Yeuse y regardait à deux fois tant la glace était dangereuse, bouleversée, avec des trous mal rebouchés, sale, la couche de suie ne cessant de s'épaissir. Les vapeurs empuantissaient l'atmosphère et le soir, quand les foyers étaient relancés pour la nuit, c'était une sorte de neige sale qui tombait un peu partout.

Elle trouva à s'équiper de vêtements protecteurs et de bottes et, malgré les mises en garde du chef de train, s'en alla vers le chantier qui se trouvait à deux kilomètres. Elle ne pouvait marcher que sur les rails déjà en place et c'était de la folie, à cause des énormes engins qui ne pouvaient freiner, lancés à pleine vitesse. Elle finit par emprunter la banquise, noircissant ses bottes et trébuchant sur les irrégularités.

Les niveleuses opéraient déjà à l'horizon sur des rails provisoires et les poseuses venaient directement après. Le même réseau multivoies allait donc s'étirer sur plusieurs milliers de kilomètres, ce qui ne manquait pas d'être inquiétant. Sur les côtés d'autres machines installaient des barrières contre les congères. Dans ces régions où les vents dépassaient parfois quatre cents kilomètres à l'heure, on voyait accourir du fin fond de la banquise des boules aussi hautes qu'une locomotive qui balayaient tout sur leur passage.

C'était dur de marcher ainsi et les gens avaient perdu l'habitude de le faire. Elle désespérait d'atteindre le wagon panoramique d'état-major qu'elle apercevait sur la droite du chantier. Pourquoi l'armée et la flotte sibériennes étaient-elles chargées de ce chantier ? Où étaient les civils, les Aiguilleurs ? L'état-major décidait et Sofi supervisait, venant de temps à autre de la capitale.

Une patrouille l'intercepta à quelque cent mètres du wagon et elle dit qu'elle voulait voir le général Sofi.

— Je suis attendue.

Mais on ne la crut pas car elle arrivait à pied. Attendue, on serait allée la chercher. Le sous-officier discuta par radio avec son supérieur et finalement ce fut l'aide de camp de Sofi qui intervint.

— Il fallait nous demander d'aller vous chercher. Le général est heureux de vous montrer le début des travaux.

Il y avait une douzaine de haut gradés dans le salon panoramique et tous s'inclinèrent quand elle entra. Sofi souriait d'un air à la fois ravi et goguenard.

— Félicitations, dit-elle sèchement. Votre gonio est exceptionnelle et vous avez plus de chance que moi avec Titanpolis puisque j'attends toujours le message de mon Président.

Sofi parut un peu gêné mais garda sa courtoisie :

— Nous n'avons pas toutes les assurances que c'est la bonne direction, mais nous ne pouvons piétiner sur place en attendant confirmation. Nous avons aussi observé des envols de dirigeables en repérant leur moteur aux infrarouges.

— À combien de distance ?

— Deux mille kilomètres.

— Vos instruments sont vraiment exceptionnels, fit-elle.

Cela jeta un froid et, sous des prétextes divers, chacun se retira, la laissant seule avec son général. Il l'entraîna vers la baie à l'avant et elle put admirer le spectacle. Il était grandiose et elle compta huit gros engins qui attaquaient la banquise, l'aplanissaient sur une largeur de deux kilomètres, prévoyaient les assauts des congères, tandis que les poseuses ne paraissaient plus vouloir s'arrêter une fois lancées. Il lui confirma qu'elle voyait juste :

— Ça coûterait trop cher de les immobiliser et de les relancer. Pour démarrer elles ont besoin de quantités énormes de carburant.

— Vous pensez être sur les Rénovateurs dans combien de temps ?

— Moins d'un mois.

— Vous êtes sûr qu'ils sont là-bas ?

— Et cette fois ils ne pourront pas fuir avec le train.

— Vous êtes-vous demandé pourquoi les derniers n'ont pas été transportés par dirigeables ?

— Non. Leur conseil d'administration a jugé que c'était du gaspillage, non ?

— Et ils ont préféré affronter le Réseau des Disparus, Tusk Station et les hors-la-loi ?

Il lui offrit une cigarette, en prit une, alluma les deux toujours avec sa seule main.

— Vous connaissez bien le coin, n'est-ce pas ?

— Je n'y suis jamais venue, mais Lien Rag, lui, a fait une très longue expédition naguère dans cette région... Il a connu les pires ennuis.

Une carte était étalée sur la table centrale recopiée d'après de vieux documents d'avant l'ère glaciaire. On y avait apporté des précisions à la main.

— Notre chance c'est d'avoir rencontré une tribu de Roux qui a accepté de nous renseigner sur ces régions inconnues. Il n'y a jamais eu de réseau dans le secteur. La limite c'est le Réseau des Disparus au Sud et notre Réseau de Béring au Nord. Un territoire énorme de millions de kilomètres carrés.

— Une tribu vraiment ?

En fait elle pensait que les Sibériens envoyaient des missions d'exploration à bord de traîneaux tirés par les chiens ou automobiles.

Mais à cause des Accords de New York Station c'était un secret jalousement gardé.

Les Roux se montraient peu disposés à donner des détails sur des territoires qu'ils parcouraient et où ils ne rencontraient pas d'Hommes du Chaud. Ils savaient que ces derniers étaient toujours disposés à lancer leurs maudits rails dans les endroits les plus reculés pour trouver des colonies de phoques et des passages de baleines.

— Dans mille kilomètres nous allons aborder une partie très difficile, des collines de congères assez importantes qui nous donneront du mal. Il nous faudra des jours et des nuits pour en venir à bout. D'ailleurs ça correspond exactement à la latitude où les vents commencent à faiblir et où les congères rouleuses perdent leur vitesse.

Yeuse se penchait sur la carte, essayait de se repérer. Elle constatait avec soulagement que la cité fantôme où elle avait vécu des mois jadis n'était pas mentionnée. Qu'on ne la découvre jamais, qu'on laisse le vieux Pavie dormir de son dernier sommeil dans le cimetière des Hommes-Jonas et des baleines.

— Ces collines sont ici, représentent entre deux cent mille et cinq cent mille kilomètres carrés. On dit qu'elles peuvent occuper plus de place en certaines occasions ou au contraire rétrécir selon les vents.

— Ce trait, c'est le Réseau des Disparus ?

— Exactement. Il rejoint les réseaux panaméricains qui ne font que de timides incursions sur cette banquise qu'on dit la plus mystérieuse du monde... Mais j'ignore comment s'effectue le raccordement.

Yeuse se souvenait vaguement du récit de Lien Rag. Peut-être aurait-on pu retrouver dans ses papiers des détails plus précis. Mais elle préférerait ne rien confier de ce genre au général Sofi.

— Les Roux appellent ces collines les mangeuses d'hommes... Ils ont dû y laisser des cadavres des leurs dans la traversée. Les congères sont instables et...

— Ce n'est pas le sens qu'il faut donner à cette appellation, dit-elle soudain alertée.

Elle pointa son doigt sur le contour vaguement arrondi des fameuses collines de glace :

— Vous savez ce que c'est ? Jelly... L'amibe monstrueuse qui n'a cessé de grossir sur ce territoire, phagocytant tout ce qui est vivant pour se nourrir...

— Yeuse, fit-il en s'esclaffant... Mais voyons, Yeuse, comment pouvez-vous croire à ces stupidités ?... Une amibe géante... Et même si elle existait nous la détruirions à coups de missiles...

— Elle passe pour indestructible, et si les Roux vous en ont parlé c'est qu'elle continue à faire des ravages... Les hors-la-loi du Réseau des Disparus la redoutent et certaines stations perdues crèvent de peur

chaque nuit dans la crainte de ses pseudopodes.

Il secouait la tête, un peu agacé par son insistance :

— Des amoncellements de congères, c'est tout. Dans une zone dépressionnaire où les vents tournent en rond...

— Vous pouvez la contourner...

— Mais justement c'est impossible puisque les Rénovateurs sont installés ici.

Il lui montra une croix rouge :

— À mille kilomètres de cette bordure nord-ouest. Bien sûr ils ont cru trouver l'endroit idéal mais nous les débusquerons, les obligerons à fuir... Jusqu'à ce qu'ils demandent grâce un jour.

Yeuse regardait la croix rouge.

— Ils ne peuvent habiter le corps gélatineux d'un tel monstre, murmura-t-elle.

— Ah, vous voyez que vous devenez raisonnable. Je ne vous le fais pas dire.

— À moins que les Rénos n'aient trouvé le moyen de coexister avec ce protoplasma dangereux... Ce sont des gens pleins de ressources et bon nombre de chercheurs scientifiques les ont rejoints ces dernières années. Souvenez-vous de mon amie Ligath qui maintenant est revenue en Sibérienne. Spécialiste du nucléaire...

— Cette fois ils devront utiliser les dirigeables pour s'enfuir et nous aurons des chances de les abattre car, voyez-vous, mon plan c'est de construire cet énorme réseau de façon ostensible mais, dès que nous serons à proximité, commenceront les travaux nocturnes d'une double voie qui s'enfoncera par là. Le jour camouflage total. On va les encercler par ici et ensuite par là. Juste quelques bâtiments légers avec des lance-missiles.

CHAPITRE X

Brusquement Luvia Ned interrompit son inspection des centrales électriques dans le nord du pays pour revenir en hâte dans la capitale. Elle se présenta un soir dans le bureau de Liensun qui étudiait, avec un technicien, un nouveau modèle de four pour réchauffer l'eau des serres.

— Vous êtes de retour ! s'exclama le jeune garçon.

Elle fit signe que, devant le technicien, elle ne parlerait pas.

— Prenez ces plans chez vous, dit Liensun, et essayez d'en faire quelque chose.

Ils furent seuls et Luvia fit part de ses doutes :

— Il s'agit d'une centrale de la périphérie d'Evrest Station. Il n'y en a pas tellement... Deux... L'une alimente la ville et les environs, l'autre également, plus le réseau plus dense de cette région.

— Vous pensez qu'Helmatt pourrait réussir ?

— Lorsqu'on lui a demandé de revendre ses actions à un prix honnête il a fait répondre que tout le monde allait regretter de s'attaquer à lui, qu'il disposait désormais d'un pouvoir exceptionnel.

— Fanfaronnade, dépit...

— C'est un grand savant et il sait combiner laser et ultrasons alors que les chercheurs du monde entier ignorent comment s'y prendre. J'ai fait des rapides calculs et désormais c'est aux alentours de onze heures sept, onze heures dix qu'il peut obtenir un résultat. En fait il avait plusieurs possibilités depuis des années qu'il « gratte » le ciel, comme il dit. Sans grosse puissance instantanée il devait bricoler selon les fameuses saisons... Un jour il m'a confié que la couche des poussières lunaires n'était pas partout identique, de la même épaisseur, de la même consistance... Les strates glissent sur elles-mêmes, se repoussent, s'attirent en fonction d'une certaine charge électrique qui leur est propre. Il a étudié avec soin cette particularité et il espérait charger ou décharger des pans entiers de ces strates pour que d'un seul coup elles se séparent...

— Pour donner la fameuse lucarne ?

— Lucarne pour nous, mais à cette distance ce sera un trou fantastique où la Terre pourrait passer...

Elle avait apporté les plans des réseaux électriques et ils les étalèrent sur la table. Il la fit manger et boire car, depuis des jours, elle négligeait son entretien de crainte de ne pas aller assez vite.

— Même si ce n'est qu'un éclair de quelques secondes il épouvantera... Il aveuglera aussi, ce qui sera dangereux... Mais Helmatt retrouvera tout son prestige, provoquera la terreur et la soumission générale puisqu'il sera tenu pour capable de manier un glaive de feu et de lumière...

Ils regardaient les chiffres des deux centrales et faisaient un calcul rapide des débits, en tenant compte des différentes consommations moyennes de la région.

— Il manquerait cinq pour cent... Le réseau est vétuste et les pertes sont considérables. Il lui faudrait la totalité, mais pour son travail routinier au moins trente pour cent de la production de cette centrale, vingt-cinq de l'autre. Et on ne trouve rien.

— Il faut refaire le compte des utilisateurs importants. Je suis certain qu'Helmatt a bénéficié de complicités depuis des années.

— De la part des Aiguilleurs ?

— C'est bien le fond de ma pensée, avoua-t-il.

Il n'y avait que très peu de voies électrifiées et le courant allait surtout aux installations secondaires, aux postes d'aiguillages, à la signalisation et aux ateliers de la Compagnie.

— La consommation des dépôts est élevée, dit la jeune femme, mais c'est normal. Ils sont dans une vallée si sombre qu'on doit éclairer fortement non seulement les ateliers, les entrepôts, mais aussi toute la zone environnante. Il y a de vieilles machines-outils qui sont gourmandes. J'en ai même fait le bilan. C'est effrayant ce qu'elles gaspillent.

— Continuons.

Il était onze heures du soir quand ils marquèrent une pause pour boire du thé et fumer un peu. Dans douze heures Helmatt pouvait entamer la phase finale et créer la confusion totale.

— Qui serait touché, pas seulement la Compagnie ?

— Un territoire de dix kilomètres carrés... Ce sera une toute petite lucarne, faute de moyens. Imaginez les villages perdus de montagne, les lamas, les cueilleurs de lichens en haut de leurs échafaudages fous.

Il souriait vaguement, pensant plutôt au prestige que recouvrerait Helmatt. Il ne serait plus rien, lui, avec son usine à herbe. On l'accuserait d'avoir fomenté la révolte et les habitants se détourneraient très vite de lui.

— Il faut recommencer les additions de kilowatts.

— On ne trouvera pas, fit-elle épuisée.

— Si, parce qu'on est deux.

Elle finit par aller dormir, épuisée, et Liensun reprit les comptes des débits pour la région en essayant de contrôler chaque point où la consommation lui paraissait excessive, mais il finissait par toujours trouver un justificatif.

Il en arriva à soupçonner Luvia Ned d'avoir truqué les chiffres. Pourtant c'était elle qui avait donné l'alerte, expliqué comment Helmatt s'y prendrait pour ressusciter le Soleil. N'était-ce pas une façon de devenir plus proche de lui, de surveiller ses réactions ? Complice, la jeune femme ? Il était trop fatigué pour démêler la vérité et préféra aller dormir lui aussi.

Vers six heures elle le réveilla avec une tasse de thé.

— Nous n'avons plus que cinq heures de recherches. Je pense qu'aujourd'hui ce serait un jour favorable. Nous sommes mi-hiver, à égale distance du solstice d'hiver et de l'équinoxe de printemps.

Il avala sa tasse de thé et la rejoignit peu après pour recommencer les calculs. Il décida de porter sur les croquis et les plans les chiffres de consommation moyenne.

— Dans deux heures les installateurs des serres et du chauffage vont arriver. Il faudrait faire vite. Je vais être très occupé par les travaux en cours. Nous allons d'ici une semaine pouvoir ensemercer un demi-kilomètre carré en herbe de bonne qualité.

Ce fut une course contre la montre et ils en vinrent aux sous-stations qui alimentaient le réseau ferré, les gares, les producteurs d'eau à partir de la glace. Les broyeurs et les chaudières absorbaient une part de l'électricité.

— Pourquoi ne pas utiliser du charbon ?

— Je l'ignore, demandez aux Aiguilleurs...

— Ces machines marchent-elles vraiment ? Les avez-vous contrôlées ?

— Vous savez, il existe des centaines de broyeurs à glace et de châteaux d'eau qui transforment cette glace concassée en eau pour les locomotives et pour alimenter les stations. Je n'ai pas pu toutes les vérifier, juste quelques dizaines et toutes fonctionnaient quand je les ai visitées, sauf une qui était en panne.

— Combien de châteaux d'eau ainsi équipés ?

— Deux cent trente-quatre dans le district de Evrest Station avec une puissance absorbée de trois mille kilowatts.

— C'est un chiffre intéressant.

— Elles ne fonctionnent pas toutes en même temps.

Il fronça les sourcils :

— Quand ?

— La nuit surtout, pour remplir les réservoirs quand les gens dorment et que les trains roulent moins... Les réservoirs sont calorifugés...

— Trois mille kilowatts disponibles chaque jour depuis l'aube jusqu'à la nuit ?

Elle parut soudain frappée de stupeur.

— Et tout dépend peut-être d'une seule sous-station spéciale. Je vais aller sur le chantier des serres pour la mise en route, tâchez de me trouver un moyen de mettre la main sur cette sous-station. Normalement elle ne doit pas être sous tension dans la journée.

— Il y en a trois, pas très éloignées du laboratoire d'Helmatt, murmura-t-elle en regardant le plan.

CHAPITRE XI

Astyasa rentrait souvent découragé de ses négociations avec les chefs de bandes qui tenaient le pouvoir dans Tusk Station. Il devait marchander chaque passage de quartier et il avait l'impression que les quartiers en question se multipliaient au fur et à mesure qu'ils avançaient vers l'Ouest.

— Nous avons payé près de cinquante mille dollars, échangé le passage contre de la nourriture, du matériel, nous ne pouvons pas faire plus, déclara-t-il ce soir-là au Collectif de gestion du groupe de dissidents.

— Nous allons nous battre ?

— Il va falloir montrer les dents s'ils se montrent trop gourmands. Mais avec une balle blindée ils peuvent percer la chaudière de notre loco et nous immobiliser ici pour des semaines.

— Et ensuite tout au long de ce réseau ce sera la même chose, dit Ann Suba, et quand nous n'aurons plus d'argent ils se partageront nos dépouilles, vendront les femmes et les enfants, vous le savez très bien.

Astyasa proposa de réfléchir jusqu'au lendemain matin avant de prendre une décision trop hâtive.

— On dit en ville que les Sibériens seraient tentés de venir jusqu'ici et c'est quand même l'affolement.

— Profitons-en.

— D'autres prétendent que l'état-major a décidé de se diriger vers Jelly en prétextant que l'amibe n'existe que dans l'imagination des gens. Ça fait rire, mais on appréhende quand même que Sofi ne s'en prenne à Tusk Station pour encercler l'amibe quand il découvrira qu'elle est bien réelle.

— Nous devons être partis avant, dit Ann Suba. Il faut que nous trouvions les schémas de la circulation dans cette station et le chemin le plus court pour rejoindre la sortie ouest.

— Il faut organiser trois commandos. Deux qui feront diversion

en faisant sauter des wagons de marchandises dans un secteur éloigné, un troisième qui tâchera de sonder les mémoires des aiguillages. Il n'y a pas forcément un code secret, puisque des fractions rivales se partagent le passage, sinon ce serait un imbroglio monstre et le dispatching...

— Justement, fit Greog Suba, autant aller au dispatching et photographier les tableaux synoptiques. Là-bas ce sont des Aiguilleurs. On doit pouvoir discuter avec eux.

— Ne le crois pas. Ils sont neutres avant toute chose dans cette station pourrie.

— Si on faisait croire à une attaque de Jelly ? Elle a déjà opéré dans le coin, murmura Ann... Ce serait l'affolement complet.

— C'est une idée, mais comment ?

— Nous avons de la gélatine que nous pourrions transformer en pseudopodes que nous disposerions un peu partout et jusque dans les toilettes des bars.

— Il y a des centaines de bars dans le coin, c'est ainsi que les gens gagnent leur vie avec des boissons affreuses.

Le commando des électroniciens partit pour le dispatching tandis que tout le monde essayait de fabriquer des pseudopodes bien imités.

— On peut animer certains avec peu de chose, il y a de minuscules servomoteurs dans nos réserves. Les pseudopodes équipés seront plus vivants et gigoteurs que nature, dit Greog, mais il faut une armature en plastique souple.

Dans la nuit ils obtenaient un prototype assez réussi qui impressionna chacun par sa ressemblance. Dès lors ils en fabriquèrent plusieurs dizaines.

Le commando des électroniciens rentra avec des informations précises.

— En fait il y a trois postes automatiques d'aiguillage à franchir. Ce qui nous manque c'est le code sous forme de carte magnétique que les gangs vendent très cher. Mais j'ai discuté avec un Aiguilleur qui en a marre de cette station. Il est en disgrâce et espère retourner en Australasienne. Il m'a suggéré de faire sauter les trois postes automatiques en même temps pour passer. Mais il faudra faire vite. Les gars nous tireront dessus depuis des wagons blindés dispersés un peu partout.

— Sauf s'il y a une alerte au sujet de Jelly, dit Greog.

Quelqu'un jeta alors un faux pseudopode sur le plancher où il se tortilla comme un serpent de jadis. Les électroniciens livides reculèrent vers la sortie.

— La preuve est concluante, non ?

— Dépêchons-nous, certains bars vont fermer.

Deux douzaines de volontaires se répandirent dans la station, plaçant des boudins de gélatine plastifiée un peu partout dans les bars, les salles d'attente, les salles de spectacles permanents, surtout les strip-tease et les théâtres pornos.

Une heure plus tard toute la population de Tusk Station était alertée par les sirènes et les haut-parleurs que Jelly lançait une attaque sournoise contre la ville.

— Les postes automatiques sont minés, dit-on à Astyasa, commande radio au fur et à mesure que nous approcherons.

— Allons-y.

Le train commença de rouler lentement vers le premier nœud d'aiguillage. On voyait des gens qui couraient un peu partout sur les quais, l'air affolé.

Pour accroître la tension, les Rénos balançaient les derniers faux pseudopodes fabriqués qui se mettaient à se contorsionner de façon menaçante sur les quais.

L'explosion du premier poste automatique apparut comme provoquée par Jelly, et le vide se créa très vite sur cette portion de voies si bien que le convoi roula sans être arrosé de balles blindées.

Il y avait des coups de feu dans toute la station et très bientôt les habitants se rendraient compte de la sale supercherie qui les avait tirés du lit, mais il faudrait pas mal de temps pour remonter la trace des coupables.

Ce fut au dernier poste qu'une patrouille de huit hommes tenta de s'interposer au passage du train. Un petit missile déchiqueta le compartiment d'un wagon et une famille de quatre personnes fut anéantie. Mais déjà les Rénos ripostaient et liquidaient la patrouille, ouvraient le feu sur un groupe de wagons blindés d'où tiraient de classiques mitrailleuses lourdes. Un missile incendia la rame et le mécanicien du train put enfin donner toute la vapeur.

Ann Suba et Greog avaient établi un schéma de leur futur itinéraire grâce aux témoignages de gens qui, pour rejoindre Fraternité I, avaient emprunté le fameux Réseau des Disparus sur lequel ils roulaient.

— Pour le ravitaillement en huile de phoque il faut s'attendre à payer le prix fort. Mais si on achète aussi des peaux et des défenses de morses on peut faire une bonne affaire. Désormais, pour atteindre notre but, nous devons constamment négocier. Jusqu'à cette petite Compagnie perdue du Tibet, au nom si prometteur.

CHAPITRE XII

Parce que Ma Ker avait refusé deux fois de se rendre dans son igloo, Jdrien se présenta un jour dans son bureau du Collectif. Une secrétaire, malgré le respect que lui inspirait le Messie, voulut l'empêcher de passer mais il la regarda d'une telle façon, avec un sourire si charmeur qu'elle lui ouvrit la porte.

Ma Ker releva la tête et fut saisie par l'apparition de ce métis de Roux vêtu de ses belles fourrures. D'un coup elle comprit la raison de sa merveilleuse réputation. Elle avait trop négligé l'apparence au profit de l'intellect, et ce garçon prouvait qu'il pouvait exister un tout harmonieux, une beauté irradiante qui diffuse aussi une très grande humanité, une grande compréhension pour les hommes et le monde rude où ils devaient survivre.

— Ce n'était pas un caprice quand je vous ai demandé de me rencontrer. Vous auriez pu le faire avec discrétion, alors que dès que je sors de mon igloo vous savez très bien que tous les regards me suivent. Les gens craignent que je m'enfonce un jour dans le protoplasma et que je m'en aille à jamais.

— Que ne le faites-vous pas ? laissa-t-elle échapper avec rancœur. Tout deviendrait si simple.

— Vous me détestez, n'est-ce pas ?

Elle s'interrogea avec sincérité, hésita :

— Je n'en sais rien. Vous êtes irrationnel, c'est tout.

— Vous savez bien que non. Je ne suis ni divin ni surnaturel, j'ai des facultés plus développées comme mon demi-frère Liensun mais les gênes de ma race maternelle atténuent ce qu'il y a d'agressif et de dominateur chez mon demi-frère. Je suis peut-être l'apparence féminine d'un tout dont il serait, lui, le symbole de la virilité, mais c'est plus complexe que cette explication-là.

Elle retira ses lunettes et les essuya machinalement.

— Que voulez-vous ? Vous avez tout, la faveur des Rénovateurs dans une large proportion, les plus belles femmes s'offrent sans

pudeur, on vous comble de cadeaux et de bienfaits comme une idole vivante. Je conçois qu'après la vie primitive avec vos frères de race ce soit très agréable, mais je ne vois pas où vous voulez en venir.

— J'attends Liensun.

— Un dirigeable est allé à sa recherche.

— Je sais.

— Vous partirez ensuite ?

— Je l'ignore.

Elle fronça ses sourcils teints. Elle ne supportait pas de les voir blanchir et, si elle se moquait de ses cheveux, elle voulait que son regard reste mis en valeur par ses sourcils sombres, sinon ses yeux devenaient trop fades.

— Vous allez le provoquer en duel ? Vous allez vous battre pour qu'il ne reste qu'un seul fils de Lien Rag ?

Il se tourna vers la carte de la banquise nord du Pacifique et plaça son index sur l'ancienne base de Fraternité I.

— Ils ont commencé les grands travaux et progressent vite dans cette direction.

— Je sais, nos dirigeables surveillent l'avance du grand réseau. Pour le moment tout va très bien à raison de cent, cent vingt kilomètres-jour, mais ils se heurteront à Jelly et ce sera d'autant plus effroyable qu'ils nient Jelly, qu'ils ne veulent pas admettre qu'une amibe géante s'est développée dans cette zone désertique.

— Il faut les prévenir.

— Ah non, j'espère que Jelly va les phagocyter tous et jusqu'au dernier, qu'elle rejettera leurs trains blindés, leurs cuirassés, leurs croiseurs vides, et que leurs épaves formeront un beau tas de ferraille à la périphérie du protoplasma, comme une sorte de gigantesque monument témoin qui avertira les suivants du danger.

— Vous êtes cruelle.

— Je suis sur la défensive. Nous avons créé cette base et nous nous y maintiendrons.

— Vous avez provoqué les Sibériens en les attaquant, en les pillant. Toutes vos richesses, votre nourriture, vos appareils et jusqu'à ce wagon où vous habitez, viennent de chez eux. Ils en ont eu assez un beau jour et ont lancé contre votre Fraternité le plus gros de leurs forces. Mais vous ne pouvez souhaiter la mort de cent mille hommes.

— Pourquoi pas ?

— Je comprends mieux pourquoi, voici quinze années, vous n'avez pas hésité à faire surgir le Soleil et à condamner des centaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants à une mort atroce.

Indignée elle se leva :

— Nous étions un petit groupe à avoir réagi. Vous n'avez pas le droit de m'accuser... Mais pour les Sibériens c'est différent. Ils veulent

la guerre et l'auront.

Elle se rassit et plissa ses yeux avec méfiance :

— Êtes-vous venu me menacer ? Seriez-vous prêt à neutraliser Jelly pour les laisser nous envahir ?

— Vous savez bien que non.

Les Sibériens imperturbables poursuivaient leur réseau vers le Sud-Est. Ils avaient désormais la certitude que l'attaque de Fraternité I avait été une victoire peu reluisante. Une seule victime, une otarie savante et des wagons-bâtiments détruits.

— Ils seront vite renseignés sur la voracité de Jelly et seront paralysés. Il leur faudra en faire le tour pour tâcher de trouver une faille dans cette masse gélatineuse, mais en vain. Ils ne pourront même pas nous bombarder. Ils essayeront de déchiqueter l'animal avec leurs missiles mais se rendront compte qu'elle fait des kilomètres cubes, et qu'avec leur puissance de feu il leur faudrait cent ans pour l'endommager sérieusement.

— Vous êtes bien sûre de vous, dit-il. Vous avez bien réussi à installer cette base au sein de Jelly ? Vous avez fait reculer ses falaises de protoplasma, vous avez détruit les pseudopodes qui poussaient à travers la banquise. Pourquoi ne songeraient-ils pas à en faire autant ?

— Il nous a fallu des années pour trouver comment affronter cette amibe.

— Les prenez-vous pour des primitifs ? Ils ont leurs laboratoires, leurs chercheurs, leurs biologistes, leurs neurologues. Qui vous dit qu'ils ne trouveront pas mieux ? Savez-vous comment font les contrebandiers qui se rendent en Panaméricaine par le Réseau des Disparus ? Jelly en occupe une bonne partie sur des kilomètres... Les trains de ces Irréguliers doivent parfois se forer un tunnel fantastique dans la masse gélatineuse, y rouler des heures, dix, douze...

— Impossible. D'abord ils étoufferaient.

— Mon père nous a raconté autrefois, ou bien je l'ai lu dans sa pensée.

Il rit :

— Certainement car il était assez réservé avec moi et je n'étais qu'un petit enfant. Les contrebandiers sont équipés avec des inhalateurs d'oxygène pour cette traversée dans le protoplasma. Ils avaient au début des diffuseurs d'huile minérale puisque Jelly ne supporte pas cette matière, mais ensuite ils utilisèrent un gaz qui avait la propriété entre autres d'être un excitant génésique. Et le train ressemblait à un énorme phallus qui besognait l'amibe en la traversant de part en part, lui procurant sinon un orgasme comme nous le connaissons mais certainement un réel plaisir.

— C'est obscène, se révolta-t-elle, la vie sexuelle des amibes n'est pas...

— Je n'ai fait qu'une comparaison sans fondement, je sais. Mais Jelly laissait ces trains-là la traverser de part en part et les Sibériens peuvent avoir eu vent de cette méthode.

— Ils nient Jelly, ils nient ce qui dépasse l'entendement. C'est une position facile mais dangereuse.

— Nous sommes tous ainsi et vous-même niez que j'aie pu aussi traverser Jelly.

Un méchant sourire la fit grimacer :

— Lui avez-vous fait l'amour durant trois jours ?

— Vous voyez ? Ils vont d'abord foncer, perdre des hommes et réaliser que Jelly est bien là. Ils enverront des enquêteurs dans le Sud, à Tusk Station et sur le fameux Réseau et on finira par leur dire comment font les contrebandiers. Même avec de l'huile minérale ça peut marcher.

— Des milliers de kilomètres cubes d'une matière à l'organisation primitive, très peu de cellules nerveuses, pas de sang, comment tenir au-delà de dix, douze heures ? La vitesse est forcément réduite à quarante, cinquante km/h. Il y aura plus de mille kilomètres à parcourir pour nous atteindre. Vingt-quatre heures dans un tunnel vivant, de quoi devenir fou. Et l'oxygène pour cent mille hommes ? Et comment alimenter les machines, expulser la fumée, la vapeur ?

— Les contrebandiers ont résolu la question avec des batteries d'accumulateurs qui fournissent l'énergie à des groupes de moteurs.

Elle paraissait se désintéresser de la question et il comprit qu'il devait s'en aller.

— Vous êtes sûre de vous.

— Ils ne nous atteindront jamais.

— Restez quand même sur vos gardes. Sait-on jamais.

Il marcha vers la porte et, juste quand il allait l'ouvrir, elle posa sa question :

— Si Liensun ne revient pas, que ferez-vous ? Votre peuple doit vous attendre quelque part, peut-être aussi un être cher, une femme ? Et le Kid, votre père nourricier, comme il doit être inquiet à votre sujet...

— Si Liensun ne vient pas j'irai vers lui. Pourquoi ne reviendrait-il pas vers vous ?

Elle resta impassible et il sortit. Au-dehors une petite foule l'attendait et on lui présenta une fillette qui souffrait d'une paralysie des membres inférieurs. Il pouvait retrouver la cause et l'origine du traumatisme mais non le faire disparaître. Mais les médecins pouvaient utiliser ce qu'il découvrait.

CHAPITRE XIII

Les lettres du Kid arrivaient plus rapidement. Le Président de la Compagnie de la Banquise suivait de très près l'évolution de la situation dans le nord de sa Concession. Il insistait pour que Yeuse obtienne que le général Sofi n'aille pas au-delà du Réseau des Disparus, et uniquement pour des questions de tactique militaire dirigée contre les Rénovateurs du Soleil. Il écrivait qu'il préférerait savoir qu'une colonie de quelques milliers de personnes s'était implantée dans la région, plutôt que d'accepter l'idée qu'une force sibérienne aussi considérable stationne en permanence sur son propre territoire.

La banquise était en principe la propriété des multiples Compagnies minuscules dont le Kid avait racheté les actions. Il était associé, à l'époque, avec un potentat que l'on appelait le Mikado mais, depuis, il avait racheté ses parts et normalement son territoire allait jusqu'au détroit de Béring dans le Nord, à condition de le mettre en valeur ou du moins de créer un réseau important qui desservirait cette étendue du Sud au Nord. Il avait commencé cette folle entreprise mais la ligne du 160° Méridien stagnait quelque part dans le Sud, à près de douze mille kilomètres de son but lointain. N'importe qui, donc, pouvait s'approprier ces espaces et les Sibériens avaient peut-être le secret projet de le faire.

C'était une mission bien lourde, bien délicate mais Yeuse était prête à se battre contre Sofi et déjà elle avait obtenu que le second réseau, qui devait prendre les Rénovateurs à revers, ne soit pas très important, quatre voies juste, ne permettant que le passage d'unités réduites. Mais Sofi refusait de se prononcer sur ce qu'il ferait quand les Rénovateurs seraient vaincus.

Yeuse avait renoncé à le mettre constamment en garde contre Jelly. Les Sibériens refusaient d'admettre sa présence et son existence, tant pis, et dans le fond elle pensait qu'ils allaient en faire la cruelle expérience et que peut-être ils finiraient par renoncer à poursuivre

leur objectif. Ainsi tomberait tout alibi sérieux de s'installer dans cette zone.

Elle reçut aussi une lettre de ses collaborateurs de l'ambassade de Grand Star Station. Une série de rapports sur la situation des relations avec la Transeuropéenne, et surtout les dernières nouvelles sur l'enquête à la suite de la mort violente de Zelay.

C'était un journaliste africain, nommé Assoud, qui dirigeait la commission des correspondants étrangers dans la capitale de la Transeuropéenne qui surveillait les progrès de l'affaire. Vicra, le maître Aiguilleur qui avait disparu, avait précisément été trouvé par un autre journaliste australasien dans sa fastueuse propriété d'une Province méridionale et depuis un juge avait osé l'inculper. C'était un énorme scandale, car jamais on n'avait entendu parler d'un maître Aiguilleur chef de la police ferroviaire inculqué dans une affaire de meurtre.

La draine louée pour l'attentat appartenait à une société privée qui l'avait placée en réparation dans un atelier de la Compagnie, précisément où elle avait été empruntée on ne savait trop par qui. Le signalement du chauffeur avait pu être établi et on le recherchait activement, du moins chez les journalistes car la police ferroviaire rechignait visiblement à faire son travail.

En quelques jours son train privé s'était déplacé de quatre cents kilomètres et on approchait des fameuses collines « mangeuses d'hommes » qui n'étaient pas encore visibles à l'horizon. Une voie unique, construite de façon provisoire, permettait à une vedette rapide de faire des patrouilles cent kilomètres en avant. On apprenait qu'il existait dans le coin une énorme colonie de morses et aussi de manchots qui, depuis pas mal de temps, remontaient vers le Nord d'où ils chassaient les autres espèces similaires comme les pingouins. C'étaient des oiseaux énormes, très gras qui se dandinaient sur la glace de façon disgracieuse et n'étaient à l'aise que sous l'eau.

— C'est un coin à harengs, disait-on, c'est pourquoi ces animaux sont si prospères.

Ils n'étaient pas méfiants. Mais par contre la vedette rapide signala d'étranges choses au-delà, des amoncellements énormes de peaux de morses et de plumes de manchots, des ossements.

Des photographies furent prises et Yeuse en aperçut quelques-unes le jour où on les passa de main en main dans le mess.

Elle était la seule à comprendre ce que signifiaient ces entassements qui parfois atteignaient une trentaine de mètres.

— Une richesse inestimable, disait un général ravi. Il y en a pour des sommes, croyez-moi. On pourrait charger un train entier avec les peaux d'un seul tas. Et désormais on en trouve qui jalonnent la banquise tous les dix kilomètres. Je suis certain que si on créait des

voies perpendiculaires à gauche et à droite on en trouverait tout autant.

— Et les défenses en ivoire ? Des milliers...

On restait quand même discret à cause d'elle. Chacun savait qu'elle était là pour préserver les intérêts de la Compagnie de la Banquise et qu'il n'était pas question de provoquer la colère du petit Président de Titanpolis. Il avait menacé de représailles Moscov Voksal si jamais la Convention du Moratoire ne donnait pas des consignes précises sur le comportement de ses troupes.

Mais il ignorait alors qu'on découvrirait de telles richesses.

— Je veux voir ces tas de fourrures et d'ossements, exigea Yeuse de Sofi qui finit par conduire lui-même une draisine jusqu'aux premiers tumulus.

— Vous comprenez ce que c'est ?

— J'ignorais que les morses avaient pour habitude de venir mourir en un endroit précis.

— C'est ça, ricana-t-elle, et ils prennent le soin de se déshabiller avant de rendre leur âme, et de bien nettoyer leurs ossements pour les disposer à côté. Je vous croyais plus intuitif.

— Vous allez me dire que c'est cette bactérie...

— Pas bactérie, amibe... Et on l'a appelée Jelly dans le coin parce qu'elle est gélatineuse en effet... Elle a dévoré des milliers de morses, s'en est goinfrée à une époque et a ensuite rejeté les peaux, les os.

— C'est dégoûtant, fit-il moqueur.

— Sofi, vous courez droit à la catastrophe... C'est vraiment dangereux, vous savez.

— Tout est dangereux dans une opération militaire, la banquise peut nous lâcher si un courant chaud la traverse en dessous comme le Kouro-Shivo le fait dans le Nord. Il nous a obligés à piétiner des semaines, à fabriquer des viaducs. Il y a aussi les volcans, les hordes de loups et bien d'autres choses encore.

Yeuse jugea inutile d'insister et descendit pour examiner les peaux.

— Ceci est la propriété de la Compagnie de la Banquise, déclara-t-elle fermement.

Il éclata de rire :

— Vous voulez priver mes hommes d'un si beau butin ? Il y a de quoi récompenser mes cent mille soldats et il restera encore de quoi faire le bonheur de cent mille autres. Rien que dans ce tas il y a des kilomètres de peaux de morses. De belles peaux, même si elles sont là depuis des années, voire des siècles... Et regardez, ce sont des peaux de bébés morses encore plus fines que les autres.

— Vous allez piller ces richesses qui ne sont pas à vous ?

— C'est la loi de la guerre. Je vais vous débarrasser des Rénovateurs, ça vaut bien une récompense, non ? Pas pour moi mais pour mes hommes.

— Eh bien c'est d'accord. Si vous réussissez à vaincre les Rénovateurs vous pourrez emporter la moitié des peaux que l'on pourra trouver le long du réseau, sans s'éloigner à plus d'une heure de part et d'autre en marchant à pied.

— Oh ! c'est coriace comme contrat.

Il fronça les sourcils :

— Vous paraissez bien sûre de vous ? Doubteriez-vous de notre puissance militaire ?

— Nous en discuterons plus tard si vous le voulez bien, dit-elle en se dirigeant vers la draisine car le vent commençait de souffler et très vite il pouvait atteindre des vitesses folles.

Ils n'eurent que le temps de regagner la base et de grimper le plan incliné conduisant dans un des cuirassés qui, seul, pouvait résister à des cyclones pareils. Précipitamment on avait ancré les autres bâtiments, les trains blindés et deux gros remorqueurs flanquaient le train privé de Yeuse pour l'empêcher de filer vers le Nord sous la poussée.

La draisine s'immobilisa dans le ventre du puissant bâtiment de guerre et un ascenseur les conduisit à la passerelle de commandement, où les attendait l'amiral Sergueï qui commandait la flotte.

— On prévoit du trois cent cinquante/heure. Venez voir accourir les congères. C'est tout l'horizon qui est en train de se déplacer.

C'était un spectacle hallucinant. Là-bas, alors que le jour décroissait, l'horizon se gondolait, se boursofflait et accouchait de congères coureuses énormes, des boules hautes comme des locomotives qui venaient exploser contre les barrières spéciales. Parfois l'une d'elles était pulvérisée par une masse plus grosse, un iceberg qui glissait sur la banquise à toute vitesse.

— Regardez, mais regardez.

Une montagne naissait dans le lointain, un bloc de falaises vertigineuses, un iceberg haut de cent mètres peut-être et long d'un kilomètre, amalgame de congères depuis peut-être des années et qui, soudain, se détachait de la banquise avec lenteur avant de prendre une allure effroyable.

— Celui-là si jamais il vient sur nous ce sera dramatique...

L'amiral avait pâli et donnait des ordres. Mais pour déplacer le cuirassé il fallait compter de longues minutes et on avait besoin des données de la télémétrie électronique que l'on apporta à l'amiral alors que le monstre approchait très vite.

— En avant toute, dit-il.

Il ne pouvait faire arrière toute à cause des autres bâtiments qui

gênaient la manœuvre.

— Nous avons une chance sur dix de passer, ensuite il n'y aura plus rien, ni réseau ni croiseur ni les deux destroyers.

— Un million de tonnes, annonça le haut-parleur. Il fonce à plus de cent kilomètres en ce moment mais nous estimons qu'au moment de l'impact il atteindra les cent soixante.

Yeuse essayait de garder son sang-froid mais c'était inhumain et un cri montait de son ventre, l'emplissait toute. Elle oubliait qu'elle était ambassadrice, qu'on la jugerait plus tard sur ce cri d'horreur.

— Nous passerons, lui chuchota Sofi à l'oreille.

— Nous n'avançons pas.

— Pendant quelques minutes les roues patinent et sont portées au rouge malgré la température très basse, ce qui fait fondre la glace. Vous verrez qu'ensuite...

L'iceberg, véritable Léviathan de la banquise, les avait vraiment choisis pour cible et Yeuse avait la certitude de découvrir, sur la falaise la plus visible, comme une gueule effroyable.

À sa base, les autres congères pulvérisées formaient comme une vague d'étrave qui jaillissait de chaque côté jusqu'à trente mètres de hauteur, véritable écume de glace. Le grondement de la masse en déplacement couvrait celui des turbines à vapeur mues par un réacteur nucléaire.

Lentement le cuirassé commençait à se déplacer et Yeuse, qui prenait pour point de repère un épieu de la barrière anti-congères, comptait en centimètres. Quand elle put le faire en mètres elle n'osa plus respirer car l'iceberg ne se trouvait plus qu'à cinq cents mètres.

D'un seul coup cette masse élevée coupa la force du vent et ce fut ce qui les sauva, car le gros bâtiment de quarante mille tonnes put avancer plus librement dans l'air calme, et libéra juste à temps la place nécessaire pour que le Léviathan s'y engouffre.

Lorsqu'il pulvérisa le croiseur, les deux destroyers et cinq cents mètres de longueur de rails sur toute la profondeur du réseau, il y eut une explosion assourdissante et puis plus rien. Il emporta tout, la ferraille, les hommes, les équipements. Hébétés ils cherchèrent en vain un débris, un cadavre. Il n'y avait qu'une trace luisante en direction du Nord et l'iceberg qui achevait de disparaître dans le crépuscule court.

— Ils n'ont pas pu se dégager, bégayait l'amiral. Ils n'ont pas pu.

Comme une meute de roquets à la poursuite d'un taureau emballé venaient ensuite d'autres icebergs, des congères coureuses, des grêlons comme des têtes. Tout un tourbillon de glace qui s'engouffrait dans la brèche, aspiré par le vide créé et cela pendant de longues minutes.

— C'est catastrophique, murmura l'amiral... Au moins mille

disparus si ce n'est davantage.

Yeuse, les larmes aux yeux, s'éloigna pour appuyer son front contre la vitre oblique à tribord de la passerelle. Une fois de plus elle avait vu passer la mort, pensait qu'elle pourrait n'être qu'une flaque ignoble sur la façade abrupte de l'iceberg.

CHAPITRE XIV

Impossible de trouver une draisine couverte dans cette misérable Compagnie, fulminait Liensun en essayant de faire démarrer la machine d'une sorte de wagon-plate-forme très court, au centre duquel on avait installé une antique chaudière, même pas tubulaire, qui alimentait un piston unique. Un énorme volant régulateur ne parvenait pas à se mettre à tourner tout seul et il fallait le lancer à la main, transpirer sang et eau pour le déplacer. Le mouvement était transmis par une grosse chaîne trop lâche qui claquait à chaque tour de volant et menaçait de se rompre et de cisailer tout ce qui se présentait.

La chaudière fuyait en plusieurs endroits et la vapeur giclait, retombait en autant de glaçons allongés jusqu'à ce que le froid l'emporte et finisse par former des stalactites qui obturaient les fuites.

Couvert de fourrure, il partit avec la jeune femme en direction de la première sous-station de distribution électrique aux installations ferroviaires annexes. Le vieux gardien essaya bien de les empêcher d'entrer mais Liensun le bouscula sans ménagements, prit les relevés de compteurs. Tous les appareils étaient immobilisés, les broyeurs, les réchauffeurs et les cuves bien isolées n'avaient pas besoin de serpentins tiédissants.

— Regardez... Rien n'apparaît.

Il haussa les épaules et alla vérifier les compteurs des kilowatts, demanda au gardien de mettre un broyeur en route, l'engin dépensait quatre kilowatts-heure. Normalement au bout d'un quart d'heure il aurait dû absorber un kW et le compteur en affichait deux.

— Les cadrans sont truqués, hurla-t-il au visage du vieux Tibétain qui empestait le beurre rance.

— Mais c'est pas possible...

— Les machines tournent dans la journée ?

— Très peu... La nuit suffit à remplir les réservoirs et l'eau est réservée aux locos.

— Pas d'autre distribution ?

— Non, aucune.

Liensun suivit les gros câbles d'alimentation et finit par trouver la dérivation, dans le wagon-habitation du vieux, son compartiment à coucher tout au fond. Sous le plancher.

— Y a que deux ans que je suis là, deux ans, pleurnichait-il. Je dois vérifier que les machines tournent rond, que les réservoirs se remplissent. En cas de pépin je téléphone au dispatching, c'est tout.

— C'est-à-dire aux Aiguilleurs.

— J'ai rien fait de mal.

Le câble s'enfonçait dans la glace et disparaissait. Il prenait vaguement la direction du laboratoire d'Helmatt mais on ne pouvait vraiment pas l'affirmer.

Ils remontèrent sur la plate-forme à vapeur et, dans un vacarme qui ne les faisait pas passer inaperçus, ils se rendirent dans une autre sous-station, automatique celle-là, et les compteurs comme les machines étaient enfermés dans un wagon de marchandises.

— Rien ne marche.

— Non, mais il y a un grésillement.

Il pensait arracher la porte coulissante avec un câble tracté par son antiquité mais n'en eut pas besoin. Le grésillement provenait d'une boîte de connexion en piteux état. Elle n'était plus étanche et de la glace en faisait jaillir des étincelles inquiétantes.

— De quoi foutre le feu à la sous-station. On a dû vouloir déplacer le wagon un jour sans penser aux câbles qui arrivent et partent là-dessous. Oui, une loco a dû le heurter en venant faire de l'eau.

— Ça file dans cette direction on dirait, vers le labo.

— Il faut couper.

Liensun se releva et essuya sa cagoule embuée de l'extérieur, prête à givrer.

— Et s'il y a un hôpital, une école, une usine au bout ?

— Je suis certaine que Helmatt détourne presque tout. Et quand ce sera le moment il shuntera la centrale entière. Tout a dû être prévu à cet effet.

Il regarda les étincelles qui crépitaient. Une chance que ce wagon-là soit doublé d'acier inoxydable en dessous, sinon il aurait brûlé depuis longtemps.

— On va jusqu'à la troisième sous-station ?

— C'est inutile, non ?

— Elle est la plus proche du labo.

Il dut jeter du charbon dans le foyer énorme qui dévorait des quantités incroyables. Mal conditionné, il menaçait de carboniser les jambes du mécanicien tandis que la tête et le torse avaient tendance à

geler avec le vent glacé de la course. Il ralentit au bout d'un kilomètre et profita du prochain nœud d'aiguillage pour faire demi-tour.

— Vous renoncez, cria Luvia Ned qui avait dû attacher son capuchon de fourrure avec un foulard pour le garder sur sa tête.

— Non, on va à la centrale.

— Oui, peut-être avez-vous raison.

Dans les petites stations de la proche banlieue on les regardait passer avec stupeur. La Compagnie avait beau être pauvre et sous-développée, il était quand même rare de voir encore circuler ces plates-formes à vapeur.

— Il y aura du personnel... Au moins une demi-douzaine de personnes et on ne connaît pas leur position... Helmatt les a toujours bien considérées... Ceux qui produisaient, distribuaient le courant, bénéficiaient de toutes ses faveurs.

— Et pour cause.

— Il faudrait prévenir le Comité Provisoire de Gestion. Nous n'avons aucun pouvoir.

— On verra bien.

De loin ils aperçurent la centrale à charbon installée sur une hauteur, tout au bout d'une voie unique, ce qui déjà était étrange. Et à moitié chemin une barrière interdisait le passage. Tout à côté existait une borne télégraphique.

— J'y vais, dit Luvia.

Elle tapota sur le clavier demandant qu'on lève la barrière. En réponse sur le rouleau de papier s'inscrivit une seule question : *Pourquoi ?* Elle répondit qu'ils représentaient le CPG qui s'enquérât des besoins en charbon pour les prochains mois.

Réponse : *Nous avons déjà fait nos prévisions et envoyé un rapport.*

— Ils nous amusent, s'écria Liensun. Montez, je vais enfoncer cette fichue barrière.

La lourde plate-forme n'eut aucun mal et grimpa à l'assaut de la centrale qui occupait une rame de six gros wagons noirs de suie.

CHAPITRE XV

En la circonstance, le général Sofi dut trahir son secret. Yeuse se doutait depuis longtemps que, dans certains wagons spéciaux, se cachaient les fameux petits chevaux à fourrure soyeuse, outre ceux qu'utilisait le chef d'état-major pour son traîneau.

Il y avait en fait une dizaine de wagons-écuries et, tout de suite après le cataclysme, une trentaine de gros traîneaux furent prêts à suivre la piste de l'iceberg pour essayer de récupérer les survivants, les marins des bâtiments pulvérisés.

— Il n'y a pas une chance sur mille, dit le général.

Yeuse l'accompagna dans son traîneau léger. La nuit était tombée mais trois traîneaux équipés de puissants projecteurs balisaient la banquise. L'iceberg avait creusé dans la glace un chemin de quatre cents mètres de large parfaitement rectiligne, profond de quatre à cinq mètres environ.

— On dirait un canal ancien, murmura Sofi.

Yeuse ne voyait pas ce qu'il voulait dire. Les traîneaux s'engageaient dans cette voie parfaitement lisse où les chevaux, avec leurs fers à pointes, pouvaient galoper à une vitesse élevée.

— C'est incroyable, hurlait Sofi, il n'y a rien absolument rien.

Les occupants des traîneaux escaladaient les rebords verticaux pour examiner la banquise à la lumière de leurs lampes.

On finit par trouver un cadavre intact. Un homme simplement mort de froid. Surpris dans un bâtiment sans vêtements spéciaux.

— Il faut renoncer, dit Sofi... Cela nous entraînerait trop loin en pleine nuit. Le bolide peut désormais se trouver à cinq ou six cents kilomètres. Peut-être même mille.

— Le vent ne souffle presque plus.

— Il continue sur sa lancée et peut encore glisser des heures avant de s'immobiliser vraiment. Il est même capable d'atteindre notre Réseau de Béring. Au plus fort de l'ouragan il a acquis une force d'inertie telle qu'il lui faudra des heures pour l'épuiser, et comme le

frottement est assez réduit... Nous ne trouverons aucun survivant. Tous les débris sont restés accrochés à la façade de ce monstre. Un croiseur et deux destroyers sans compter les mille marins... Mille.

Il donna des ordres pour que les équipages des grands traîneaux fassent demi-tour.

— Nous ne faisons que du trente à l'heure et il faudrait une semaine pour rejoindre l'iceberg.

Tout de suite après la catastrophe le vent avait commencé de faiblir et, trois heures plus tard, on pouvait se risquer sur la banquise.

— Le seul avantage c'est que toute la suie a été balayée au loin et que la glace est à nouveau très propre.

— Pas pour longtemps.

— Vous avez eu connaissance de l'un de nos secrets stratégiques, une de nos armes secrètes.

— Je saurai me taire, dit-elle d'un ton ambigu laissant entendre que tout dépendait de leurs futures relations tant amoureuses que politiques.

— Nous ne l'avons jamais utilisée contre les Rénovateurs au cours de cette campagne.

— Ne mentez pas. Vous avez effectué des reconnaissances avec vos traîneaux pour situer Fraternité I, examiner la banquise, faire des relevés, des sondages et je suis sûre qu'il y a aussi des chenils dans certains wagons, avec des animaux dressés pour tirer des traîneaux plus légers, individuels.

Il sourit sans répondre.

— Je ne me souviens pas d'avoir vu pareille montagne de glace en déplacement. Dans la Dépression Indienne il y en a quelques-uns d'icebergs, assez colossaux, mais aucun n'atteignait cette masse.

— Vous connaissez la Dépression Indienne ?

— Je recherchais le cadavre de Lien Rag chez les Éboueurs de la Vie Éternelle. C'est le pire coin de la terre, même s'il est moins désert qu'ici... Des stations lugubres, des êtres qui vivent dans le froid, la faim, des Compagnies minables qui trafiquent de tout et de rien... C'est un voyage très déprimant à faire.

Il lui jeta un regard :

— Pas froid aux yeux, hein ?

— Je ne suis pourtant pas une casse-cou, une téméraire, et les circonstances seules ont décidé pour moi.

— Vous regrettez le cabaret *Miki* ?

Elle ne répondit pas tout de suite. Le traîneau capitonné de fourrure appartenait, lui aussi, à cette époque-là et elle avait parfois des bouffées de nostalgie, regrettait l'ambiance chaleureuse entre acteurs.

— Le Kid n'avait aucune autre ambition que celle de faire rire

les spectateurs à cette époque ?

— Oui, c'est exact, mais s'il est devenu ce qu'il est c'est à la suite d'un réflexe généreux, plein de bonté. Il voulait sauver Jdrien.

— Le petit Messie des Roux ? Que risquait-il en Sibérienne ?

— Oh, comment pouvez-vous avoir oublié qu'à cette époque on n'admettait pas ces enfants nés d'un croisement des deux races, celle du Chaud et celle du Froid. Que ce soit en Sibérienne ou en Transeuropéenne ou Panaméricaine. J'avais fui ma Compagnie pour le protéger. Les Sibériens nous ont capturés, le cabaret et sa troupe, et nous avons joué pour vous sur le front. Le lieutenant qui nous dirigeait a voulu me faire chanter au sujet de l'enfant. Il avait découvert sa roussitude.

— Vous l'avez tué et vous avez bien fait. Je n'admets pas qu'un officier soit aussi lâche.

— J'ai été condamnée au train-pénitencier. Pendant ce temps le Kid – on l'appelait le Gnome – s'est occupé du bébé et a cherché à fuir en Australasienne pour le mettre à l'abri. Là-bas les lois étaient plus bienveillantes. Il a racheté une minuscule Compagnie pour pouvoir aller et venir comme un négociant, et c'est ainsi qu'en sauvant Jdrien il a changé de carrière et a connu la gloire, le pouvoir...

— On l'appelait le Gnome, maintenant c'est Président Kid, mais quel est son nom véritable ?

— Je l'ignore et je pense que nul ne l'a vraiment jamais connu.

— N'est-ce pas curieux ?

Le traîneau remonta à la surface de la banquise, sortant de cette ornière géante et Sofi la reconduisit chez elle.

— Votre train a tenu le coup.

— Grâce aux deux remorqueurs.

— Pourrai-je venir ce soir ?

— Venez souper... vers minuit ?

Il lui baisa la main et elle passa dans le sas de son wagon. Le visage bouleversé, Sonia vint l'aider à retirer ses fourrures.

— Oh, voyageuse, c'est affreux, j'avais des amis dans le destroyer qui a été volatilisés. Il ne reste rien, absolument rien, comme s'il n'avait jamais existé.

Elle l'accompagnait dans son compartiment à coucher :

— Et ce train qui menaçait de se coucher sur les rails. Et cette énorme masse brillante qui est passée comme un rapide... Je n'oublierai jamais. À Moscova Voksal on ne voit jamais des phénomènes aussi effrayants.

— Laissez-moi. Dites que je ne dînerai pas mais qu'on prépare un bon souper pour minuit. Le général Sofi sera mon invité.

— Oui, voyageuse, fit Sonia avec des sanglots dans la voix.

Yeuse remplit sa baignoire et se laissa couler dans l'eau brûlante.

Elle fermait les yeux et se revoyait sur la scène du cabaret *Miki*, en train de parodier des artistes célèbres d'autrefois. À cette époque on avait retrouvé des films où jouait une certaine Marilyn Monroe, et c'était un engouement extraordinaire pour cette femme d'une époque très ancienne. Les scènes étaient assez simplistes, truffées de bons mots et d'allusions plus que salaces. Le Gnome faisait souvent des apparitions avec un énorme pénis en plastique. Non en carton. Et les spectateurs riaient aux larmes. Un public facile à satisfaire.

Le cabaret *Miki* faisait escale à Grand Star Station lorsqu'elle avait rencontré Lien Rag par hasard. Elle venait de coucher avec un de ses amis, glaciologue comme lui, et s'était rendue nue aux toilettes alors que lui rentrait dans le wagon. Dès lors son destin était fixé.

CHAPITRE XVI

Ces trois hommes portaient l'uniforme des Gardes Verts mais c'étaient des Aiguilleurs. Liensun les reconnaissait vite à leur port de tête, à leur visage arrogant. Ces trois-là braquaient leurs armes sur eux et le poussaient vers le bureau de la directrice de la centrale, une grosse femme non tibétaine mais tout de même d'origine asiatique.

— Vous n'avez aucun droit de vous introduire dans cette centrale et vous ne représentez rien.

— Le CPG vous demandera des comptes pour votre attitude.

— Nous ne reconnaissons qu'une seule autorité, celle du plus gros porteur d'actions président du conseil d'administration. Nous sommes des légalistes.

— Helmatt vous conduit à la perte avec tous les habitants de cette compagnie.

— Helmatt a un projet trop sublime pour que vous le compreniez.

— Il veut réanimer le Soleil.

La directrice le regarda comme s'il avait perdu la tête :

— Ça veut dire quoi le Soleil ? Vous racontez n'importe quoi.

— Souvenez-vous il y a quinze ou seize ans, la vive luminosité, les avalanches...

— Le Démon du Feu ? Il a disparu pour toujours. Il n'a fait que traverser le ciel. Les prédictions disent qu'il lui faudra mille ans pour revenir.

— Dans un quart d'heure, dit Liensun, peut-être dans un quart d'heure et vous risquez d'en être la victime. S'il réussit vous deviendrez aveugle.

— Ils sont fous, dit la directrice en prenant les faux Gardes Verts à témoin.

— Il faut les enfermer et prévenir les services d'hygiène.

— Écoutez, dit Liensun, faisons un pari. Stoppez la fourniture du courant à partir de onze heures et pour un quart d'heure.

La directrice s'esclaffa :

— Quoi encore ? Voulez-vous que je marche sur les mains ? Petite fille j'avais un beau succès quand je me promenais ainsi dans notre wagon.

— Il y va de la vie de milliers de gens. Helmatt est à moitié fou.

— Non, le coupa Luvia, exaltée. Depuis toujours il n'a qu'une idée, forcer le Démon du Feu à régner sur la Terre. Il y a quinze ans lui et ses amis ont failli réussir. Je le sais j'étais avec lui. Voyageuse directrice vous ne pouvez tout de même pas affirmer que je suis venue seule dans cette Compagnie. Souvenez-vous, nous étions ensemble Helmatt et moi et ce que je raconte sur lui est la stricte vérité. Il veut réveiller le Démon du Feu et bouleverser cette partie du monde. C'est un savant, un excellent savant...

— Je ne suis ici que depuis cinq ans, je viens du Sud et je n'ai jamais entendu parler de vos histoires. C'est possible que vous soyez une amie d'Helmatt.

— Elle le trahit, dit le chef des Gardes Verts.

— Vous êtes des Aiguilleurs, cria Liensun, pourquoi duper les gens avec cet uniforme usurpé ?

— Emmenez-les, dit la directrice, je dois faire une ronde d'inspection maintenant.

— Écoutez il est bientôt onze heures... Si vous deveniez subitement aveugle ? Un éclair géant risque de se produire d'un moment à l'autre...

La directrice quitta son bureau et il eut un rire nerveux en découvrant qu'elle avait un très gros derrière.

Les gardes les entraînèrent dans un autre compartiment sans fenêtres et les enfermèrent à l'intérieur sans un mot d'explication.

— Ils doivent penser qu'Helmatt prépare une réplique pour reprendre le pouvoir. Ils sont légalistes. Les Aiguilleurs n'auraient aucun intérêt à ce que le Soleil réapparaisse.

— Peuh, fit Liensun en se laissant tomber sur une couchette étroite, ils ne savent même pas ce que c'est. Ce mot n'éveille rien.

— C'est pourquoi il fallait parler du Démon du Feu mais ils ne nous ont pas cru.

— Écoutez.

Le plancher vrombissait soudain et tout se mettait à trembler dans la Centrale.

— Ils viennent de lancer un ou plusieurs groupes de turbo-alternateurs.

— Précisément à l'heure fatidique, fit Liensun en consultant sa montre.

— En fait c'est automatique en cas d'accroissement de la demande. Il suffit de prévoir le chargement des godets des fours en

charbon et on n'a pratiquement pas à intervenir.

— Si cette femme n'est pas complice elle va tout de même se poser des questions. Pour faire la contre-révolution on n'a pas besoin d'un surcroît de courant ? Au contraire ce serait plus logique de tout couper.

Un grondement sourd s'ajoutait aux frémissements du plancher. La centrale paraissait s'emballer et ils se regardèrent, très pâles.

CHAPITRE XVII

Le petit dirigeable *Plein Soleil* abattait ses deux cent soixante kilomètres à l'heure sans faiblir. Il était commandé par Xerw et Juguez, l'ex-commandant de *Soleil Serein*, rescapé de la catastrophe où avait péri son équipage, était à bord à titre de conseiller et de navigateur. Il guidait l'expédition vers Sun Company en empruntant une route qui faisait un crochet par le Sud, en direction de China Voksal où Juguez avait repéré des entrepôts de carburant où l'on pourrait se ravitailler.

L'ennui, avec ce petit dirigeable, était son faible rayon d'action mais sa vitesse élevée suppléait à cette lacune et il pouvait aisément échapper à toute attaque venue du sol.

— En fait, disait Juguez, à part des Sibériens et des Banquisiens nous n'avons rien à craindre des autres Compagnies où les flottes militaires sont inexistantes. Nous n'aurons aucun mal à nous procurer du bon carburant, de l'huile minérale qui abonde dans ces régions.

— Je crains l'approche des grandes montagnes, lui avoua Xerw, surtout des remous du vent.

— Nous attendrons les prévisions météo avant de franchir les murailles.

Juguez n'avait émis aucune réclamation sur le fait qu'on le renvoie quelques jours plus tard en direction de la Sun Company. Il n'aimait pas tellement la nouvelle base de Fraternité et la présence de Jdrien l'irritait. Il détestait les Roux et leur Messie.

Pendant les semaines passées à attendre qu'on vienne le recueillir dans la Compagnie coopérative ferroviaire du Centre-Est, il avait vécu paisiblement en travaillant et s'était complètement rétabli de ses émotions.

Xerw lui demanda s'il y avait des Sibériens dans la Sun Company où ils se rendaient.

— Je ne crois pas.

— On dit qu'ils étendent pourtant leur influence jusqu'à China

Voksal, la preuve ce nom.

— Pas plus de Sibérien que de Panaméricain ou de Banquisien, mais des acheteurs de l'Australasienne pour les yacks. Je me demande si c'est une bonne chose d'aller récupérer ce garçon.

Xerw le regarda avec un étonnement nuancé de méfiance.

— Que voulez-vous dire ?

— C'est un bon endroit et nous pourrions y créer une société à notre goût. Liensun pensait que c'était à envisager. On trouve du charbon et des yacks. Ce sont deux matières premières très importantes. Là-bas dans Jelly nous n'avons aucune ressource et il nous faut aller chasser le phoque très loin de là avec les dirigeables. Nous pourrions prospérer et faire des plans solides pour le retour progressif vers une vie solaire.

— Vous n'aimez pas Jelly, hein ?

— C'est vrai, je la déteste... La nuit je me réveille plusieurs fois en plein cauchemar et il m'arrive de regarder sous ma couchette, au cas où une pointe siliconée de pseudopode aurait réussi à percer le plancher. Je me sens beaucoup mieux à votre bord, commandant.

Flatté, Xerw sourit et avoua que lui-même préférerait partir en expédition que de rester là-bas.

— C'est un bon appareil malgré sa petitesse. Et lorsque la vitesse est nulle on peut sortir de la passerelle pour s'accouder à la rambarde.

Leur premier ravitaillement eut lieu le lendemain, juste comme le jour se levait et, comme chaque fois, les témoins terrorisés n'opposèrent aucune résistance. Juguez avait choisi une station phoquière sibérienne installée en bordure de la banquise au sud du 30^e parallèle. Ils pompèrent l'huile pendant deux heures tandis que Juguez déposait sur la glace les caisses qu'on descendait des soutes. Elles contenaient des produits rares, nourriture, savons, alcools, vêtements et cadeaux. Ma Ker souhaitait que les mentalités évoluent désormais et qu'on ne les considère pas comme des pirates sans scrupules. Il laissait aussi une certaine somme en dollars.

— Il nous faudra un jour songer à créer un réseau de stations clandestines à travers le monde entier pour nos ravitaillements, dit-il une fois revenu dans la passerelle.

— Vous devriez proposer cette idée au Collectif administratif, dit Xerw. Cela pourrait nous aider à nous lancer dans la conquête pacifique des esprits... Il faudra bien qu'on nous considère comme les porteurs d'un véritable message d'espoir. L'humanité ne peut poursuivre sa lente destruction en vivant ainsi frileusement à tous les points de vue.

Il leur fallut près d'une semaine pour atteindre les hautes montagnes où se blottissait la minuscule Sun Company. De dix mille mètres ils découvraient un monde extraordinaire, fascinant,

dénichaient des villages accrochés dans le vide, loin de toute civilisation ferroviaire.

— Ceux-là devraient nous comprendre, disait Xerw.

— Une dernière barrière à sauter et nous apercevrons la série de vallées profondes.

CHAPITRE XVIII

Le Réseau Sibérien avait encore progressé de deux cents kilomètres et les géomètres, envoyés en éclaireurs sur la voie unique d'exploration, disaient qu'ils apercevaient les fameuses collines. À la réflexion, Yeuse se demandait si les patrouilles de reconnaissance n'étaient pas allées beaucoup plus loin, à bord des fameux traîneaux tirés par des chiens. Ces derniers couraient moins vite, n'emportaient que peu de poids, mais leur résistance était, disait-on, extraordinaire puisque quelques heures de repos leur suffisaient. De plus ils acceptaient de dormir dans un trou creusé dans la glace et de manger du poisson congelé. Les chevaux avaient besoin d'une écurie pour la nuit et d'une nourriture encombrante.

— Sofi, je vous en conjure, qu'ils se méfient des collines en question. Il est possible qu'il s'agisse de Jelly et que vous ne revoyiez jamais vos hommes. Si l'amibe se doute que des milliers de personnes approchent d'elle, son appétit s'en trouvera exacerbé et vous aurez de gros ennuis d'ici peu. Ses facultés d'expansion sont considérables et, en une nuit, elle peut s'étendre sur des kilomètres.

Il souriait comme s'il écoutait une enfant lui raconter une belle légende.

— L'avez-vous vue de vos propres yeux cette fameuse Jelly ?

— Non, jamais, avoua Yeuse... Mais...

— On vous a raconté ses exploits. Lien Rag je suppose ?

— Lien Rag et un prêtre néo-catholique, frère Pierre, l'actuel archevêque de Grand Star Station en Transeuropéenne, cardinal du pape.

— Lien Rag n'enjolivait-il pas ses aventures pour rendre encore plus brillante son auréole de gloire ? On l'a souvent traité de mythomane, non ?

— On raconte n'importe quoi désormais puisqu'il n'est plus là, mais il y a eu des témoins de ces aventures-là. Et Jelly existe vraiment. D'où pensez-vous que le Réseau des Disparus tient son nom, des

bandes de hors-la-loi qui y sévissent ? Pas du tout. En payant tribut on passe mais Jelly, elle, absorbe tout ce qui vit dans les trains qui osent l'affronter et on a vu des convois entiers arriver à destination sans âme qui vive à bord.

— Allons donc, c'est incroyable.

— C'est la réalité. Je ne vous répéterai pas cet avertissement parce que je suis lasse de vos moqueries. Je ne suis pas venue vers vous ces jours derniers pour cette raison. Mon départ est proche et je tiens à régler la question des richesses trouvées dans cette région, les entassements de fourrures, d'ivoire et éventuellement d'ossements. Au fait comment expliquez-vous ces milliers de peaux de morse, de phoque, ces tonnes d'ivoire trouvées sur la banquise en grosse quantité, soudées par le gel en pyramides que ni le vent ni les congères coureuses ne parviennent à abattre ? Par contre le monstrueux iceberg en a emporté une dizaine dans sa course démente.

— Les animaux ont leur mystère...

— Pourquoi pas une amibe ?

Elle avait établi un compte assez approximatif des richesses que le réseau rencontrait dans sa progression vers le Sud-Est.

— Étant donné ce que l'on peut trouver sur cent kilomètres carrés je me suis livrée à un calcul spéculatif des quantités disponibles.

Il cessa de sourire. Dans la troupe, la flotte de guerre et le chantier on ne parlait que de ce butin fabuleux que l'on avait découvert. Chacun, du plus simple soldat jusqu'aux officiers généraux, espérait se remplir les poches. Il ne leur avait pas encore dit que ces fourrures et l'ivoire appartenaient légalement à la Compagnie de la Banquise qui devait, à partir du moment où elle les revendiquait, construire un réseau qui lui permettrait de les exploiter en moins de quatre ans.

— Et je ne parle pas des pyramides qui se trouvent de chaque côté du réseau. Avec des embranchements latéraux on doit multiplier ce chiffre par dix au moins. Jelly a pu atteindre des dimensions énormes à une époque.

— Quelles sont vos estimations ?

— Je pense que raisonnablement on peut tabler sur cinq cent mille à un million de fourrures de phoques et de morses, cinq cents à mille tonnes d'ivoire.

Il la regarda avec stupeur :

— Vous y allez fort.

— Jamais de la vie ! Je suis même en dessous de la vérité. Il va vous falloir accepter de signer sur ces chiffres. Que ces richesses attendent au moins quatre ans avant d'être soit exploitées par nous, soit par vous.

— Je ne ferai jamais avaler ça à tous ces gens qui travaillent sur

ce réseau.

— Il le faudra bien.

— Un million de peaux ?

— Et il y a beaucoup de peaux de jeunes phoques et de jeunes morses, les plus belles. C'est un trésor de cent millions de dollars. Rien qu'en fourrures. Pour l'ivoire on atteint le chiffre de un million de dollars seulement.

— Je refuse de discuter sur ces bases, fit-il en tapant de son poing unique sur la table.

Elle regarda le verre renversé, le vin qui se répandait sur la nappe blanche :

— Quel dommage !... Vous savez ce qu'il coûte à produire dans vos vignobles sous serres ?

— Cent millions de dollars pour les peaux. Vous n'avez pas sondé les pyramides... Vous savez ce que je pense, moi ? Que ces peaux arrivent d'un peu partout. Quand les animaux meurent ils finissent par être emportés par le vent furieux... Les fourrures se vident et s'agglutinent...

— Vous n'avez trouvé que ça ?

— Elles n'appartiennent à personne, sinon au vent et je suis sûr que dessous il y a une congère. Cent millions de dollars !

— Vous pensez surtout que cela faisait en moyenne mille dollars à distribuer à vos hommes par tête de pipe... Une jolie prime, hein ?

— Je n'accepterai jamais de signer une telle reconnaissance...

— Très bien. Je vais en avertir mon Président... Vous savez que, avec ce qu'on peut prévoir tout autour, on peut atteindre le milliard de dollars... C'est autrement plus intéressant pour vous que les anciens champs pétroliers des provinces orientales... Le Président n'aura plus aucune raison de soutenir vos droits dans cette région là-bas. Il préférera construire le 160° qui, précisément, arrivera dans cette région, croisera votre réseau et continuera vers le Bering. Si nous avons la perspective de gagner un milliard de dollars nous irons très vite, quitte à édifier un réseau réduit à quatre ou même deux voies.

L'ordonnance vint débarrasser la table à cause de la nappe souillée par le vin. Il s'apprêtait à en remettre une propre mais Yeuse l'arrêta :

— Laissez, j'ai fini de déjeuner et je rentre chez moi.

— Mais vous n'avez rien mangé ! s'exclama le général Sofi... Allons, ne boudez pas. Nous avons encore à discuter...

— Je préfère que vous réfléchissiez à mes estimations qui vous sont favorables. Elles vous laissent une marge confortable pour votre fameux butin de guerre. Cela consolera la Convention du Moratoire qui pensait que vous récupéreriez des trésors chez les Rénovateurs de la Fraternité I. Au moins le fameux réacteur, mais vous n'avez trouvé

que de vieux wagons en dehors de ceux détruits par votre artillerie. Ma proposition est honnête puisqu'elle vous laisse la possibilité de récupérer la même quantité environ... Sans parler des cross stations que vous allez vous empresser de créer pour envoyer des lignes dans toutes les directions.

Il la regardait qui s'examinait dans une glace, rectifiait sa coiffure. L'ordonnance était allé chercher son long manteau de fourrure.

— Yeuse, je viendrai vous voir en fin d'après-midi pour discuter de ces choses.

— Comme vous voudrez, mais vous connaissez les bases de la discussion avec un minimum et un maximum. À tout à l'heure.

Le fameux traîneau douillettement tapissé de fourrures la ramena dans son train où elle s'installa très vite à son bureau pour rédiger ses correspondances. Elle n'arrêtait pas de houspiller son ambassade au sujet de l'enquête sur la mort du journaliste Zelay. Elle voulait qu'ils collaborent avec celui qui dirigeait la commission journalistique, l'Africanien Assoud, mais visiblement le personnel renâclait. Elle écrivait aussi à son mari, l'écrivain R, toujours réfugié en Africa, et au Kid bien sûr.

Elle avait décidé de rentrer à Grand Star Station très vite surtout pour l'enquête, et aussi pour rencontrer l'ambassadeur Sernine qui représentait la Sibérienne là-bas. Il lui en avait trop dit et pas assez sur Lien Rag en affirmant qu'il était en vie, que lui et Kurts le pirate avaient, depuis onze années maintenant, emprunté la mystérieuse « Voie Oblique » qu'ils cherchaient depuis toujours.

Elle achevait d'écrire au Président Kid lorsque Sonia lui servit le thé.

— On dit qu'il y a eu un malheur très loin vers le Sud-Est, là où les géomètres font des relevés, dit la femme de chambre... Il se répète depuis ce matin qu'une dizaine de personnes seraient portées disparues.

— Comment le savez-vous ?

— Oh, de toute façon tout se sait et quand on va faire les achats quotidiens à l'Économat de l'armée il y a des bavardages. Il y a aussi le livreur de combustible qui en connaît des choses, puisque souvent il s'en va rejoindre les équipes de pointe avec ses wagons-citernes.

Ainsi donc Jelly s'était déjà manifestée et, quand Sofi lui parlait avec ce ton moqueur au cours du repas, il savait que dix hommes étaient portés disparus sans qu'on puisse expliquer pourquoi. On pouvait toujours parler des ours blancs énormes et dangereux, si puissants qu'ils pouvaient broyer un homme entre leurs pattes, lui arracher la tête d'un coup. Et il y avait aussi les bandes de loups, parfois fortes de deux à trois cents individus.

Lorsque Sofi la rejoignit en fin d'après-midi pour boire un peu de vodka et décider de leur contrat, il ne paraissait pas aussi goguenard.

— D'autres disparus aujourd'hui ?

Il soupira :

— Vous êtes au courant bien sûr. Ici tout se sait et ça devient agaçant, surtout quand la représentante d'une Compagnie étrangère est sur place. C'est exact, nous enregistrons de curieuses disparitions. Non seulement des chiens de traîneaux mais aussi des hommes. Nous en sommes à vingt ce soir et j'ai conseillé la prudence aux géomètres qui travaillent à bord de leur train laboratoire. Il n'y aura plus de reconnaissances en traîneaux pour le moment.

Il haussa les épaules :

— Je sais que vous allez encore me parler de cette stupidité, l'amibe géante Jelly. Mais je me refuse à l'admettre. Il y a une autre raison, plus rationnelle, et je pense aux Rénovateurs qui sont capables d'avoir creusé un tunnel dans ces collines, pour nous atteindre et nous harceler dans une guérilla. La progression du réseau mettra un terme à ces escarmouches.

— Vous retrouvez quoi ?

— Les traîneaux, les équipements.

— Les peaux des chiens ?

Il ne répondit pas, avala sa vodka d'un coup et remplit son verre.

— Avez-vous retrouvé la peau de quelques chiens ?

— Oui, fit-il maussade, on m'a signalé qu'on avait effectivement fait ce genre de découverte.

— Les avez-vous fait analyser ? Vous devriez constater qu'elles ne sont pas déchiquetées. On ne trouve en général qu'une ouverture assez faible par où toute la substance facile à assimiler a été aspirée.

CHAPITRE XIX

Dans leur prison où seule une lampe les éclairait, ils suivaient l'emballlement des turboalternateurs grâce au grondement de toute la centrale sur roues. Non seulement leur plancher vibrait fortement, mais c'était tout le wagon qui en subissait le contrecoup et la série des voitures qui formaient l'usine électrique à charbon.

— Helmatt doit pomper toute l'énergie disponible dans le coin pour profiter de son créneau, hurla Liensun car ils ne pouvaient plus parler normalement.

— Si jamais cette rame n'est pas solidement ancrée dans la glace elle finira par se mettre en mouvement, même si les roues sont bloquées.

Malgré le grondement ils en arrivaient à surprendre un certain affolement dans la centrale, entendaient des cris, des appels, des bruits de courses dans les couloirs et à plusieurs reprises on cogna contre la porte de leur compartiment, comme si on allait leur ouvrir, mais c'était quelqu'un qui, à cause du tremblement de plus en plus fort, perdait l'équilibre. Luvia et Liensun se cramponnaient à leurs couchettes pour ne pas être éjectés.

— Le wagon va se renverser...

— Ce sont des vieux groupes qui ne pourront pas tenir encore longtemps à ce rythme... En général on ne les fait travailler qu'à moitié puissance...

— Il y aura aussi un problème d'alimentation en eau et en charbon, lui cria Liensun.

D'ailleurs une puissante odeur de soufre pénétrait sous la porte ainsi qu'une vapeur épaisse. Toute la centrale devait être ainsi envahie.

Ils avaient l'impression que l'emballlement allait en croissant et Liensun essaya de se lever et de marcher vers la porte mais fut projeté contre la paroi. Il recommença à quatre pattes. La porte vibrait tellement qu'il pensait pouvoir faire sauter la serrure d'un coup de

talon.

— Notre plate-forme à vapeur n'était pas dans une bonne position, dit la jeune femme en le rejoignant.

Elle rit car il s'était mis à quatre pattes et ruait comme un cheval irascible. Puis elle se rendit compte que ses coups avaient un résultat et elle l'encouragea, jusqu'à ce que soudain la serrure saute et que la porte à coulisse libère le passage et se coince dans ses propres rails.

Dans le couloir ils découvrirent qu'un mélange de fumée noirâtre et de vapeur environnait la centrale et réduisait la visibilité. La fumée réchauffant encore la vapeur l'empêchait de se transformer tout de suite en pluie de glace. Le wagon penchait dans tous les sens. Ils ne virent personne en progressant vers l'avant. Les bureaux étaient vides et tout le personnel effrayé devait se tenir dans les wagons des machines.

— On va essayer de récupérer notre plate-forme et filer sans attendre.

L'engin archaïque n'était pas visible et ils marchèrent à tâtons en retenant leur respiration dans ce brouillard sulfureux.

— Je crois que c'est par là, dit Luvia Ned en lui prenant la main.

Elle était déjà venue dans le coin. Bien sûr, au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient, la glace transmettait moins le tremblement mais il restait impressionnant. Ils sortirent du brouillard et la plate-forme était devant eux, bloquée par une butée de voie de garage.

— Je m'occupe de l'aiguillage, cria la jeune femme tandis qu'il examinait le manomètre de la pression et commençait de pelleter son charbon.

Pendant dix minutes il dut attendre que la vapeur soit revenue en pression et il ne cessa de regarder la centrale, enfouie dans son cocon de brumes épaisses. Il n'était pas le seul et, depuis le réseau voisin, les voyageurs collaient leur nez aux fenêtres. Il leva les yeux vers le ciel croûteux et frissonna. Il lui semblait apercevoir une sorte de cercle d'un jaune pisseux sur la lividité habituelle. Peut-être une illusion d'optique. Il y avait aussi ce soufre qui devait border ses paupières et lui faire voir du jaune où il n'y en avait pas.

Il démarra lentement et Luvia monta en route, très agile. Il pensa que sous ses vêtements informes elle devait posséder un corps mince mais ne s'attarda pas à creuser cette idée sensuelle.

— Voyez-vous ce que je vois ? cria-t-il pour couvrir le teuf-teuf de la machine.

Il pointa son doigt et elle regarda. À travers sa cagoule de protection il crut la voir pâlir.

— Il va réussir, cria-t-elle à son oreille.

— Nous ne pouvons rien faire... Il faudrait faire sauter la centrale.

Et la directrice et les faux Gardes Verts surveillaient les wagons concernés.

— Ça va être la panique... Ce n'est plus jaune c'est presque orange.

Elle avait raison. Et personne ne s'en rendait compte. Ils venaient de rejoindre le réseau principal, devaient guetter le feu vert dans une petite station où des voyageurs attendaient leur train et nul ne s'étonnait de la faible variation lumineuse.

— Regardez, chuchota Luvia.

À l'arrêt la machine permettait de parler plus bas, le piston n'ayant qu'un rythme très lent de trente allées et venues-minute, le volant d'inertie suffisant à entretenir sa régularité.

— Quoi donc ?...

— Ce type en bonnet pointu et brodé... Derrière lui.

— Une ombre... Il a une ombre.

Liensun chercha si un éclairage électrique quelconque n'était pas à l'origine du phénomène mais non.

— Dans quelques minutes ça va commencer, fit-il en guettant le feu vert avec impatience.

Il imaginait sans peine le premier cri, puis les autres, la stupeur et l'affolement. Tout risquait de se dérégler très vite, y compris dans les postes d'aiguillage où le personnel, endoctriné depuis des siècles à considérer la glace et le rail comme un seul élément vital, réagirait avec brutalité.

— Elle devient de plus en plus sombre.

Ils regardaient avec tant d'intensité que le Tibétain, certainement un cueilleur de lichens, finit par s'en rendre compte et fixa ce couple d'étrangers avec sévérité comme s'il était l'objet d'une raillerie de sa part.

— Il ne faut pas attirer son attention.

— De toute façon, dit Liensun, il y a d'autres personnes immobiles... Et notre plate-forme a aussi son ombre désormais... Comment peuvent-ils aller et venir sans...

Soudain il y eut une sorte de hurlement et un Aiguilleur-chef dévala soudain de son poste et fonça sur le cueilleur de lichens d'un air menaçant. Il le saisit par un bras et le malmena avec fureur. En même temps il voulait lui montrer son ombre et découvrait la sienne.

Sans lâcher le bras du cueilleur il s'immobilisa, comme paralysé.

À ce moment ils eurent le feu vert mais faillirent ne pas s'en rendre compte et manquer l'occasion de rouler quand Luvia l'avertit.

— Donnez la vapeur.

La plate-forme démarra brutalement et s'élança sur la voie mais ils se retournèrent. Une dizaine de personnes paraissaient statufiées, venant de découvrir qu'elles possédaient aussi une ombre alors qu'il

n'y avait pas d'éclairage électrique.

Là-haut, dans le ciel, la tache orange virait lentement et le ciel croûteux buvait ses bords, mais en vain. Il ne pouvait stopper son expansion.

— Ce ne sera pas un petit rayon, constata Liensun.

— Le phénomène peut durer des heures, le temps que les strates se ressoudent.

— Et si elles étaient incapables de se ressouder ?

— Il y a un phénomène de rotation des poussières autour de la Terre, dit-elle. En principe elles se ressouderont mais la tache ne perdra que lentement de sa couleur... Il lui faudra bien quatre à cinq jours.

Non seulement les gens découvraient leur ombre, mais aussi l'augmentation de la lumière même sous les verrières crasseuses des stations et c'était l'angoisse générale. Ils se regardaient avec anxiété, ne songeaient pas encore à lever la tête vers le ciel.

— Certains commencent à presser le pas, discrètement car ils se doutent qu'en courant ils créeront un phénomène général. Attention car dans ces moments-là ils oublieront les rails et traverseront n'importe où.

La plate-forme venait d'être admise sans retard sur la ligne conduisant au laboratoire d'Helmatt qu'ils atteindraient en quelques minutes si tout allait bien, mais Liensun préféra ralentir l'allure.

— La tache commence d'être rouge. Elle suit toutes les nuances du spectre. Helmatt doit en baver de joie dans son labo... Mais je me demande si les centrales tiendront le coup... Les turboalternateurs sont vieux mais les chaudières le sont encore plus et en cas de surchauffe...

Liensun aperçut le groupe, la foule plutôt qui traversait juste devant lui. Des gens qui jaillissaient d'une usine mobile, une fabrique de vêtements, pour rejoindre un groupe d'habitations mobiles disposées sur une voie de garage en face. Normalement ils auraient dû emprunter la passerelle qui dominait la voie mais allaient au plus court.

— Sifflez.

Il coinça la commande mais rien n'y fit et il dut inverser la vapeur pour stopper, le temps que tous les travailleurs aient quitté l'usine. On n'avait jamais eu cette lumière et Liensun la trouvait belle, malgré l'effroi qu'il ressentait. La glace brillait joyeusement là où elle n'était pas recouverte de suie ou de détrit, et il avait l'impression que la chaleur commençait de venir.

— Qu'est-ce qui vous prend ? Plus vite, vous pouvez donner toute la vapeur maintenant.

Il sursauta et obéit. Il regardait autour de lui en s'efforçant de

masquer son ravissement. Les ombres étaient nombreuses désormais, même si elles étaient courtes étant donné la hauteur de la source de lumière.

Il se disait que jadis, lorsque venait le soir, les ombres devaient s'allonger comme des pseudopodes de la nuit, apportant peut-être une certaine mélancolie après la joie que les gens devaient ressentir chaque matin au lever du Soleil. Là au contraire les ombres devaient fuir vers l'Ouest, disparaître.

La jeune femme lui badigeonna soudain sa cagoule avec du noir de fumée et il faillit protester. Elle le privait de son spectacle, frustrait ses yeux affamés de voir enfin cette fameuse lumière solaire.

— Vous risquez d'être aveuglé sinon.

Elle avait raison, il l'admettait mais comme elle manquait de poésie, de simple fantaisie ! Il pensait à Julius Ker, le mari de Ma Ker, qui avait commis l'imprudence de regarder le Soleil dans un appareil optique. Tout savant qu'il était il ne s'était pas méfié et avait dû penser, comme un enfant, que cet astre qu'il adorait ne pouvait lui faire du mal. Il en était resté aveugle tout le restant de ses jours.

— Nous approchons du laboratoire, cria Luvia... Il faut décider d'une tactique si jamais les centrales tenaient le coup. Nous ne pouvons pas laisser faire Helmatt, sinon ce serait irréversible.

Il avait envie de lui crier des insultes. Et puis il pensa à Ma Ker là-bas sur la banquise, à elle seule qui risquait de périr engloutie.

CHAPITRE XX

Plein Soleil, une fois la dernière barrière rocheuse franchie, bascula fortement de l'avant pour plonger dans la première des vallées encaissées.

Juguez, qui se tenait derrière la grande baie de proue, trouva que cette vallée était moins sombre qu'il n'avait annoncé :

— Je la voyais plus profonde, plus ombreuse...

— Il se passe quelque chose, dit Xerw, et je note un certain affolement des appareils... Comme si un certain magnétisme se manifestait.

— Il y a aussi des ennuis avec le détecteur d'infrarouges, dit son second.

Juguez tentait de se repérer et, à cause de la modification d'éclairage, n'y parvenait pas. De plus il essaya de comprendre un phénomène étrange. En dessous d'eux une sorte d'ombre paraissait les précéder sur les montagnes couvertes de glace sans jamais prendre de l'avance, juste à leur allure et il ne parvenait pas à comprendre ce qui se passait.

— Y a-t-il un projecteur allumé sur le toit de l'enveloppe ? demanda-t-il.

— Il n'y a pas de projecteur là-haut, répliqua Xerw énervé par les étrangetés qu'il constatait.

Juguez essaya de regarder au-dessus de lui mais l'énorme masse du dirigeable l'en empêchait.

— Il y a quelque chose qui nous éclaire juste au-dessus de nous et, si je n'étais sûr du contraire, je craindrais qu'un dirigeable inconnu soit en train de nous inonder de clarté.

Il savait que la tache qui courait sur la glace était leur propre ombre. Et elle devenait de plus en plus noire. Légère et grise au début, elle fonçait très rapidement tandis que tout autour la glace scintillait et la lumière devenait de plus en plus vive.

— Juguez, dit Xerw, d'où venez-vous ? Je veux dire où étiez-

vous quand, voici quinze ans, s'est produit cette catastrophe due à la réapparition inattendue du Soleil ?

— Je me trouvais en Antarctique, emprisonné pour mes opinions. Là-bas nous n'avons presque pas ressenti le phénomène.

— Moi je l'ai connu... J'étais sur l'ouest de la Panaméricaine, en pleine banquise. Celle-ci a commencé à se disloquer en quelques jours. Nous n'avons eu que le temps de fuir à bord d'un train. Le suivant n'a jamais pu atteindre l'inlandsis et on n'en a plus jamais entendu parler.

— Vous croyez qu'ici se renouvelle une expérience semblable ? demanda Juguez soudain inquiet.

— Souvenez-vous de ce qu'a dit Ma Ker au sujet d'Helmatt qui a racheté les actions de cette petite Compagnie. C'est un illuminé qui veut à tout prix que le Soleil réapparaisse.

Juguez ne reconnaissait pas la vallée en dessous de lui. Des noirs et des blancs qu'il avait déjà vus il ne restait plus que des teintes vives, colorées, aimables.

— Nous aussi nous voulons que le Soleil revienne, murmura-t-il.

— Pas à n'importe quel prix.

— Xerw, avez-vous pensé aux habitants de cette région ? Non seulement notre dirigeable doit les épouvanter et en plus le Soleil réapparaît, la chaleur renaît et les avalanches risquent d'ensevelir les vallées.

Il scruta le sol avec le télescope central et réussit à repérer une minuscule station. Les gens s'y agglutinaient en foule et prenaient d'assaut deux wagons attelés à une patache à vapeur.

— Les voilà qui paniquent et il doit en être partout ainsi. J'en vois qui nous désignent du doigt.

Plein Soleil se dirigeait vers Evrest Station à petite allure. Son commandant se méfiait des courants d'air ascendants et rabattant des remous qui, d'un seul coup, pouvaient faire tourner l'appareil. Il gardait une grande réserve de puissance et les filtres à hélium étaient prêts à fonctionner pour, au besoin, faire grimper l'appareil à très haute altitude.

Juguez se souvint soudain qu'à l'intérieur de l'enveloppe il y avait une échelle qui permettait d'en atteindre le sommet.

— Prenez un masque à oxygène, lui conseilla Xerw, on ne sait jamais, et une bonne combinaison isolante.

Il commença de monter les échelons en fibre de carbone entre les ballonnets d'hélium avec l'impression que l'air ambiant se réchauffait. Il y avait plus de vingt-cinq mètres à franchir mais régulièrement il atteignait l'une de ces passerelles qui permettaient de visiter tout l'intérieur, dans le sens de la longueur. Une autre passerelle courbe suivait la plus grande largeur de l'enveloppe.

Enfin il atteignit la trappe et en manœuvra le système de

sécurité. L'air contenu dans l'enveloppe siffla en s'échappant puis l'équilibre s'établit. La différence de température n'eut que très peu d'effet sur les ballonnets d'hélium et, d'un coup, il découvrit la grosse tache rouge qui ensanglantait le ciel sale juste au-dessus de l'appareil.

Tout d'abord il crut que c'était le Soleil lui-même, ou plutôt sa caricature car la tache avait des protubérances atrophiées, comme des rayons qui ne se seraient jamais développés. Mais ce n'était pas encore le Soleil, quoique ce dernier ne fût pas loin d'apparaître dans l'espèce de lucarne.

Liensun et lui avaient appris qu'Helmatt, depuis des années, travaillait farouchement pour préparer cet instant-là, mais il avait cru que le savant ne disposerait jamais d'assez d'énergie pour réussir. Le réacteur nucléaire qu'il avait acheté d'occasion n'avait jamais marché, et même était devenu si dangereux qu'il avait dû le noyer dans un torrent subglaciaire. D'où avait-il tiré cette formidable énergie ?

Il serait volontiers resté des heures à attendre que le Soleil soit totalement débarrassé des dernières couches de poussière, mais il se souvenait que le mari de Ma Ker avait été définitivement aveuglé par l'astre au cours d'une expérience similaire. Et de plus Xerw allait certainement avoir besoin de lui quand ils seraient à la verticale de la capitale.

Après un dernier regard à la tache rouge qui ressemblait à un morceau de fonte en fusion il referma la trappe et redescendit.

— La vie est paralysée, regardez, lui dit le second du bâtiment.

Dans l'écran du périscope il pouvait apercevoir plusieurs trains immobilisés sur les différentes petites voies secondaires. L'un d'eux était en panne à flanc d'une falaise vertigineuse.

— Ils marchent à la vapeur, dit-il, qu'attendent-ils ?

— Tout le système de signalisation et les aiguillages sont bloqués.

C'était clair.

— Helmatt pompe toute l'électricité disponible... Oh, mais je comprends pourquoi il a tant patienté... Il lui a fallu faire raccorder les centrales disséminées dans la Concession à son laboratoire. Une ligne spéciale clandestine qui draine tout le courant produit dans la Compagnie pour son seul usage.

— Les habitants vont croire que c'est nous plus le Soleil qui les privons d'électricité. Ils ne feront jamais le rapprochement.

Toujours des trains immobilisés, sauf deux qui roulaient lentement sur une voie annexe mais finiraient par atteindre un aiguillage bloqué. Toute la vie se paralysait, le système de production d'eau par exemple à partir de la glace. Bientôt les châteaux d'eau seraient vides. Et le télégraphe ? Le seul moyen de communication dans cette Concession ? Il ne se souvenait pas si le télégraphe était

branché sur le réseau public ou possédait ses propres générateurs. Il ne fallait pas tellement de volts pour envoyer un message.

— C'est la capitale là-bas ?

— Oui c'est bien elle...

— La verrière est minuscule...

— Elle n'abrite que le quartier administratif sinon on circule en plein air et c'est une rude épreuve croyez-moi.

— C'est sale, de la suie, de la vapeur et ça empeste le soufre malgré nos épurateurs d'air.

— Ces grosses cheminées sur des wagons trapus sont des centrales électriques.

— On dirait qu'elles fonctionnent à plein rendement. Regardez ces torrents de fumée noirâtre qu'elles vomissent. C'est assez étrange comme endroit et cette lumière vive en fait ressortir les laideurs, je trouve.

CHAPITRE XXI

D'un seul coup les gens commencèrent d'être beaucoup plus nombreux au fur et à mesure qu'ils approchaient du laboratoire. Ils suivaient la ligne pour marcher en longues colonnes et parfois traversaient sans prévenir. Liensun renversait la vapeur, jurait.

— Calmez-vous, on nous regarde d'un sale œil, dit Luvia. Je crois qu'ils nous ont reconnus.

— Et alors ?

— Alors je crains que la situation ne se retourne en faveur d'Helmatt.

Bientôt ils durent arrêter la plate-forme tant la foule était épaisse. Et ils se trouvaient encore à un kilomètre des installations scientifiques d'Helmatt.

— Descendons et essayons de passer inaperçus, lui dit la jeune femme.

Il suivit son conseil et bientôt ils marchèrent lentement avec les autres. Toutes les petites stations de banlieue, toute la capitale paraissaient affluer dans la même direction, comme si un mot d'ordre avait été lancé. Pourtant la radio était peu répandue et il se demandait si le télégraphe marchait encore. Helmatt raflait toute l'électricité pour les dernières minutes de son expérience.

— J'ai chaud, dit Luvia.

Liensun, qui avait un thermomètre portatif à l'extérieur de sa combinaison, le consulta. Il indiquait moins quarante alors que le matin encore il y avait moins soixante-deux. Là-haut la tache virait au rouge sombre et, dans quelques instants, le premier rayon de soleil tomberait sur cette foule comme un glaive divin. Très peu avaient des lunettes teintées. Il n'en aperçut qu'une dizaine autour d'eux. Ceux qui avaient vécu les terribles moments de la dernière résurrection solaire et se souvenaient.

— Et s'ils allaient le lyncher ? murmura-t-il à l'oreille de Luvia qui sourit avec tristesse.

— N'y comptez pas trop. Ils vont l'adorer. Il est capable de réveiller le Démon du Feu qui se tapit derrière le ciel et il veut les punir d'avoir désobéi, d'avoir écouté les mauvais conseils.

— Le CPG ?

— Et l'instigateur, fit-elle cruellement.

— Vous m'en voulez ou quoi ?

— Êtes-vous innocent ? Je ne suis pas stupide et j'ai bien compris le sens de vos manœuvres. Vous vouliez faire éliminer Helmatt pour prendre sa place. Une fois propriétaire de la Compagnie vous auriez fait venir les vôtres qui se terrent sur la banquise, dans le corps monstrueux de cette amibe. Ne me dites pas que c'est faux.

— Vous étiez complice.

— Non, j'avais un préjugé favorable car Helmatt me fait peur. Je pensais qu'avec vous les affaires de cette Compagnie iraient mieux... Je croyais surtout que vous renonceriez à faire réapparaître le Soleil aussi brutalement. Mais dans le fond je ne vous fais pas tellement confiance. Vous n'êtes pas un garçon estimable. Vous avez des pensées inquiétantes de pouvoir, des élans de mégalomanie.

Il haussa les épaules. La foule les coinçait désormais de telle façon qu'ils n'auraient pu s'échapper s'ils l'avaient désiré.

— Helmatt va reprendre les choses en main et je crains ses réactions brutales. Il sait quelquefois abandonner son laboratoire pour se montrer cruel. Il peut vous condamner aux mines de charbon les plus profondes, celles d'où on ne remonte jamais.

— Que voulez-vous dire ?

— C'est le système pénitentiaire de cette Compagnie. Des hommes et des femmes dans la mine la plus profonde, mille mètres. Ils doivent fournir tant de charbon par jour et en échange reçoivent ce qui est indispensable.

— Ils ne remontent jamais ?

— Jamais.

Liensun essaya d'imaginer la vie dans ces profondeurs, dans les galeries dangereuses.

— Seul avantage : la chaleur. Rien à dire là-dessus, dit-elle ironique, ils ont bien chaud et reçoivent entre deux mille cinq et trois mille calories de nourriture par jour.

— Mais il y a des femmes ?

— Bien sûr et certainement des gosses qui prendront le relais.

— C'est impossible une chose pareille.

— C'est la mine de Nur-Tso. La qualité de son charbon est excellente. C'est un système pénitentiaire très au point avec des kapos qui régissent la vie en bas. Ce sont eux qui reçoivent la nourriture et les choses indispensables pour une vie à peu près normale. Ils distribuent ces envois selon les mérites, les bonnes volontés, les passe-

droits, les faveurs. Inutile de vous dire qu'ils règnent en véritables despotes. Si le charbon n'est pas produit en quantité suffisante le ravitaillement et la lumière sont coupés.

Il n'écoutait plus car la foule devait s'immobiliser plus loin et, par contrecoup, les rangs se resserraient et bientôt eux aussi seraient obligés de stopper, emprisonnés dans une masse de trente à quarante mille personnes.

— Il lui faut faire vite une fois que le Soleil frappera les têtes. Car les centrales ne tiendront pas longtemps.

— Un pari hasardeux, fit-il entre ses dents car on les regardait de plus en plus.

Les Tibétains ne parlaient pas et même la plupart priaient. Certains faisaient tourner de minuscules moulins à prière portatifs.

— Ne nous faites pas remarquer, souffla-t-elle.

— Il peut perdre son pari.

— Écoutez.

Une voix s'élevait, transmise par des haut-parleurs puissants, et il lui fallut assez longtemps avant de reconnaître l'organe d'Helmatt.

— ... Trompés, abusivement trompés... Moi seul détiens la puissance et pour vous le prouver j'ai demandé à mon serviteur, le Démon du Feu, de venir auprès de moi, de sortir de sa tanière là-haut dans le ciel. Il approche et vous devrez baisser la tête et l'adorer, sinon il vous calcinera sur place. Souvenez-vous que naguère il a fait la même chose. Les montagnes de glaces se sont écroulées sur les stations, les trains, les échafaudages à lichens ont été emportés et le lichen n'a jamais repoussé avec la même vitalité.

Tout avait donc été installé à leur insu, pensait Liensun, sans qu'ils s'en doutent Luvia et lui. C'était d'une habileté diabolique et les gens rassemblés là croiraient vraiment qu'Helmatt jouissait d'un pouvoir sur le Démon du Feu.

CHAPITRE XXII

Depuis trois jours le Kid voyageait en famille dans le nord du Réseau du 160° Méridien. Son train spécial visitait de nombreuses stations, s'écartait volontiers du tronc commun des voies pour aller visiter des installations lointaines sur la banquise, des élevages de poissons, des stations de chasse aux phoques et aux manchots, des serres de culture qui utilisaient de courants d'eau chaude pour faire fructifier leurs productions.

Il avait réussi à entraîner Glinda avec lui et la petite Rewa était enthousiasmée et soulevait l'admiration des visiteurs et de ceux que le Kid rencontrait, par sa joliesse. Elle était très vive, très drôle et tout le monde s'esclaffait quand elle appelait son père adoptif Doj. Nul ne savait ce que signifiait ce terme affectueux.

Le Président avait voulu échapper à l'atmosphère de Titanpolis, atmosphère empoisonnée par ces ombres énormes, mystérieuses qui apparaissaient dans le ciel nocturne de la grande station.

Les hypothèses allaient bon train et il était un des rares à savoir à quoi s'en tenir sur l'origine de ces ombres énormes, qui venaient souvent flotter dans les parages de la principale coupole cristalline.

Il avait décidé d'aller au terminus du réseau. Les travaux n'avaient jamais été interrompus et progressaient cahin-caha mais, faute de moyens, les nouvelles voies n'avançaient que d'une centaine de kilomètres par an en direction du Nord. Et depuis quelque temps on avait renoncé à poursuivre le grand réseau dans son ampleur et on se contentait de huit voies. Bientôt on n'en installerait que quatre pour aller plus vite, plus loin.

Il avait reçu les courtiers de Yeuse qui se trouvait juste en face, là-haut à des milliers de kilomètres, huit à dix mille et qui lui avait décrit les richesses fabuleuses qui attendaient d'être exploitées, les fourrures entassées, les ivoires, les immenses trous à morsures.

Et pendant ce temps, pensait-il avec une sorte d'amertume, il sacrifiait tout à son fameux Viaduc transbanquisien qui devait relier

Titanpolis à la Panaméricaine. Une folie peut-être, alors que vers le Nord la banquise était plus épaisse, plus sûre.

Le Viaduc ne progressait plus à la même cadence depuis qu'on se trouvait dans une zone maudite avec trop de bras de mer, trop de courants chauds, de volcans tapis au fond de l'océan Pacifique et qui entretenaient un feu d'enfer sous cette eau noirâtre. Il détenait la preuve que la terre se réchauffait peu à peu, lentement certes, mais irrésistiblement. Deux siècles plus tôt on avait pu établir un premier réseau, pas très important, mais qui avait fonctionné des décennies avant d'être complètement délaissé. Les ouvriers de son Viaduc en retrouvaient des vestiges, des stations abandonnées flottant parfois sur un iceberg.

Enfin il pouvait dormir la nuit sans que ces ombres menaçantes ne viennent rôder autour de lui. Il avait longuement réfléchi avant de prendre cette décision, avait demandé à Rewa si elle préférait venir avec lui ou rester à Titanpolis.

— Les deux, avait-elle répondu.

— Il faut choisir.

— Je dois les abandonner, avait-elle demandé pointant son doigt vers le ciel.

Il avait hoché sa grosse tête :

— Pour quelques jours seulement.

— Tu promets ?

Dans le fond de lui-même il se disait que si l'expérience était concluante, il laisserait Rewa et Glinda quelque part à des milliers de kilomètres de Titanpolis. Ainsi les baleines volantes n'auraient plus de raison de venir hanter de cauchemars les rêves des habitants de sa capitale. Car il s'agissait toujours des baleines volantes qui devenaient plus hardies, plus nombreuses, plus évolutives. Il était le seul à savoir qu'elles étaient « habitées » par des hommes. Les Hommes-Jonas, comme les avait baptisés Lien Rag, étaient depuis un siècle et demi les parasites affectionnés de ces monstrueux cétacés. Ces derniers, depuis le début de l'ère glaciaire, avaient appris à se déplacer sur la banquise et pour ce faire avaient inventé des filtres à hélium. Ce gaz diffusé dans leur corps pesant l'allégeait et permettait la reptation à l'air libre. De là à passer au vol il n'y avait qu'un pas que les baleines avaient franchi.

Rewa faisait partie des Hommes-Jonas et ceux-ci la réclamaient.

— Veux-tu retourner vers eux ? lui demandait-il un peu trop souvent.

— Je veux aller avec eux et avec toi, et aussi Glinda.

— Tu sais bien que c'est impossible. Il te faut choisir.

Mais il détestait la pensée qu'elle aurait pu trancher en faveur des baleines, ne l'aurait pas supporté et espérait qu'elle continuerait

longtemps à hésiter.

Une nouvelle station se créait sur la rive droite du réseau, Big Bubble Station que tout le monde baptisait de BB Station. C'était une station bulle, nouveau procédé qui se répandait partout grâce au verre de silice. On enfermait la station dans une bulle transparente dont le tiers disparaissait sous la banquise. C'était dans un but psychologique qu'on les avait créées, pour rassurer les gens que le fait d'habiter sur une banquise à des milliers de kilomètres d'un inlandsis traumatisait toujours. La bulle en cas d'ouverture de la banquise, ou de réchauffement, pouvait flotter, devenir étanche et vivre en circuit fermé.

BB Station se composait d'une grosse bulle centrale et de quatre autres plus petites, mais on en prévoyait beaucoup encore. Une des principales activités était la création de tissus à base de batteries bactériennes. Des kilomètres de tissus étaient désormais exportés un peu partout dans le monde en provenance de BB Station.

Cette nuit-là le train stationna dans la bulle principale, sur le quai d'honneur. Le Kid, Glinda et Rewa rentrèrent vers minuit d'une réception donnée en leur honneur dans les salons de la résidence du conseil d'administration de la cité, et une foule de plusieurs centaines de personnes y assistait.

Le Kid ne se coucha pas tout de suite et une demi-heure plus tard le chef de train vint le trouver.

— Voyageur Président elles sont aussi ici.

Il eut peur de comprendre.

— Les ombres, Président. Elles sont ici. Comme si elles nous avaient suivis.

Tout de suite le Kid envisagea avec horreur les conséquences dangereuses de cette information.

CHAPITRE XXIII

La voix d'Helmatt tonnait et la luminosité croissait. Les gens se faisaient tout petits, baissaient la tête, n'osaient même plus regarder que leurs pieds. Lien leva la tête et sut que dans quelques secondes le Soleil s'encadrerait dans l'ouverture. La tache avait la couleur du métal en fusion, porté au blanc.

— Attention, chuchota-t-il.

Très vite l'air changea d'apparence et malgré la suie qui recouvrait sa cagoule il fut ébloui, pensa qu'on plongeait dans un bain de feu. Les gens gémirent, commencèrent de psalmodier de façon timide.

Et d'un coup le rayon de Soleil tomba sur la foule, le laboratoire, sur les stations périphériques et l'émotion atteignit son paroxysme. Une femme se jeta au sol et se mit à hurler en écumant et en se tordant comme un ver. Plusieurs autres personnes en firent autant.

L'hystérie collective souffla, sur ces milliers de cerveaux ébranlés, des consignes incohérentes et malgré la voix du maître du Démon du Feu ils s'interpellaient, lançaient des injures, accusaient leurs voisins des pires turpitudes, hurlaient qu'ils avaient aussi des crimes à avouer et qu'ils suppliaient le Démon de les épargner de son épée flamboyante.

Liensun essayait de glisser sur la droite, profitant des remous qui parfois laissaient des vides importants et la jeune femme le suivait, tête baissée de crainte qu'on ne découvre qu'elle était étrangère.

— ... Il faudra le livrer très vite sinon je rappellerai le Démon. Vous avez suivi des ambitieux alors que nous sommes sur le point de vous donner tout ce que nous avons promis... Il y aura de l'herbe pour les troupeaux et les trains de charbon ne quitteront plus la Concession.

Liensun se heurta à un grand gaillard qui de son bâton menaçait les autres et, avec terreur, il reconnut un des éleveurs qu'il avait déjà rencontré dans différentes occasions.

L'autre l'apostropha en tibétain et comme il ne pouvait répondre, cela le rendit encore plus menaçant.

— Il vous demande de promettre que plus jamais il ne sera porté atteinte au grand maître du Démon. Il le demande à tout le monde et ne vous a pas reconnu.

Liensun préférait s'éclipser mais l'homme le rattrapa et tenta de lui arracher la cagoule alors que le rayon de Soleil frappait justement son visage à travers le noir de fumée.

Luvia essaya de lui parler, mais le robuste éleveur persistait à arracher cette cagoule en plastique et Liensun ne trouva qu'une parade. Il aurait dû essayer d'influencer son cerveau affolé au lieu de lui envoyer ce coup de pied dans le bas-ventre.

L'autre rugit et se plia en deux mais sans le lâcher et l'obligea à se coucher sur le sol, appuya son pied chaussé d'une grosse botte en cuir poilu sur son ventre et menaça de l'écraser sous ses deux cents livres.

Luvia eut un petit sourire désolé et s'éloigna discrètement tandis que Liensun enrageait.

— C'est un étranger, dit quelqu'un en anglais.

Il fermait les yeux de crainte qu'on lui arrachât sa cagoule et que le Soleil ne l'aveuglât.

— Il va montrer sa tête, oui.

Plusieurs personnes vinrent aider l'éleveur juste au moment où Helmatt hurlait qu'il fallait arrêter tous les étrangers sans les molester et les conduire dans la cour de son laboratoire.

Liensun sentit qu'on dégrafait sa cagoule spéciale et pensa en même temps qu'Helmatt avait dû enregistrer son allocution à l'avance, et qu'en ce moment il continuait de surveiller ses appareils. Il essaya de se concentrer, de faire pénétrer dans le cerveau de ces gens-là que si le courant manquait c'était parce qu'Helmatt l'utilisait uniquement pour lui et qu'il était l'origine de ce délestage, mais rien n'y faisait. Ils étaient tellement imprégnés de terreur et de volonté de se soumettre à Helmatt que personne n'aurait pu les convaincre.

— J'étais sûr que c'était lui, dit l'éleveur. Ah, il nous a bien fait du tort avec ses sales discours. Il disait que lui allait fabriquer de l'herbe mais il ne savait pas que le Maître, lui, pouvait faire revenir le Démon du Feu.

— Il le savait, dit quelqu'un, et il l'a soigneusement caché. Il faut le conduire là-bas.

— À visage découvert pour qu'on le reconnaisse bien.

Il ne faisait pas froid et malgré l'extrêmement basse température le soleil chauffait le visage de Liensun comme une caresse très douce. Il pensait à Ma Ker lorsque enfant elle venait l'embrasser dans sa couchette.

— Allons lève-toi.

— Hé ! cria quelqu'un. Si on l'obligeait à ouvrir les yeux pour qu'il contemple en face le Démon du Feu et soit cruellement puni pour sa forfaiture.

CHAPITRE XXIV

Le journal local de BB Station fit état le lendemain matin de l'apparition de ces ombres gigantesques au-dessus de l'agglomération :

Plusieurs personnes travaillant de nuit, Aiguilleurs, surveillants de centrales, préposés au chauffage urbain, nous ont signalé la présence d'objets non identifiés au-dessus de la bulle principale de la station. S'agit-il d'un phénomène atmosphérique ou de pollution ? Nous l'ignorons au moment de la mise en page de cette édition.

Le Kid en prit connaissance alors qu'il s'apprêtait à quitter la station et ne cacha pas son mécontentement. La presse locale se permettait des audaces que ses plus grandes sœurs de Titanpolis, Kaménépolis et Hot Station, n'auraient jamais publiées.

Néanmoins le problème restait entier et les baleines volantes l'avaient suivi jusque dans cette région pourtant très éloignée des habituels lieux de séjour des cétacés. Désormais ces grands animaux pouvaient se permettre d'entreprendre des voyages aériens de plusieurs milliers de kilomètres sans attirer l'attention. Impossible qu'ils accomplissent un tel exploit d'une seule étape. Ils devaient se poser sur la banquise en des endroits déserts et ceux-ci ne manquaient pas. Des millions de kilomètres carrés.

Son rendez-vous suivant était avec un groupe d'Hommes du Froid qui appartenaient à la horde de Jdrien et qui revenaient le long du Réseau du Méridien, vers le Dépotoir de Kaménépolis.

Le groupe d'une cinquantaine de personnes était conduit par un géant qui se nommait Jdrenne. Le Kid parlait assez bien la langue commune des Roux qui se composait de mots d'une dizaine d'idiomes.

— Je suis originaire de Transeuropéenne, de la même famille que la déesse Jdrou et son fils, le Messie. Je faisais partie des Roux qui ont ramené son corps à Kaménépolis après des mois de marche.

Le Président savait que ces hommes-là avaient franchi entre vingt-cinq mille et trente mille kilomètres en traînant le cadavre sur des peaux de loup. On disait qu'ils avaient accompli cet exploit en

moins de six mois.

— Je n'étais qu'un enfant. Depuis je suis resté au Dépotoir pour adorer Jdrou et son fils et veiller sur lui. Je l'ai accompagné dans le Nord mais nous avons rencontré les collines mangeuses d'hommes. Jdrien s'est entêté et nous allions mourir de faim. Nous avons fait demi-tour pour trouver un trou à phoques. Je l'ai souvent porté sur mes épaules car il n'a pas notre résistance au froid et à l'effort. Mais il ne se plaint jamais. C'est un bon Messie.

— Où est-il ?

— Il est reparti plus tard vers le Nord et Vsin l'a suivi pour le servir.

— Qui est Vsin ?

— Sa compagne préférée... De vous autres, ceux du Chaud, il tient ce goût pour une seule femme alors qu'il y en a tant, et Vsin fait la même chose alors qu'il y a tant d'hommes. La horde est restée auprès du trou à phoques mais nous sommes allés nous rendre compte, et nous avons trouvé Vsin à moitié morte de faim dans un igloo. Depuis deux jours elle ne mangeait plus, ses provisions étant épuisées. Nous l'avons ramenée vers la horde en la tirant sur une peau de phoque. Il lui a fallu deux autres jours pour dire ce qui s'était passé depuis plus de deux mois, bientôt trois.

Jdrenne ne comptait pas en mois mais en temps de grossesse pour une femme. Et pour se faire comprendre des Hommes du Chaud il divisait cette unité par dix, ce qui donnait approximativement vingt-sept à vingt-huit jours.

— Jdrien est resté deux mois comme s'il dormait les yeux ouverts. Vsin le nourrissait, le réchauffait, le nettoyait et même lui faisait l'amour sans qu'il se rende compte de sa présence.

Il n'y avait là rien d'étonnant pour le Kid qui connaissait bien les mœurs des Roux. Chez eux nul ne pouvait mourir d'indifférence. Un enfant débile, un vieillard retombé en enfance étaient pris en charge par le groupe, nourris et nettoyés, caressés et amenés à la jouissance en cas de besoin et aussi parce que pour eux c'était la seule possibilité de procurer un bonheur extatique.

— Et puis il s'est réveillé. Entre-temps elle avait découvert un petit trou à phoques à une journée de marche et ils sont allés y faire des provisions de viande et de graisse. Jdrien est revenu à l'igloo face à la Montagne qui mange les Hommes et il a décidé d'entrer en elle.

Le Kid sursauta :

— Tu es sûr de cela, Jdrenne ?

— Oui, sûr. Vsin aurait voulu le suivre mais au dernier moment elle a eu peur, est restée devant les falaises transparentes et a vu le Messie s'enfoncer peu à peu. La Montagne s'ouvrait de haut en bas et ne se refermait pas. Ensuite elle ne l'a plus vu et elle a attendu. Elle a

mangé ses provisions avec précaution et puis nous l'avons trouvée mourante. Elle regrettait de ne pas avoir suivi le Messie. Maintenant elle a refait de grandes réserves de viande et de graisse et les a emportées jusqu'à cet igloo où elle a vécu avec Jdrien et elle attend son retour.

— A-t-il communiqué avec elle ?... Je veux dire lui a-t-il parlé dans sa tête ?

— Jamais, dit Jdrenne. Il ne parle qu'à la Montagne-Bête. Il n'arrête pas de lui parler, de l'empêcher de le manger. Il la fait obéir. Je me souviens d'un vieux Roux qui, voici quelques années, faisait la même chose avec un phoque et lui faisait faire ce qu'il voulait.

Jdrien avait donc trouvé le système nerveux primitif de Jelly, l'avait court-circuité, neutralisé. Sa propre volonté circulait désormais dans l'influx nerveux et noyait la « pensée » de l'animal, du moins ses instincts, de modération.

— Nous retournons au Dépotoir car il suffit maintenant qu'une grande partie de la horde reste en place. J'ai ramené avec moi ceux qui doutaient le plus et trouvaient le temps long. Ils ont pris des habitudes dans le cimetière des baleines, avec la nourriture pour Hommes du Chaud, l'alcool et les hormones contre le chaud. La plupart aiment rencontrer des partenaires du Chaud pour faire l'amour. On n'y peut rien.

Le Kid savait qu'une contrebande intense de cryo-hormones et de thermo-hormones sévissait dans le Dépotoir et c'est en vain que la police ferroviaire essayait d'y mettre un terme. On arrêtait souvent des trafiquants, on saisissait les pilules par milliers mais rien n'y faisait. Il existait dans l'Australasienne une petite Compagnie qui se consacrait uniquement à l'industrie du médicament, la Chemist Company. Toutes les hormones venaient de chez elle, les euphorisants, les anabolisants aussi. On disait que c'étaient des capitaux de grandes Compagnies qui avaient favorisé la création de cette Concession. Le Kid savait que les wagons-laboratoires ultramodernes provenaient de Panaméricaine.

— Pourquoi est-il entré dans Jelly ? Dans la Montagne mangeuse d'Hommes ?

— Il disait que des hommes vivaient dans le ventre de la montagne et que s'ils pouvaient le faire, lui aussi. Il disait que son demi-frère, son ennemi, s'y trouvait et qu'il allait le défier.

— Et depuis il s'y trouve ?

— À moins que la Montagne ne l'ait dévoré.

Le soir même le train blanc du Président Kid reprenait la route de Titanpolis et, pour éviter Kaménépolis, il emprunta le réseau de liaison créé tout de suite après la fin de la guerre contre la Panaméricaine. Si bien que Kaménépolis, la ville des arts et des lettres, la station qui fascinait le monde entier par ses activités culturelles et

son rayonnement intellectuel se trouvait mise à l'écart du trafic principal. Le Kid n'en supportait ni la nonchalance ni l'esprit d'indépendance et, un an après le départ de Yeuse qui avait été la rénovatrice de la ville, cette ambiance persistait malgré les efforts des nouveaux patrons.

Le grand maître des Aiguilleurs Lichten vint à sa rencontre sur le Réseau de l'Est et monta à bord du train blanc à mille kilomètres de Titanpolis.

— Depuis votre départ les habitants se sont rendu compte que les grandes ombres menaçantes ne planaient plus au-dessus des coupoles.

Le Kid resta sans réaction.

— Ils en étaient ravis. Et sans cette indiscretion...

— Laquelle ?

— Le *Big Bubble Press*. Quelqu'un l'a envoyé dans la capitale à un groupe d'opposants, certainement des Rénovateurs clandestins, et dans la journée d'hier on trouvait des milliers de tracts reproduisant l'article un peu partout. J'ai ordonné qu'on les ramasse, mais il aurait fallu des centaines d'hommes pour nettoyer la station et les trois quarts de la population les ont lus.

Il en sortit un de sa serviette et le Président apprécia. Le tract reproduisait avec le numéro daté du *Big Bubble Press* sa photographie alors qu'il rencontrait le conseil d'administration de la station et l'article sur les fameuses ombres. Il n'y avait que quelques mots de commentaires : « Le Président en visite dans la Concession n'oublie pas d'emmener avec lui ses chères ombres géantes. Et si elles faisaient partie inhérente de lui, de son psychisme ? Si elles n'étaient que la projection de ses phantasmes et de ses remords ? » Il ne s'attendait pas à ce que la polémique aille sur ce terrain. Peu de gens comprendraient ce que signifiaient ces lignes, certes, mais pour d'autres ce serait clair et ils se chargeraient des explications nécessaires.

— C'est grave, dit-il.

— Oui, dit le grand maître. On n'a jamais expliqué de quoi il s'agissait mais un jour quelqu'un le dira et l'écrira. Il faut faire quelque chose et c'est très urgent.

— Vous voulez que je rende cet enfant ?

— Nous le souhaitons tous.

Le Kid frissonna. Ce n'était plus son chef de la police qui parlait, mais le représentant de la caste des Aiguilleurs, et cette caste était prépondérante partout, dans toutes les Compagnies. On murmurait même qu'en fait c'était elle qui manœuvrait les rouages du monde. En disant ce « nous » de majesté Lichten impliquait directement l'ordre des Aiguilleurs.

— L'enfant veut aussi rester auprès de moi, avoua-t-il, cédant

pour une fois à un désarroi inhabituel chez lui. Je ne peux la contraindre à choisir.

— Devez-vous tenir compte de la volonté d'une enfant de trois ans ? fit Lichten avec une dureté soudaine.

Le Président Kid réalisa qu'il devait se reprendre et mettre en garde son chef de la police. Il se trouvait sur son fauteuil électrique qui lui permettait d'évoluer dans son bureau sans avoir à marcher sur ses ridicules jambes trop courtes. Les Roux l'appelaient « l'homme aux jambes de bébé » et c'était bien trouvé.

— Je vais y réfléchir, Lichten.

— Vous ne pouvez rentrer à Titanpolis avant d'avoir pris une décision.

— Qu'avez-vous dit ?

Le grand maître pâlit, comprit que son destin se jouait en cet instant mais, fort de ses prérogatives d'Aiguilleur, répéta avec la même force :

— Vous ne pouvez pas rentrer dans la capitale avant d'avoir pris une décision. Dès la nuit de votre retour elles reviendront et l'opposition répandra un autre tract contre vous, et la population vous accusera d'être à l'origine de ces apparitions surnaturelles. Ou alors il faudra dire la vérité et aucun habitant ne l'acceptera.

Le Kid réfléchissait fiévreusement. Il était certain que Rewa, la petite fille, continuait d'émettre des ultrasons pour rester en contact avec les siens et que les baleines ainsi guidées pouvaient la suivre n'importe où. Il n'y aurait aucun endroit où l'envoyer. Il avait pensé la laisser quelque part sur le Réseau du 160° Méridien où certaines stations étaient fort agréables à vivre.

— Lichten, je ne pense pas qu'il s'agisse d'un tract des Rénovateurs. Ils n'y ont aucun intérêt car ces ombres pourraient bien être des dirigeables de Fraternité. Pourquoi en parleraient-ils ? Non, je pense qu'il y a un manque de coordination dans les services de police.

Le grand maître se raidit sur son siège.

— Je pense même que ces tracts pourraient venir de gens en qui j'ai entièrement confiance et que vous les connaissez.

— Voyageur Président, dit Lichten en se dressant d'un coup.

— Je vous tiens pour responsable de ces désordres.

— Mais comment pouvez-vous ?...

— J'ai besoin d'un bon directeur de travaux sur le chantier du 160°. Un Aiguilleur est quelqu'un de hautement qualifié pour mener à bien la construction des voies. J'ai décidé que nous commencerions petitement. Nous avons déjà réduit le nombre de voies à quatre et nous allons passer à deux. Il faut aller très vite vers le Nord. La cadence va donc passer à mille kilomètres par an et je vous confie cette mission. Vous deviendrez par là même mon représentant pour

chaque kilomètre carré conquis. D'ici un an vous régnerez sur un immense territoire.

— Voyageur Président, je préfère démissionner de toutes mes fonctions actuelles...

— Vous appartenez à l'ordre des Aiguilleurs et vous ne pouvez refuser d'obéir. Quand on s'engage là-dedans on ne peut jamais renoncer à son serment et vous le savez. C'est comme un prêtre chez les Néo-Catholiques.

Lichten donna l'impression qu'il allait se jeter sur le Kid.

— Vous savez que mon fauteuil est doté de plusieurs armes automatiques qui vous transformeraient en passoire au besoin. Je vous prie de sortir. Nous ne nous reverrons que plus tard quand j'irai inaugurer les mille prochains kilomètres dans un an.

Le grand maître recula jusqu'à la porte, finit par s'incliner et disparut. Un rude coup pour la caste des Aiguilleurs qui réagirait sans attendre, durement. Il devrait se méfier, trouver un autre Aiguilleur de petit grade et le hisser jusqu'à la direction de la police ferroviaire. L'homme serait ainsi partagé entre son devoir d'obéissance à la caste et sa reconnaissance.

Il roula en dehors de son bureau, longeant les compartiments à coucher. Glinda ne dormait pas mais lisait. Elle le regarda entrer dans son fauteuil.

— J'ai décidé de rendre Rewa à ses amis.

Elle s'assit lourdement. La nuit elle tressait ses cheveux blonds et ressemblait à une de ces Walkyries dont il avait vu l'image il ne savait plus où.

— Tu ne le feras pas.

— Si.

— Je partirai avec elle.

Le visage du Gnome s'affaissa et il eut de la peine à reprendre sa respiration.

— Comme tu voudras.

— Tu es un monstre.

— Il y a cinquante ans que je le sais et qu'on me le crache à la figure.

CHAPITRE XXV

Ils ne survolaient pas encore la grande foule qui s'agglutinait à l'est de la station, en dehors de la verrière du centre administratif. Mais ils pouvaient l'apercevoir avec des lunettes d'approche depuis la passerelle de pilotage. Le rayon de soleil les avait surpris alors qu'ils approchaient de la capitale et, dans un premier réflexe, Xerw avait cru que l'enveloppe était en feu. Il savait que l'hélium ne pouvait brûler mais un missile au phosphore aurait pu enflammer le tissu non tissé.

— C'est fantastique, dit Juguez. Je n'aurais jamais imaginé voir pareil spectacle un jour.

Par exemple il découvrait le vert sombre des wagons de voyageurs, le rouge des wagons-citernes, le jaune des wagons-habitations et les vêtements des gens en dessous d'eux prenaient aussi des teintes superbes. Malgré la glace noirâtre de suie, malgré les saletés qui s'épalaient un peu partout. Là-bas à flanc de montagne la glace vierge brillait, jetait des millions d'éclats de pierre précieuse.

— Ils nous ont vus et ils ne savent plus quel prodige redouter le plus, notre dirigeable ou le Soleil, constata le commandant de bord.

La grande foule les attirait et Xerw faisait manœuvre dans cette direction.

— Ce sont les laboratoires de Helmatt... Oui, cria Juguez, on voit le faisceau de lumière cohérente qui sort de cette coupole d'astronomie... On voit aussi la tête du télescope électronique... Et l'émetteur d'ultrasons doit être couplé selon un montage secret...

Xerw fit encore réduire la vitesse mais garda l'altitude de six cents mètres.

— Vous ne craignez pas qu'on nous tire dessus ? demanda le second, inquiet.

— Ils n'ont pratiquement pas d'armes puissantes, dit Juguez. Les Gardes Verts ont des carabines et des pistolets à poudre et je n'ai jamais entendu parler de canon ou de lance-missiles. Il y aurait des draisines blindées avec des mitrailleuses mais pour le maintien de

l'ordre. Pour nous tirer dessus il faudrait un affût spécial et nous n'avons qu'à être prêts à riposter.

Malgré sa taille réduite *Plein Soleil* était puissamment armé. Deux lance-missiles à tir rapide, des mitrailleuses et dans une soute des bombes incendiaires de quatre-vingts kilos chaque.

— Cette foule doit supplier Helmatt de faire disparaître le Soleil, le Démon du Feu. Ils sont restés très marqués par la Grande Fonte des Glaces voici quinze ou seize ans. Les avalanches se sont succédé et c'est depuis que le lichen est plus rare pour les yacks.

Le noyau de la foule était si dense autour du laboratoire qu'on ne parvenait pas à distinguer une tête. Il n'y avait qu'une masse de bonnets de poils de yacks de la même teinte un peu grise. Les vêtements plus colorés étaient invisibles, les gens étant pressés les uns contre les autres.

— Ils paraissent hypnotisés, dit le second de bord.

— Je crois qu'ils écoutent un discours.

Xerw commuta les écouteurs à grande distance et d'un seul coup la voix d'Helmatt retentit dans la passerelle. Visiblement il s'agissait d'un discours enregistré à l'avance.

— Il a dû perdre le pouvoir, dit Juguez... Et je soupçonne Liensun d'être pour beaucoup dans la situation actuelle. Il a essayé de profiter du mécontentement général... Mais la résurrection du Soleil replace les événements en faveur d'Helmatt.

— Le garçon était donc libre d'aller et venir, fit Xerw méfiant. Vous avez dit qu'il était détenu en otage.

— Il avait commencé par séduire Helmatt et jouissait d'une certaine autonomie. Il n'aurait jamais pu franchir les frontières de cette Compagnie. Les trois issues empruntent des vallées étroites qu'une dizaine de Gardes Verts suffisent à surveiller.

— Tout de même, il n'était pas dans une situation désespérée. Nous avons bien fait d'interdire à Ma Ker de livrer le réacteur en échange.

Juguez avait l'impression d'être mis en accusation mais il reconnaissait ses torts. Il avait tellement craint qu'on ne vienne pas le chercher dans cette Coopérative ferroviaire du Centre-Est qu'il avait quelque peu noirci le tableau pour hâter les choses.

— Il pensait que cette Compagnie pourrait devenir notre prochaine base.

— C'était une perspective qui m'aurait plu, dit Xerw. Je ne supporte pas Fraternité II. Un jour l'amibe rompra cette espèce de pacte tacite et nous engloutira tous. Et chacune des mille personnes enfermées là-bas le pense aussi. D'autre part nous sommes prisonniers. Pour en sortir il faut un dirigeable tandis qu'à Fraternité I on pouvait prendre le risque de fuir le long des rails au besoin.

— Pour mourir très vite de froid et de faim, remarqua sèchement Juguez.

— Pensez-vous que nous pourrions intervenir pour nous emparer de cette Concession ?

— Vous voulez dire nous ici avec *Plein Soleil* ?

— Pourquoi pas.

— En massacrant quelques types peut-être ?

— Non, il suffit de menacer. Regardez les gens qui commencent à sortir de leur fascination pour le discours répétitif d'Helmatt et lèvent la tête vers nous. Et nous apportons une chose merveilleuse, rafraîchissante : l'ombre. En nous interposant entre eux et le Soleil nous allons déjà leur faire plaisir. Ils ne seront plus aveuglés à tous les sens du terme.

C'était vrai que non seulement les groupes isolés de la périphérie de la foule, mais aussi le centre, commençaient à les découvrir et ne prêtaient plus attention au discours de leur Président.

— La preuve que c'est enregistré, il ne se rend compte de rien, ne pense qu'à manœuvrer son dispositif. C'est le moment d'en profiter.

Le dirigeable évoluait avec une grande souplesse grâce à ses hélices latérales et maintenant c'étaient trente à quarante mille personnes qui le suivaient avec effroi. Il vint se placer entre le Soleil et eux et, à cette altitude, projeta une ombre suffisante pour les couvrir tous. Ils n'avaient plus besoin de mettre leurs mains en visières ou d'utiliser des produits noircissants.

— Première manche pour nous, dit Xerw qui s'amusait follement.

— Il faudrait interrompre l'émission de ces ultrasons couplés au laser.

— Attention, dit le second, si ce bonhomme que vous appelez Helmatt se rend compte de quelque chose il va essayer de nous avoir avec son laser ultra-puissant. Il peut percer l'enveloppe, les ballonnets. Il lui suffirait de faire tourner sa coupole pour nous avoir dans sa ligne de mire.

Xerw jura et braqua son télescope sur la coupole.

— Il a raison.

— Il faut faire sauter une sous-station d'alimentation, en général elles sont automatiques et n'abritent personne. Je crois que ce wagon isolé sur cette voie de garage doit en être une. Pensez-vous qu'un missile pourrait en venir à bout ? Il n'y a pas un rat autour et on ne voit qu'un dépôt d'ordures congelées.

— Vous avez remarqué qu'il n'y a pas de Roux dans cette Compagnie, lui dit Xerw... L'aviez-vous constaté lors de votre arrivée dans le coin ?

— Non. Il n'y a rien à glaner. L'économie rurale est très simple,

on élève des yacks dont on utilise d'abord le lait sous toutes ses formes, puis la viande et la peau. Quelques serres pour un minimum et c'est tout. Dans les glaciers de montagne les animaux sauvages sont rares. Une horde de Roux ne trouverait rien à chasser.

Ils examinaient la sous-station et constataient que toutes les issues étaient aveugles, preuve que personne ne séjournait à l'intérieur.

— Ils tendent les bras vers nous, cria le second.

Des milliers de bras dans des manches molletonnées, des milliers de mains dans des moufles en peau de yack fourrée.

— Ils ont compris que nous allions les délivrer du Soleil, fit Xerw ravi.

— N'est-ce pas un comble pour les Rénovateurs ? lui lança Juguez qui observait toujours la sous-station.

Une équipe d'artilleurs venait armer le lance-missiles et préparer son pointage.

— De toute façon nous ne faisons que hâter sa disparition, car à ce rythme Helmatt ne pourra maintenir la lucarne ouverte et le Soleil se déplace inexorablement. Il va sortir de la lucarne dans quelques minutes.

Il fallait faire vite si *Plein Soleil* voulait apparaître comme le Sauveur des Tibétains. *Plein Soleil*, répétait Juguez avec un cynisme amer. Quelle dérision pour eux qui souhaitaient le retour à une vie, une société solaire ! Dans quelques instants ce serait à nouveau le jour crépusculaire, la chute de la température. À cette altitude il ne pouvait se rendre compte de l'adoucissement de celle-ci, mais pensait qu'en bas le thermomètre avait dû grimper de dix à vingt degrés assez vite, peut-être même plus.

— Commandant, lui dit le second qui n'oubliait pas qu'il avait été le pacha d'un dirigeable perdu corps et biens dans la Mongolie sibérienne, commandant, il y a un homme de race blanche qui est maintenu au sol par quelques Tibétains.

Juguez prit la longue-vue et la braqua dans la direction indiquée :

— Liensun, fit-il avec émotion... Je reconnais son visage...

— Ils se contentent de le tenir mais regardent aussi vers nous. Je pense qu'il est en train de leur expliquer quelque chose.

Les canonniers avaient localisé l'objectif et n'attendaient qu'un ordre de Xerw. Lui seul pouvait prendre cette responsabilité et Juguez comprenait son silence, son hésitation au dernier moment. En cas de bavure ce serait une étrange façon de négocier, avec ces gens-là, l'implantation d'une colonie de Rénovateurs du Soleil.

— Feu ! commanda Xerw.

CHAPITRE XXVI

Dès qu'il avait compris que les Tibétains voulaient le rendre aveugle en le forçant à contempler le Soleil de face, Liensun s'était débattu comme un fou en hurlant à ces gens-là qu'ils se laissaient manœuvrer par Helmatt que ce dernier n'avait jamais été le maître du Démon du Feu, que c'était une basse tromperie mais, comme il utilisait la langue universelle à base de mots anglais, nul ne le comprenait et ils ne paraissaient pas vouloir renoncer à leur projet criminel.

Ne pouvant réussir à le redresser ils avaient changé de tactique et le clouaient sur la glace. Ils voulaient lui ouvrir grand les paupières, les coincer avec un objet qu'ils ne parvenaient pas à trouver.

— Mais vous n'entendez pas qu'il répète toujours la même chose. Il a enregistré son discours... Enregistré.

Pour des gens que le télégraphe éblouissait le mot enregistrement ne voulait rien dire, et ils ne s'expliquaient pas comment Helmatt pouvait leur parler avec ces haut-parleurs peu usités dans la concession. Les montagnes empêchaient l'écoute des stations de radio voisines et depuis des siècles on ne parvenait pas à améliorer la portée des émetteurs, pas plus que la qualité des émissions.

— Vous êtes les victimes d'Helmatt... Il ne vous donnera jamais de l'herbe pour vos yacks.

Il répéta ces derniers mots en tibétain, pas d'herbe pour les yacks...

Ils essayaient de soulever sa paupière supérieure avec un cercle de fer et le blessaient chaque fois, lui arrachant des larmes de douleur. Il secouait la tête dans tous les sens et un seul homme ne réussissait pas à la lui maintenir immobile. Ils durent s'y mettre à deux, mais se gênaient tandis qu'une demi-douzaine le clouaient dans cette position horizontale. Sa combinaison avait dû se déchirer car il sentait le froid qui lui brûlait les reins et se disait que, d'ici quelques instants, la chair se nécroserait et qu'il faudrait une opération chirurgicale pour lui

enlever la partie qui risquait de se gangrener.

Luvia Ned l'avait abandonné dès le début, se souciant de sa propre sécurité mais il croyait encore qu'elle allait essayer de le sauver. Peut-être irait-elle jusqu'à l'usine d'herbe où des éleveurs, conscients des difficultés apportées par la gestion d'Helmatt, pourraient accepter de venir à son secours, mais la foule était si nombreuse, si fascinée par l'expérience en cours que ces gens-là prendraient peut-être peur.

— Je voulais vous apporter le bien-être, vous empêcher de vendre vos troupeaux. Quand vous serez sortis de votre folie vous comprendrez que j'avais raison.

Il avait l'impression qu'au-delà de ce groupe qui le molestait il se passait quelque chose d'étrange. Les expressions avaient changé de ton et on ne psalmodiait plus avec la même ferveur. Au contraire on paraissait étonné, effrayé aussi et les gens répétaient le même mot qu'il ne comprenait pas. Il n'osait pas soulever ses paupières de crainte de recevoir le Soleil en plein. Il savait que pour une fraction de seconde ce n'était pas dangereux, mais les Tibétains voulaient qu'il reste à le fixer plus longtemps jusqu'à ce que sa rétine soit brûlée. Il y avait beaucoup d'aveugles dans leurs montagnes depuis la Grande Fonte des Glaces.

Oui décidément, il se passait quelque chose et il se dit que la jeune femme revenait vers lui avec des éleveurs.

Plusieurs de ses agresseurs se relevaient et on n'essayait plus de lui ouvrir les paupières de force pour que le Soleil lui brûle les yeux. Les Tibétains répétaient le même mot et plus tard il sut que ça signifiait la mamelle. Ils comparaient le dirigeable à un pis de femelle yack.

Une ombre froide s'interposa soudain et il pensa que quelqu'un venait de tendre une toile pour le protéger. Il souleva une seule paupière d'un demi-millimètre en se demandant ce qu'était cette forme molle, de couleur beige qui s'interposait entre le Soleil et la foule. Il pensa que brusquement, à la suite de l'expérience de Helmatt, une partie de la voûte céleste descendait sur terre.

On l'avait complètement lâché et il se retourna sur le ventre, se mit à quatre pattes puis se redressa, tournant le dos au Soleil. L'espèce de nuage était toujours à l'aplomb, légèrement décalé pour masquer le Soleil et Liensun éprouvait un intense soulagement. Tant que ses bourreaux essayaient de le forcer à regarder la boule incandescente il avait ressenti une impression de brûlure sur son visage. Sa peau, la peau de tous les habitants, brûlée par le froid, le vent, restait malgré tout sensible aux rayons solaires et il éprouvait encore l'impression d'avoir trop approché ses joues d'un foyer de locomotive.

Tous levaient la tête et lui regardait droit devant lui, glissait

lentement entre les corps immobiles, attendant à tout instant une main qui s'abattrait rudement sur son épaule, mais il gagnait du terrain et du coin de l'œil il osa faire comme les autres.

Plein Soleil !

Le petit dirigeable rapide sortait juste de l'atelier quand il avait quitté Fraternité I avec Ligath pour cette mission dangereuse en Sibérienne. Il n'avait jamais vu voler l'appareil. On disait qu'il pouvait atteindre cinq cents kilomètres heure en pointe de vitesse mais il n'aurait pu garder cette allure en croisière. Son point fixe était parfait grâce à ses hélices à pas inversible. Il ronronnait légèrement et faisait vraiment belle impression.

Il s'était éloigné du cœur de la foule, atteignait des endroits où les gens laissaient un peu d'espace entre eux lorsque le lance-missiles claqua. Il vit la roquette quitter la passerelle et voler avec nonchalance vers un but qu'il ne discernait pas.

L'explosion fut fracassante et tous, les trente à quarante mille humains rassemblés là, se jetèrent à terre. Et au même instant, coïncidence ou pas, le Soleil disparut à nouveau dans son ciel croûteux. Il s'effaça, ne laissant encore qu'un peu de luminescence.

Là-haut la lucarne avait en partie disparu, paraissait violette comme une plaie mal cicatrisée. Il apprit plus tard que le bombardement de la sous-station n'avait rien hâté et que l'astre se trouvait au-delà de l'ouverture étroite. Mais la foule pensa que « la Mamelle » venait de régler son compte au Soleil, sans trop voir le rapport entre l'explosion de la sous-station et le retour du crépuscule. Un crépuscule tout de même moins lugubre, avec des roses, des mauves qui nimbaient les objets de douceur et donnaient aux visages des expressions tendres.

Liensun heurta quelques groupes qui ne faisaient même pas attention à lui. Il courait vers un endroit où les gens étaient rares pour attirer l'attention de l'équipage du dirigeable. Dans le lointain Helmatt continuait de rabâcher, oubliant son enregistrement au moment où il constatait qu'on venait de lui couper le courant.

Couvrant sa voix désagréable une autre tomba soudain du ciel.

— Habitants de la Sun Company, bonjour. Nous sommes venus à votre secours au moment où le Président de cette compagnie faisait réapparaître le Soleil, le Démon du Feu si vous préférez. C'est un homme dangereux qui voulait vous soumettre en vous terrorisant mais regardez. Le Démon ne montre plus sa face de flammes dans l'ouverture du ciel. Il a fui et nous vous demandons de rentrer chez vous. Nous sommes venus chercher celui qui nous a appelés pour que nous vous portions secours. Nous t'avons vu, Liensun, et nous t'envoyons un câble et un harnais.

— Je n'ai plus de cagoule, hurlait le garçon, je n'ai plus de

cagoule... Mon visage va geler...

Mais ils ne pouvaient entendre de cette altitude, ils avaient perdu de la hauteur et ne se trouvaient plus qu'à cent mètres.

Les Tibétains, effrayés, s'égaillaient dans tous le sens et de là-haut c'était un spectacle surprenant comme si le dirigeable avait soufflé en direction de la terre assez puissamment pour écarter ces poussières humaines.

Lorsqu'il fut à quarante mètres il s'immobilisa à nouveau et le harnais commença de descendre. Liensun regarda autour de lui, vit un sac de plastique et se hâta de le prendre. Ensuite il pratiqua trois trous avec ses dents juste comme le harnais l'atteignait.

CHAPITRE XXVII

Bientôt Yeuse eut la certitude que des consignes de silence avaient été données pour cacher la vérité à ceux de l'arrière. Les équipes de pointe qui établissaient la voie de pénétration, les équipes de reconnaissance avaient été isolées du reste avec soin. Désormais on ne pouvait plus aller au-delà du gros chantier. L'aiguillage d'accès à la voie unique filant vers le Sud-Est était sévèrement surveillé par des blindés, et seul le ravitaillement était acheminé vers le terminus à quelques centaines de kilomètres.

Yeuse essaya d'en savoir plus avec sa femme de chambre.

— Sonia, vous avez rencontré votre livreur de combustible ? Est-il allé ravitailler le camp provisoire ?

— Non, voyageuse, il est resté ici. C'est la flotte qui se charge désormais de tout. On a envoyé un aviso qui stationne sur une voie de garage à mi-parcours et qui sert d'entrepôt où les gens des équipes avancées viennent se ravitailler. Plus rien ne part d'ici.

— Et vous pouvez dire pourquoi ?

— Non, voyageuse Yeuse.

Le général Sofi la fuyait également et elle se doutait bien de la raison de cet ostracisme. Les Sibériens avaient fini par se rendre à l'évidence, Jelly n'était pas une légende pour les Roux mais une réalité, et plusieurs patrouilles avaient dû être sacrifiées avant que l'état-major en convienne. Du moins que le général Sofi accepte l'idée qu'il se passait là-bas d'étranges événements.

— Allez-vous rentrer bientôt en Transeuropéenne, voyageuse ? demanda la femme de chambre en débarrassant le plateau du petit déjeuner.

— Pourquoi ? Vous revenez aussi avec moi ?

— Je pense que oui puisque je suis attachée à ce train désormais et j'ai hâte de quitter la banquise. Je n'aime pas cet endroit. J'ai toujours l'impression que ça craque, que ça bouge, que nous allons tous nous retrouver dans l'eau glacée... On dit que c'est très profond

en dessous de nous et rien que cette pensée me fait très peur. Comment faites-vous, voyageuse, pour vivre dans votre Compagnie ? Les gens doivent mourir de peur et la nuit ne pas dormir tranquilles.

— Nous sommes bien habitués, mentit Yeuse qui savait que trois Banquisiens sur cinq avaient souvent des cauchemars en relation avec cette angoisse constante, et que la consommation de médicaments atteignait des chiffres record.

— Vous n'avez pas que la peur de l'océan en dessous de nous je suppose ? Il y a tout ce qu'on dit sur les collines lointaines certainement.

Sonia hocha la tête mais refusa de répondre. Il était fort possible que toutes les conversations soient enregistrées depuis le début, c'est-à-dire le départ de Transeuropéenne.

Depuis quarante-huit heures elle n'avait pas vu Sofi et elle essaya de le contacter par téléphone, mais en vain. On lui répondit que le général était en inspection.

— Au Sud-Est ?

— Non, voyageuse.

On raccrocha. Elle se rendit à l'état-major à pied mais on refusa de la recevoir et le train spécial de Sofi n'était occupé que par l'ordonnance.

— Vous devriez aller voir les chevaux, lui conseilla-t-il. Ça vous fera passer un moment.

— Vous direz au général que j'ai autre chose à faire que de donner du sucre à ses chevaux. Vous lui annoncerez que je quitte cette base ce soir.

De retour chez elle, elle se calma mais resta fermement décidée à regagner la Transeuropéenne sans tarder et convoqua le conducteur et le chef de train. Ils parurent consternés lorsqu'elle leur fit part de sa décision.

— Mais, voyageuse ambassadrice, dit le chef de train... Nous devons faire les pleins, prendre du ravitaillement. Rien que pour atteindre l'inlandsis du Kamtchatka il nous faudra plusieurs jours et ce n'est que là-bas qu'on trouvera une station pour nous ravitailler.

— J'ai dit ce soir. Minuit au plus tard. Je sais qu'il n'y a aucune difficulté de ravitaillement. Si vous me faites perdre mon temps je me plaindrai à Moscova Voksal et je n'y ferai même pas halte.

Ils étaient consternés et elle leur fit comprendre que l'entrevue était terminée. Elle commença de rédiger un rapport à destination de la Convention du Moratoire, de l'ambassadeur Sernine et du Kid pour expliquer son attitude. Elle mettait en avant « les richesses » découvertes sur le tracé du réseau d'invasion, et attirait l'attention sur le fait qu'on l'empêchait de suivre l'opération de nettoyage de la base Fraternité II jusqu'au bout.

Elle laissa le rapport sur sa table de travail et se rendit dans sa salle de bains où elle s'attarda assez longtemps pour que le rapport soit photographié et remis à l'état-major.

Elle dîna de bonne heure et demanda au cuisinier de prévoir un souper :

— Je serai debout au moment du départ et mangerai quelque chose avant d'aller dormir.

Au dessert le conducteur demanda à être reçu.

— Voyageuse, il est impossible de faire le plein de combustible et le chef de train se démène pour qu'une draisine-citerne vienne nous ravitailler. Nous aurons du mal à quitter cet endroit à minuit.

— Je vous souhaite de vous tromper, dit-elle sèchement.

Elle téléphona à l'état-major et obtint un certain colonel Rimanov :

— On m'attend de toute urgence à la Convention du Moratoire et je vous prie de donner des ordres.

— Mais, voyageuse, j'ignorais...

— Il faut que mon train parte à minuit. Tous les ravitaillements devront être effectués. Je veux aussi une ligne prioritaire jusqu'à Moscova Voksal. Veuillez contacter les différents dispatchings afin qu'aucune perte de temps ne soit enregistrée. Ce n'est pas du tourisme que je vais faire mais un voyage politique. De sa rapidité dépendront beaucoup de choses.

— Je fais le nécessaire, voyageuse ambassadrice, dit-il en pensant que la période de charme et de badinage était bien terminée. Il avait essayé d'avoir le général Sofi qui se trouvait dans le Sud-Est mais les relations radio étaient impossibles.

La jeune femme travaillait à son bureau lorsque des allées et venues l'attirèrent aux hublots. Une draisine citerne était en train de faire le plein des réservoirs et, plus loin, on chargeait des colis de ravitaillement dans le wagon d'intendance.

CHAPITRE XXVIII

Vers deux heures du matin elle s'endormit, bercée par le balancement agréable de son wagon. Ils n'avaient quitté la base que vers minuit trente et elle avait tenu à rester éveillée pour suivre tous les préparatifs du départ, avait soupé légèrement comme annoncé avant de regagner son lit. Un peu déçue que le général Sofi n'ait rien essayé de faire pour l'empêcher de partir, ce qui confirmait ses soupçons : il était là-bas, vers Jelly, trop éloigné pour revenir rapidement et en proie à des problèmes impossibles à résoudre.

Peut-être allaient-ils essayer de bombarder l'amibe, de la faire voler en éclats. On disait que même avec les plus gros missiles il faudrait des années, à condition de tirer un missile par seconde, pour détruire un dixième de son protoplasma. Et certains craignaient que dans un cas pareil son instinct de survie ne l'incite à se multiplier par scissiparité. La perspective d'avoir une famille de Jelly qui envahirait le monde devait être prise en compte.

Elle dormit jusqu'à ce qu'elle se rende compte que le train était immobilisé et que son wagon ne la berçait plus. Elle sonna, enfila une robe de chambre et regarda par les hublots. On était toujours en pleine banquise.

— Voyageuse ?

— Que se passe-t-il ?

— Un léger incident, voyageuse. Voulez-vous déjeuner ? Tout est prêt à la salle à manger.

— La salle à manger ? Et si je veux mon plateau au lit ?

— Oh, je sais que vous préférez manger à une table, dit avec un brin d'insolence la jolie fille.

Yeuse se rendit dans la salle de bains, se coiffa puis alla jusqu'à la salle à manger et tomba en arrêt devant un énorme bouquet de fleurs blanches. Une seconde elle les crut réelles puis se rendit compte qu'elles étaient taillées dans la glace et enduites d'un produit qui retardait la fonte en milieu chauffé. Mais c'était une œuvre d'art, y

compris le vase qui les contenait.

Le général Sofi en grande tenue attendait debout derrière sa chaise. Il l'aïda à s'asseoir et prit place en face d'elle :

— Elles vous plaisent ? L'artiste, un quartier-maître de la flotte, les a faites cette nuit à bord de mon train. Il a travaillé six heures pendant que nous roulions à toute vitesse pour vous rattraper.

— C'est gentil comme bouquet d'adieu. Je n'oublierai pas. Elles sont aussi éphémères que les véritables et c'est ce qui me touche. Remerciez l'artiste.

— Un adieu ?

— Je ne ferai qu'une halte à Moscova Voksal.

— Vous êtes fâchée ?

— Politiquement oui. Je voulais terminer mon inventaire des richesses rencontrées sur le tracé du réseau d'invasion, mais vous avez dû avoir une photographie de mon rapport.

Il sourit. On apportait le café, le thé, le chocolat, les œufs au jambon, les harengs doux, les oignons, les cornichons, le caviar et les blinis, la confiture et les scones ainsi que la crème pour les arroser.

— Vous étiez là-bas ?

Sofi portait son café à sa bouche :

— J'y étais.

— Et vous savez.

— Oui. Que même un puissant laser n'y fera aucun effet. Et je me demande comment ils ont fait, les Rénovateurs, pour s'installer dans son sein.

— Les dirigeables d'abord.

— Oui mais pour créer la base, faire reculer cette saloperie gélatineuse. Pouah ! rien que d'y penser je n'ai plus envie de manger. J'ai vu des choses... Nous avons déjà perdu une centaine d'hommes. Des chiens... Elle rejette ce qu'elle ne veut digérer... Les os, les poils, les fourrures, les objets habituels, montres, lacets, boutons, fermetures rapides, plastiques... Elle en fait des tas soigneusement rangés. Mécaniquement rangés, dirait-on.

— Vous avez fait tirer ?

— Des missiles énormes qui auraient dû la pulvériser... Juste quelques gluantes gouttes dispersées sur la banquise et rien, rien. Elle avance même, elle gonfle, elle progresse et ses pseudopodes en surprennent plus d'un.

— L'huile minérale.

— Comment ?

— La première arme c'est l'huile minérale. Ça ne la détruit pas mais elle recule.

— D'où sortez-vous ça ?

— Vous savez bien que c'est une légende.

Il se reversa du café.

— Ne soyez pas cruelle en plus... Ce que je crains c'est qu'à Moscova Voksal on ne tienne pas compte de mon rapport, on me traite de fou... Ils sont capables de me rappeler. Avant qu'ils n'envoient une commission d'enquête il y en a pour des mois et je vais piétiner lamentablement. Il me faudrait des spécialistes, des biologistes.

Elle mangeait avec voracité, presque satisfaite de le voir aussi humble, mais surtout de le voir seulement. Il était encore plus beau dans la défaite, pensait-elle en reprenant des harengs et du pain qu'elle beurrera abondamment. En même temps elle garnissait de caviar des blinis. Il la contemplait avec incrédulité :

— Comment faites-vous ?... Cette chose est horrible... Et nous ne savons pas quelle est sa superficie... Ma carte est peut-être optimiste. Les Roux savent-ils prendre des mesures ? Ils comptent en journées de marche mais on sait qu'ils peuvent faire jusqu'à cent trente kilomètres en vingt-quatre heures.

— Lien Rag estimait sa superficie entre deux cent cinquante mille et cinq cent mille kilomètres carrés. Il vous faudra aller à Tusk Station, sur le Réseau des Disparus pour avoir de meilleurs renseignements. Là-bas ils vous donneront aussi des trucs pour la combattre et vous trouverez bien des plaisirs. C'est la station la plus débauchée, la plus dangereuse qui existe sur la banquise.

Il prit une cigarette euphorisante mais ne l'alluma pas tout de suite.

— Vous pensez que j'en ai besoin, de débauche ?

Elle hocha la tête, mastiqua avec vigueur puis pointa sa fourchette vers lui :

— Vous avez besoin d'oublier cette horreur.

— Et je n'ai que Tusk Station comme seule ressource à votre avis ?

Elle termina son hareng, reprit des blinis et des cornichons doux.

— Tout dépend de vous, général.

— Allez-vous faire demi-tour ?

— Vous pensez que j'ai fait un caprice en partant aussi vite. Je ne retournerai pas là-bas. Je rentre. Très vite. Pour reprendre mon ambassade en main. À moins que vous ne veniez un jour à Grand Star Station je crains que nous ne nous revoyions pas de sitôt.

— Et vous partiez ainsi sans même chercher à me revoir ?

— J'ai patienté des jours, fit-elle sans acrimonie. Vous aviez donné des consignes pour que la majorité des soldats et du personnel ignore ce qui se passait vers ces collines lointaines. Résultat : les gens crèvent de peur et le personnel de ce train est heureux de retourner dans des lieux plus civilisés.

Elle acheva son thé et pencha la tête :

— Peut-être, général, que votre voyage à Tusk Station pourrait se réduire à une simple mission d'information sur Jelly.

— Vraiment.

Elle se leva, dénoua tranquillement la robe de chambre et la laissa glisser sur le tapis épais. Elle passa devant lui et il se leva, la suivit, les yeux fixés sur la croupe qui frémissait à chaque pas.

Lorsque Sonia pénétra dans la salle à manger elle regarda autour d'elle, surprise, fit le tour de la table et découvrit le petit tas soyeux de la robe de chambre, se pencha pour le ramasser.

Elle le plaça sur une chaise, prit un blini et le recouvrit de caviar. Tout en le dégustant elle se servit du chocolat et le sucra abondamment. Elle ne l'aimait pas amer, comme cette Banquisienne aimait.

CHAPITRE XXIX

La foule ne se dispersait pas. Elle s'était écartée promptement lorsque le dirigeable avait perdu de l'altitude mais elle formait une couronne autour d'un espace vide d'un kilomètre de diamètre. Le laboratoire se trouvait un peu excentré dans ce cercle.

Liensun avait lancé un premier avertissement à Helmatt par haut-parleur et jusqu'à présent il n'y avait eu aucune réaction. Il lui avait proposé de discuter avec lui à bord du dirigeable.

— Ça ne me plaît guère ce silence, disait Xerw qui avait fait pointer les deux lance-missiles sur les wagons-laboratoires, ainsi que les mitrailleuses lourdes.

Plein Soleil pouvait également bondir à mille mètres d'altitude en quelques secondes, les réserves d'hélium liquide étant plus que suffisantes.

— Nous avons affaire à un cinglé...

— Non, rectifia Liensun. Un passionné. Il aurait tout sacrifié pour réussir son œuvre. On ne peut le traiter de cinglé et il lui arrive de réaliser ses erreurs.

Néanmoins il pensait à cette mine de charbon de Nur-Tso où les bagnards travaillaient toute leur vie à moins mille mètres, sans aucun espoir de revoir la surface.

— Helmatt, pour la dernière fois acceptez de venir discuter. Vous avez commis une erreur en faisant réapparaître trop tôt le Soleil et nous avons réussi à interrompre votre expérience à temps.

Il espérait piquer le savant, le faire réagir.

— Le dirigeable dispose d'un armement puissant. Il a déjà détruit une sous-station et il peut vous anéantir.

— Ce type nous prépare un sale coup, il faut intervenir avant, cria Xerw sur les nerfs.

— Attendons encore un peu, dit Juguez.

— Je prends de l'altitude. Ça ne me plaît pas et je ne veux pas tomber dans un piège ici à plus de dix mille kilomètres de Fraternité

II, dans une région assez primitive à première vue.

Liensun commençait d'avoir des sueurs froides. Le savant pouvait retrouver assez d'électricité pour faire fonctionner son laser et endommager le dirigeable à courte distance. Ou les Gardes Verts qui le protégeaient pouvaient tirer avec leurs lance-roquettes. De quoi détruire la passerelle par exemple.

— Paré à monter ?

— Paré.

— Hélium.

D'un coup ils eurent l'impression que leurs pieds quittaient le plancher de la passerelle tant l'ascension fut brutale.

— Nous rompons les contacts, dit Liensun. À cette altitude il ne nous entendra pas.

— La radio ?

— Juste le télégraphe avec fil.

— Vraiment le fin fond du sous-équipement, grogna Xerw qui contrôlait son altimètre.

Plein Soleil fit le point fixe à huit cents mètres environ. La foule restait immobile, attentive. Tous ces gens-là l'avaient vu, lui Liensun, monter à bord. Ils l'avaient entendu parler. Le garçon savait que par un renversement inouï de situation il reprenait l'avantage.

— Si on laissait tomber une petite bombe au centre de ce cercle, proposa Xerw.

— Surtout pas. Vous effrayeriez ces gens qui sont en train de nous devenir favorables. Il faut négocier. Vous allez redescendre et me treuiller.

— Jamais de la vie ! Du moins pas là.

Liensun se voyait revenant seul au centre du cercle et marchant vers ceux qui avaient voulu le rendre aveugle, le sourire aux lèvres et la main tendue.

— Dommage.

— Regardez, la coupole pivote si lentement qu'on ne s'en rend pas compte.

C'était exact et Xerw, amusé, fit suivre le mouvement à son aéronef si bien qu'à aucun moment il ne se trouva dans la ligne de mire du gros laser d'Helmatt.

— On va faire rire.

Helmatt finit par comprendre qu'il n'y parviendrait pas ainsi et la coupole s'immobilisa.

— Que va-t-il inventer pour s'en sortir ? C'est cuit pour lui.

— Il faudrait anéantir une autre sous-station, dit Xerw.

— Je vous en prie, supplia Liensun, elles ne sont pas toutes automatiques comme celle que vous avez détruite. Il y aurait des morts et les Tibétains ne sont pas des gens sanguinaires.

— Ils voulaient vous rendre aveugles, avez-vous dit.

— Dans un mouvement de colère populaire.

Xerw vérifia ses réserves en huile et se demanda où il trouverait du combustible liquide dans cette région.

Liensun lui-même ignorait où pouvaient exister les stocks.

— Possible qu'il y ait des réservoirs quelque part, car les grands trains intercompagnies viennent quelquefois jusqu'ici. Tous fonctionnent avec de l'huile et non du charbon.

— Il n'y a pas de charbon liquide ?

— Non, c'est une transformation trop sophistiquée qui nécessiterait des investissements que la Sun Company ne peut pas faire en ce moment.

— Sun Company. Il faut être inconscient ou téméraire pour baptiser ainsi une Compagnie et la déclarer ensuite à la CANYST. Il n'y a jamais eu d'enquêtes ?

— Je l'ignore, dit Liensun qui voyait venir avec tristesse la nuit. La foule allait se disperser et il perdrait une partie du bénéfice de ce retournement en sa faveur.

— Il faut prendre une décision, et vite.

— Je ne peux pas vous treuiller de cette altitude et de n'importe laquelle d'ailleurs, car pendant des minutes nous serons immobilisés et vulnérables.

— Je dois discuter avec Helmatt, vous trouver de l'huile, dit Liensun. Luvia Ned qui m'accompagnait ce matin et qui s'est enfuie quand les Tibétains m'ont agressé doit connaître les stocks.

Cet argument parut impressionner Xerw qui essaya de réfléchir. L'immobilisation toute une nuit allait faire baisser les niveaux et, pour sa part, il aurait aimé se poser juste en dessous de lui. Juguez lui avait dit qu'il n'y avait pas de vents forts dans cette vallée.

— Regardez, dit Juguez, ces deux types qui arrivent au centre du cercle.

— Ils étendent quelque chose, un carré de toile blanche. C'est le symbole de la négociation, non ?

CHAPITRE XXX

La loco-fusée ralentit peu à peu en approchant du lieu de rendez-vous. Le Kid, qui pilotait l'engin rapide vit arriver la pancarte qui annonçait le kilométrage 4051 du Viaduc transbanquisien. Il n'avait plus qu'à rouler lentement, approximativement jusqu'au kilomètre 4060. Depuis la veille la circulation sur le Viaduc était interdite entre le kilomètre 3800 et le kilomètre 4300 pour une durée de vingt-quatre heures. Motif : manœuvres militaires couvertes par le secret.

Ils approchaient d'une très ancienne station retrouvée sur le tracé du réseau primitif construit dans les années 2100 environ, puis abandonné lorsque la banquise s'était fracturée au cours du siècle suivant. Des courants d'eau chaude avaient dérivé, des volcans étaient nés au fond du Pacifique et de grandes mers intérieures avaient réapparu. De grands lacs plutôt.

La loco-fusée stoppa et le Kid enfila sa longue pelisse en peau de loup argenté qui balayait la glace quand il marchait sur ses jambes courtes. Il s'approcha du rebord en glace du Viaduc et contempla la petite station, tout en bas de la pile, sur une sorte d'îlot de banquise. Quatre wagons regroupés autour de quatre rails qui apparaissaient encore. On avait retrouvé le journal administratif, des objets usuels, un système de téléphone, quelques aliments bien conservés, et les archéologues avaient accouru.

Les ouvriers du chantier travaillant au Viaduc n'aimaient pas ces vestiges du passé, les soupçonnaient de receler des forces maléfiques, les accusaient d'être les témoignages d'un échec et disaient qu'un jour viendrait où le Viaduc également serait abandonné, parce que trop dangereux. Du coup leur travail prodigieux en serait déconsidéré aux yeux des générations futures. Seul le Kid osait proclamer que le Viaduc durerait assez longtemps pour atteindre l'an 3000.

— Doj ?

La petite fille accourait dans sa combinaison ultra-perfectionnée,

le visage protégé par une cagoule transparente en matière souple.

— Doj.

Elle l'avait appelé ainsi dès le premier jour, dès qu'elle l'avait vu dans cette institution de sourds et muets où on l'avait placée ne sachant trop que faire d'elle. On l'avait trouvée dans le corps d'une baleine volante abattue par erreur parce qu'on l'avait confondue avec un dirigeable rénovateur. Et tout de suite avait éclaté le coup de foudre entre le Gnome et l'enfant.

— Viens voir la station en bas. Mais fais attention. Il y a cinquante mètres en dessous... Tu vois les anciens avaient placé les rails directement sur la banquise tandis que Doj, lui, a fait construire ce pont immense qui n'en finit pas et qui un jour atteindra l'autre continent. Enfin je l'espère, ajouta-t-il à voix basse.

Il ne savait même pas ce que signifiait Doj. Il ne le saurait peut-être jamais. Dès leur retour à Titanpolis les grandes ombres menaçantes étaient revenues planer sur la cité, et il avait compris que la population l'accusait de provoquer ces apparitions fantastiques.

Alors il avait demandé à la petite fille de faire part à ses amis, les Hommes-Jonas, qu'il acceptait de la leur rendre. Rewa avait hésité deux jours avant de le faire et il trouvait extraordinaire qu'une enfant si jeune prenne le temps de réfléchir à son destin.

Les Hommes-Jonas lui avaient fait parvenir leur réponse par une voie mystérieuse, un message écrit qui précisait l'endroit et la date du rendez-vous. Ils acceptaient que Glinda accompagne provisoirement l'enfant, et décideraient plus tard avec elle de l'opportunité de poursuivre l'expérience.

— Doj... Je reviendrai.

— Bien sûr, dit-il en fixant les rails qui s'enfonçaient dans l'horizon comme autant de flèches, ne formaient plus qu'un point noir à des kilomètres.

— Tu ne me crois pas mais je reviendrai.

Il sourit. C'était lui qui avait pris la décision pour faire taire les rumeurs, pour garder le pouvoir, pour continuer à diriger cette Compagnie. Dix-huit ans auparavant tout avait commencé à cause d'un enfant. Un enfant qui n'était pas le sien légalement. Il devait le protéger, le sauver et il avait commencé par acheter une toute petite compagnie, la Snow Company. Et puis il avait trouvé à racheter les actions de cet immense territoire. Il était parti seul à bord d'une infâme loco pour explorer le vieux réseau. L'épouvante ne l'avait pas quitté durant des jours et surtout des nuits. Et puis une nuit, il avait découvert une sorte de monstre énorme qui se dressait juste en bout de l'ancienne voie ferrée et écumait un feu rageur. Il avait failli faire demi-tour avant de découvrir à l'aube que c'était un fantastique volcan. Tout de suite il avait compris quel parti il pourrait en tirer

dans cette Concession énorme de cent millions de kilomètres carrés. Un volcan dans un monde glacé c'était surtout la chaleur puis la lumière. Il l'avait baptisé Titan et juré qu'il construirait à proximité une ville cristalline et pure. L'enfant c'était Jdrien, le jeune Messie des Roux, mais il ne le savait pas encore et il l'aimait comme son fils.

Il avait pensé recommencer la même aventure avec la petite fille blonde Rewa, trouver en elle la volonté de poursuivre encore quelques années son œuvre et il devait la renvoyer vers les siens pour se protéger, protéger son entreprise hors du commun.

— Voilà Solina.

Ils avaient cru que c'était le nom de la baleine abattue où l'on avait trouvé Rewa, mais il semblait que ce fût un nom générique.

Jamais il ne devait oublier l'apparition de l'animal qui planait sur la gauche venant du Nord, à trois cents mètres environ, et qui lentement effectuait une grande boucle. Comment avait-on pu confondre l'une de ces baleines volantes avec un dirigeable ? L'énorme queue frémissait sur un rythme rapide et de temps en temps les nageoires se déployaient pour maintenir une certaine vitesse.

Glinda sortit de la loco-fusée avec les quelques bagages qu'elle avait décidé d'emporter, mais le Kid savait qu'elle devrait vivre nue dans le corps de l'animal et que sa pudeur habituelle en serait choquée. Dès le départ elle aurait du mal à s'intégrer. Il y aurait aussi les contraintes d'une vie confinée dans les cellules dispersées dans tout le corps, réunies par des couloirs cylindriques. Jadis Lien Rag lui avait détaillé la vie journalière des Hommes-Jonas. Jusqu'à l'alimentation que des filtres puisaient dans le sang riche du cétacé.

Il trouva sa compagne touchante avec ses trois ou quatre bagages à main, sa toque de fourrure en haut de ses cheveux nattés et regroupés en chignon, son visage placide derrière la cagoule. Elle aurait suivi Rewa n'importe où et il allait perdre sa seule amie, la seule personne capable de l'écouter des heures sans l'interrompre ou le désavouer. Ils s'étaient connus durant la guerre contre les Panaméricains et depuis elle ne l'avait jamais quitté.

— J'ai trouvé une fille pour s'occuper de toi. Tu verras quand tu rentreras, dit-elle soudain. Elle t'admire beaucoup et je pense que tu pourras compter sur elle pour beaucoup de choses. Pour presque tout.

Il ne put retenir un sourire.

— Merci, Glinda.

La baleine perdait de l'altitude, frôlait le Viaduc et Président Kid frémissait à la pensée que ce corps énorme de plusieurs centaines de tonnes, peut-être six ou sept cents, pouvait, sans même s'en rendre compte, fissurer plusieurs piles, faire s'écrouler le tablier, mais le cétacé était d'une agilité peu commune et ce fut à quelques centimètres de la rambarde qu'il immobilisa son corps noir couturé de

profondes cicatrices, constellé d'étranges ronds plus clairs, dus, disait-on, aux suçoirs des calmars géants, des parasites aux tests plus ou moins larges.

Sur la bosse il distinguait la première cellule en part encastrée dans la masse, la seule qui communiquait directement avec l'extérieur. Une silhouette apparut, un homme entièrement nu, au corps huileux comme celui d'une otarie ou d'une loutre de mer. La baleine descendit légèrement pour qu'il se trouve exactement à leur hauteur.

CHAPITRE XXXI

Plein Soleil descendait vers le cercle au centre duquel avait été étalée une sorte de drap blanc. Malgré l'approche de la nuit les spectateurs restaient aussi nombreux, aussi impressionnés par le dirigeable qu'au moment de son apparition. Désormais, dans leur esprit, il était synonyme de vainqueur du Démon du Feu et on ne pourrait les faire changer d'idée. Liensun qui avait eu le privilège d'être admis à l'intérieur devenait donc personnage sacré.

À cent mètres le commandant Xerw stoppa la descente.

— Maintenant, demandez à ce type de venir seul sur le terrain. Lorsqu'il aura accepté je vous ferai treuiller de cinquante mètres. Nous allons allumer aussi les projecteurs pour nous éclairer le plus largement possible, si nous devons enfin nous poser ce que je souhaite vivement.

Lorsque le cône de lumière crue tomba de l'appareil la foule eut un sursaut de frayeur et recula encore avant de se rassurer. Le haut-parleur invita Helmatt à venir sur le terrain pour discuter avec Liensun.

Les lance-missiles se tenaient prêts à tirer car Xerw et aussi Juguez craignaient une ruse de la part du savant. Mais lorsque sa silhouette apparut à la limite du cône de lumière Liensun le reconnut. Il portait des vêtements molletonnés, à la mode du pays, et s'enduisait le visage d'un vernis spécial qui protégeait du froid comme le faisaient les villageois des villages reculés.

— Je crois qu'on peut y aller, dit-il à Xerw.

— Oui, un instant. Cette veste bouffante peut dissimuler une arme.

— Je ne pense pas, dit le garçon. Vous n'avez qu'à descendre à cinquante mètres.

Le commandant donna des ordres et un tireur d'élite arriva avec une carabine de précision.

— Je dois vous ramener vivant à Ma Ker et je ne veux pas

prendre de risques.

— Mais je ne tiens pas vraiment à rentrer là-bas, dit Liensun. Notre avenir est ici. Il faudra songer à un nouvel exode. Ici personne ne viendra nous provoquer et nous pourrons enfin vivre normalement.

— Nous en discuterons plus tard, mais pour l'instant je dois veiller sur votre vie.

Plein Soleil perdit un peu d'altitude encore tandis que le garçon enfilait son harnais. Il n'eut plus ensuite qu'à fixer le mousqueton qui le reliait au câble et la trappe s'ouvrit dans le vide. Il se souvenait d'avoir été souvent ainsi descendu au bout d'un fil, notamment en Sibérienne quand il était allé voler ce réacteur nucléaire. Au fait il avait oublié de demander si l'énorme dirigeable, le mastodonte, *Soleil du Monde*, en avait été équipé.

Il tournoya légèrement mais atteignit bientôt la glace et se débarrassa de son harnais. Helmatt attendait les bras ballants juste en face de lui à moins de vingt mètres.

— Je suis heureux que vous acceptiez de discuter. On va pouvoir s'entendre. Cette petite Compagnie peut nous fournir un asile sûr et vous y aurez votre place car les Rénovateurs ont besoin de savants de votre classe.

Comme l'autre ne bougeait pas il pensa que c'était à lui de faire les premiers pas, puisqu'il était plus jeune et n'avait pas la stature scientifique de cet homme étrange.

Souriant il commença d'avancer vers lui mais au bout de quelques pas quelque chose le frappa dans le visage d'Helmatt. Le savant n'avait pas ce nez épaté... Ce n'était pas Helmatt mais un Garde Vert, peut-être même un Aiguilleur que le savant avait délégué comme tueur. Il regarda autour de lui dans l'espoir de trouver un abri, mais il n'y avait que la glace graisseuse de suie et la foule tout autour à plus de cinq cents mètres.

— Écoutez, vous êtes sous la menace d'un tireur d'élite et...

Le Garde Vert enfouit soudain sa main dans une grande poche et en sortit un énorme revolver ancien qu'il pointa vers lui en le tenant avec ses dix doigts.

Liensun se vit perdu mais juste à ce moment-là il se produisit deux événements simultanés. Depuis la passerelle le tireur d'élite abattit le Garde Vert d'une seule balle en pleine tête, juste comme il allait appuyer sur la détente et Helmatt envoya un rayon-laser sur l'enveloppe du dirigeable qui fut percée de part en part. Plusieurs ballonnets éclatèrent et *Plein Soleil*, en équilibre instable, perdit une dizaine de mètres de hauteur si bien que le premier missile vint exploser devant le laboratoire, à une centaine de mètres, soulevant une muraille de glace qui n'en finit pas de crépiter en retombant sur les installations.

Xerw était un commandant réputé, habitué aux actions de commando et Ma Ker le choisissait toujours pour l'accompagner dans ses déplacements.

Plein Soleil n'essaya pas de regagner de l'altitude mais effectua un bond en avant de plusieurs centaines de mètres, si bien que la deuxième décharge de laser loupait complètement son coup. Par contre le second missile du dirigeable frappa droit au but. Le laboratoire explosa avec une violence incroyable et plus tard on comprit pourquoi. Helmatt avait stocké des explosifs en grande quantité, mais aussi du propane pour son propre groupe électrogène avec lequel il alimentait son laser pour une utilisation restreinte. C'est ainsi qu'il avait pu tirer sur *Plein Soleil*.

On ne devait jamais retrouver le corps d'Helmatt. Ni celui d'une douzaine d'hommes. On ne ramassa que des débris sanglants, qui s'étaient immédiatement congelés. Il y avait une dizaine de cadavres mutilés mais identifiables et pas mal de blessés, une trentaine. Tous les Gardes Verts qui depuis des jours protégeaient leur chef. Les chefs appartenaient tous à l'ordre des Aiguilleurs et prétendirent avoir ignoré jusqu'au bout les intentions d'Helmatt. Ils affirmèrent même qu'ils ne savaient pas qu'ils avaient affaire à un Rénovateur du Soleil.

Les trente mille Tibétains furent témoins de la fourberie de leur Président. Ils avaient vu les gardes étendre un drapeau blanc, Liensun descendre du dirigeable. Et malgré le nombre élevé de victimes dans le laboratoire il n'y eut aucune réticence à l'encontre du garçon et des occupants de *Plein Soleil*.

Plus tard, dans la nuit, le dirigeable put enfin se poser et le remplacement des ballonnets détruits s'opéra avant le jour.

Pendant ce temps Liensun retrouvait le Conseil provisoire de gestion et parlait d'un ton ferme. Il profitait de l'émotion générale pour dicter ses conditions.

CHAPITRE XXXII

Régulièrement Jdrien essayait de capter les pensées de son frère en espérant qu'il approchait de Jelly à bord d'un de ces dirigeables. Ma Ker annonçait qu'il serait bientôt de retour mais aussi loin que pouvaient porter ses investigations mentales Jdrien ne trouvait rien à cette altitude. Le fils adoptif de Ma Ker ne paraissait pas pressé de rentrer dans cette base cernée par les falaises de protoplasma. Jdrien comprenait qu'on ne fût pas très réjoui à la pensée de s'enfermer dans le corps d'un animal aussi dangereux. Mais le retard de son demi-frère pouvait avoir d'autres causes, des ennuis survenus à *Plein Soleil* par exemple.

Le Messie des Roux ne relâchait jamais son emprise sur les centres nerveux de l'animal, même s'il éprouvait un sentiment de sécurité dans cette base où des moyens physiques permettaient de défendre l'intégrité du territoire conquis sur Jelly, mais il se refusait à se laisser aller à une détente totale. Souvent il poursuivait ses investigations, essayait d'atteindre les centres plus sophistiqués où s'élaborait peut-être autre chose que des instincts ou des appétits, une pensée consciente.

Il avait essayé de joindre Vsin qui devait l'attendre indéfiniment à la périphérie du monstre, mais n'avait jamais réussi à accrocher sa pensée, comme si la jeune femme s'était éloignée ou que Jelly intercepte les ondes au passage.

Par contre il enregistrait les sentiments des Sibériens qui, au nord-ouest de Jelly, essayaient de pénétrer dans ce qu'ils prenaient pour des collines transparentes. Il avait suivi l'évolution de leurs réactions, du triomphalisme facile aux premiers doutes, de l'inquiétude à l'angoisse puis à l'horreur. Plus tard il avait enregistré un dégoût collectif, une volonté unanime de fuir le plus loin possible de cette abomination qui absorbait les hommes, les chiens et ne rejetait que des dépouilles vides. Les Sibériens voulaient nier à toute force la présence de Jelly et, chaque fois qu'un supérieur intervenait

avec l'équipe de base, Jdrien notait un comportement similaire mais il avait l'impression que ces gens-là n'osaient pas affronter ouvertement, publiquement le problème. Ils n'envisageaient que des moyens classiques pour lutter contre Jelly et ils avaient envoyé des engins puissants contre elle, des machines de chantier qui avaient essayé de refouler le protoplasma, de le disperser mais en vain. Ensuite ils l'avaient attaqué avec des explosifs, des tonnes d'explosifs avant d'appeler des porte-missiles. Pendant des heures, des jours, ils avaient bombardé l'objectif. Jdrien suivait le déroulement de cette attaque dans le cerveau du chef de pièce qui, au fur et à mesure que le temps s'écoulait et que son stock de roquettes s'épuisait, cédait à une névrose corrosive.

Ma Ker triomphait et de loin ses dirigeables suivaient les efforts ridicules des Sibériens.

— Ils ne l'ont même pas entamée et ils ont perdu des hommes et gaspillé des munitions en nombre incroyable. Jelly n'a pas cédé d'un pouce et les quelques lambeaux de protoplasma qu'ils lui ont arrachés ont été rapidement reconstitués.

Elle invita Jdrien à monter dans un des aéronefs et curieux il l'accompagna dans cette patrouille d'inspection. L'appareil ne pouvait trop s'approcher du chantier car dans leur dépit les Sibériens auraient pu les prendre pour cible, mais à bonne hauteur et à bonne distance on pouvait assister à leur désarroi avec de bons appareils optiques. Sur une série d'écrans on pouvait suivre l'intervention des petits bâtiments lance-missiles, celle des gros engins de terrassement. Ils essayaient d'attaquer Jelly de front tandis que la petite poseuse de rails s'évertuait contre le protoplasma, réussissant parfois à pénétrer de quelques mètres dans la gélatine, mais se retrouvant soudain submergée par la masse gluante et à plusieurs reprises le pilote faillit périr phagocyté.

— Dantesque, non ? fit Ma Ker... Une bataille perdue d'avance et ils ne le reconnaîtront pas aisément, s'épuiseront des jours durant, luttant contre l'inadmissible, l'irrationnel. Et puis un jour ils feront venir des spécialistes, des biologistes. Ils en ont d'excellents, peut-être les meilleurs du monde.

— Vous ne redoutez pas qu'ils trouvent une méthode pour tuer Jelly ?

— Personne ne peut la tuer. Au moindre signe de décadence elle se multipliera en d'autres Jelly et ce sera effrayant.

— Ils peuvent trouver un poison fulgurant, une substance qui la tue en quelques secondes.

— Comment voulez-vous tuer en quelques secondes une masse pareille qui s'étend sur près de cinq cent mille kilomètres carrés ?

— Ils trouveront quand même l'huile minérale, les dérivés iodés

et creuseront pour vous atteindre. C'est ça leur but, vous atteindre et vous détruire.

— Oui, mais il faudra créer des pulvérisateurs spéciaux, des convois adaptés. Ça demandera des années. Ils vont s'épuiser à chercher comment liquider une poignée de Rénovateurs et comprendront bientôt que c'est en vain.

Et soudain Jdrien ne l'entendit plus. Fugitivement il venait d'atteindre le moi psychologique de Yeuse, là-bas, juste en face à quatre ou cinq cents kilomètres. Une Yeuse furieuse qui n'admettait pas une situation dont il ne savait rien. Mais ce fut l'espace de quelques secondes et d'autres pensées brouillèrent celle de la jeune femme. L'ancienne compagne de son père qu'il avait toujours chérie, plus, désirée depuis son enfance. Il lui arrivait de s'interposer mentalement quand ces deux-là faisaient l'amour et parfois son visage se substituait à celui de son père dans l'esprit d'une Yeuse d'abord effrayée, puis honteuse et progressivement troublée. Jusqu'au jour où, alors qu'ils recherchaient ensemble le corps de Lien Rag, deux années plus tôt, ils avaient couché ensemble, s'aimant et se déchirant comme deux fauves furieux.

— Vous m'entendez, criait Ma Ker, pouvez-vous savoir ce que pensent les chefs de cette troupe ? Puisque paraît-il vous lisez dans l'esprit des gens.

Il sortit à grand-peine de ses souvenirs et la regarda sans comprendre, puis réalisa ce qu'elle lui demandait.

— Ils sont désarmés. Ils n'osent pas avertir l'administration de la Compagnie de cette situation étrange, de crainte de passer pour des fous.

— Il faudra bien que cette administration vienne se rendre compte sur place.

— Leur chef se nomme Sofi... C'est ça, général Sofi. Curieux comme ce nom jaillissait sans mal dans sa bouche comme s'il avait déjà hanté sa mémoire. Il n'eut aucune peine à retrouver intact le visage de celui qui n'était alors qu'un colonel et l'amant de Yeuse. Une jalousie atroce noya alors sa sérénité habituelle et Ma Ker lui demanda s'il se sentait mal.

CHAPITRE XXXIII

Le lendemain les télégraphes crépitèrent dans toute la Compagnie pour annoncer que le Démon du Feu avait été vaincu grâce à l'intervention de Liensun et de ses amis venus d'ailleurs à bord d'un appareil volant. Ce communiqué aux habitants de la Concession ajoutait que le Comité Provisoire de Gestion avait participé à cette lutte héroïque et, qu'après la victoire totale, il avait confié à Liensun la mission de réorganiser l'économie et la vie publique dans la Sun Company. Habilement Liensun incorporait à son triomphe le CPG qui, dès les premières heures, avait au contraire disparu, craignant de devenir la victime d'Helmatt. Un autre communiqué indiquait que l'ancien président, pris d'une crise de folie subite, avait essayé de tuer Liensun et d'attaquer la foule rassemblée et qu'on avait dû faire sauter son laboratoire. Liensun jugeait inutile d'expliquer que c'était à partir de ce laboratoire qu'Helmatt avait réussi, après des années, à créer une lucarne dans la masse des poussières lunaires obscurcissant la planète et empêchant son réchauffement.

Les Tibétains affluaient des régions les plus reculées vers la capitale pour contempler le fameux objet volant, *Plein Soleil* qui, une fois réparé, planait au-dessus de Evrest Station, retenu au sol par plusieurs ancres.

Xerw essayait de convaincre Liensun de rentrer avec lui à Fraternité II mais le garçon ne voulait pas quitter son poste et Juguez avait accepté de le seconder. Luvia Ned, pour sa part, avait disparu et on pensait qu'elle avait réussi à sortir de la Concession quand les trains s'étaient remis à rouler.

— Je vous donnerai un long rapport pour convaincre Ma Ker que c'est ici que nous devons vivre désormais. J'y expliquerai en détail les conditions de vie et les perspectives d'avenir qui sont prometteuses. Vous-même devrez essayer de lui présenter la Compagnie sous les meilleurs auspices.

— Vous ne possédez pas les actions et la CANYST finira par vous

demander des comptes.

— Nous allons régler ce problème.

— Avec quel argent ? Si les actions ont été détruites il vous faudra obtenir un duplicata d'inscription et vous devrez payer au cours mondial ces nouvelles actions, à la condition que personne ne les revendique.

— Helmatt n'avait pas d'héritier que je sache.

— Ce sera plus compliqué que vous ne le pensez et je répugne à l'idée de vous laisser seul ici.

— Jugez m'aidera.

— Jugez ne veut surtout pas revenir dans Jelly. Voilà la véritable raison de son brusque dévouement à votre cause.

— Vous en avez envie, vous ? lança brutalement Liensun.

— Pas spécialement mais j'obéis à Ma Ker. Je suis un Rénovateur discipliné.

— Je le suis aussi mais je ne vais pas laisser échapper cette formidable occasion de nous créer un foyer d'accueil. Il y a suffisamment d'argent dans les caisses de Fraternité pour résoudre les ennuis que pourrait soulever la CANYST.

Xerw comprit qu'à moins d'enlever le fils adoptif de Ma Ker il ne parviendrait pas à le convaincre et devrait rentrer sans lui.

CHAPITRE XXXIV

C'était la frontière entre la Sibérienne et la Transeuropéenne et le train privé de Yeuse la traversa sans même ralentir. Pourtant de chaque côté du réseau qui formait un énorme fuseau à cet endroit veillaient de puissantes unités de guerre, alors que les combats avaient pris fin depuis plus de douze ans.

Yeuse ne cachait pas sa joie, même si elle regrettait Sofi qui à des milliers de kilomètres, dans cette terrible banquise du Pacifique Nord, entamait une lutte perdue d'avance contre la monstrueuse Jelly.

Dans deux jours elle serait dans Grand Star Station, retrouverait le train-ambassade, son personnel et pourrait enfin se consacrer entièrement à sa tâche de négociatrice et surtout à l'enquête qui avait coûté la vie au journaliste Zelay. Elle reverrait l'ambassadeur Sernine et essaierait de lui en faire dire plus sur Lien Rag, puisqu'il affirmait que le glaciologue était en vie.

— Je vais vous regretter, voyageuse Yeuse, lui dit la jolie Sonia un matin en pénétrant dans sa chambre et en regardant le grand lit-couchette avec tristesse.

Malgré certaines avances effrontées, Yeuse ne l'avait jamais admise dans son intimité et le regrettait un peu. Mais Sonia était peut-être téléguidée pour lui arracher des confidences dans le désordre du plaisir amoureux et elle avait préféré s'abstenir.

— Quand vous serez de passage à GSS venez donc me voir à l'ambassade.

— Pourquoi pas ? la défia la jolie Sibérienne avec un regard appuyé.

Elle aurait beaucoup de travail, des rapports à lire, à écrire, mais désormais c'était une grande partie de sa vie. Elle pensait aussi à son mari, l'écrivain R, exilé en Africana et se demandait si elle avait vraiment envie d'aller lui rendre visite. Pas tout de suite toutefois. Elle avait d'autres tâches plus urgentes à accomplir.

La présidente officieuse de Transeuropéenne l'attendait sur le

quai de la capitale et c'était un grand honneur qu'elle lui faisait. Son aide de camp lui offrit des fleurs de serre et elle pensa à celles de Sofi.

— Alors, lui chuchota Floa Sadon à l'oreille, ces Sibériens ils t'ont comblée sur tous les plans ?

Il n'y avait que Floa pour poser de telles questions ambiguës qui pouvaient à la fois concerner la politique et l'amour.

Fin du tome 26

